POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

LIII.

BÉRANGER.

OEuvres complètes, édition nouvelle, 2 vol. in-8o, Perrotin.

Il y a trente-cinq ans que le nom de Béranger fut révélé à la France pour la première fois, et depuis trente-cinq ans ce nom a grandi de jour en jour; c'est aujourd'hui le nom le plus populaire de la littérature contemporaine. Le talent de Béranger, mêlé activement à la lutte des partis politiques, est toujours demeuré étranger à la lutte des partis littéraires. Les opinions qu'il avait soutenues pendant quinze ans avec une infatigable énergie ont triomphé d'une façon définitive, et le poète est resté après le triomphe aussi admiré que pendant le combat. Le talent d'un tel poète est à coup sûr un digne sujet d'étude. Comment et pourquoi Béranger a-t-il été accepté par toutes les écoles? Comment les partisans de la tragédie impériale, aussi bien que les disciples prétendus de Shakspeare et de Byron, se sont-ils trouvés unis, bon gré mal gré, dans une commune admiration? Voilà ce qu'il s'agit d'expliquer. La popularité même dont le nom de Béranger est

depuis si long-temps environné rend plus difficile la solution de cette question délicate. Il ne s'agit pas, en effet, de discuter telle ou telle théorie littéraire, car Béranger, je le crois du moins, n'a jamais attaché grande importance aux théories, et ne s'en est guère préoccupé. Il n'a pas écrit une ligne dans sa vie pour fournir des argumens aux systèmes vieux ou nouveaux, inventés hier ou ramassés dans la poussière du passé. Je ne pense pas qu'il ait donné quinze jours à la lecture des poétiques : l'activité de son intelligence s'est portée d'un autre côté, et l'événement a prouvé qu'il avait choisi la voie la plus féconde. Ce n'est donc pas au nom des principes posés par une école qu'il est possible de juger Béranger. Pour le comprendre, pour l'apprécier, pour expliquer l'autorité permanente de son talent, il faut se placer à un autre point de vue : le caractère spécial de ses œuvres impose à la critique une méthode étrangère à ses habitudes.

Pour déterminer nettement le rang qui appartient à Béranger dans notre histoire littéraire, il s'agit d'abord de rechercher les origines de son talent; ces origines, rapprochées du but qu'il s'est proposé, du but qu'il a touché, nous aideront à le classer. Béranger n'a étudié ni les langues anciennes, ni les langues de l'Europe moderne; il ne connaît que la langue dont il se sert, et cette condition, assez rare parmi les écrivains de tous les temps, en limitant nécessairement le nombre de ses lectures, en les renfermant dans un cercle particulier, a donné à son esprit une direction originale. Obligé de vivre dans le commerce exclusif des poètes, des philosophes, des historiens français, ou du moins n'acceptant, ne consultant qu'avec défiance les livres qu'il ne pouvait aborder sans le secours d'un interprète, il s'est trouvé dans l'heureuse nécessité de relire souvent ses livres de prédilection; il en a épuisé la substance, il a fait siennes toutes les pensées qu'il avait vues et revues tant de fois. Béranger ne se glorifie pas d'ignorer les langues anciennes et les langues modernes de l'Europe; il ne méconnaît pas la saveur et la pureté des sources où il n'a pu s'abreuver; il a trop de bon sens et de sagacité pour parler légèrement des hommes et des choses qu'il ignore; il envisage sa condition d'une façon plus modeste et plus profitable. Si l'Europe lui est fermée, s'il ne peut pas l'étudier directement, il ne s'attribue pas le droit de nier dédaigneusement la valeur des œuvres qu'il n'a pas appréciées par lui-même : ne voulant pas juger d'après le témoignage d'autrui, il s'abstient discrètement et se borne à jouir des œuvres de l'esprit français. Or, parmi les hommes exclusivement voués à l'étude de l'histoire littéraire, il en est peu qui connaissent les trois derniers siècles de notre pays aussi bien que Béranger; il n'a pas interrogé avec la patience et la curiosité d'un érudit toutes les figures qui ont pris part au mouvement intellectuel de ces trois siècles; il a négligé volontairement

les personnages qui n'ont fait qu'obéir pour s'occuper des personnages qui ont commandé. Il ne vous dira pas les infiniment petits si obstinément, si fièrement admirés par quelques esprits plus instruits qu'éclairés; il vous dira sûrement, avec une simplicité précise, la valeur des hommes qui ont joué le premier rôle.

Ainsi l'ignorance des langues anciennes, loin de contrarier le développement de sa pensée, lui a donné peut-être une plus grande activité. En exerçant son intelligence sur un plus petit nombre d'objets, il est arrivé à les connaître plus profondément.

C'est aussi grace à cette bienheureuse ignorance que Béranger s'est interdit l'imitation; n'ayant sous les yeux que les modèles de notre langue, il ne s'est pas trouvé exposé à la tentation de donner comme siennes les pensées qui n'étaient pas écloses dans son intelligence, sans prendre la peine de se les assimiler. Si le hasard de la naissance lui eût ouvert les portes d'un collége, si pendant dix ans il eût promené ses yeux d'Homère à Virgile, de Thucydide à Tacite, de Démosthène à Cicéron, peut-être eût-il succombé, comme tant d'autres, au facile plaisir de glaner dans l'antiquité, et parfois même de moissonner dans le champ qu'une autre main avait labouré.

Il y a, je le sais, toute une génération glorieuse qui a su, dans l'imitation même, garder son originalité, qui, tout en interrogeant familièrement la Grèce et l'Italie antiques, n'a pas renoncé au droit de penser par elle-même et de choisir pour sa pensée des couleurs que l'antiquité n'a pas connues; mais pour garder son originalité jusqu'au sein de l'imitation, pour ne pas confondre la sagesse du conseil avec l'autorité du commandement, il faut un singulier bonheur ou plutôt une singulière puissance, et Béranger échappait naturellement au danger que je signale par l'ignorance des langues anciennes : car les pensées et les images, en passant d'une langue dans une autre, reçoivent tant de blessures, qu'elles perdent la moitié de leur charme et sont souvent méconnaissables. Aussi la tentation de dérober, si forte chez les esprits qui aperçoivent directement la poésie antique, est bien faible et bien rare chez ceux à qui l'éducation des premières années ou les études volontaires d'un âge plus mûr n'ont pas donné cette faculté.

Eût-il été à souhaiter que Béranger, à qui la pauvreté de sa famille avait fermé les portes du collége, étudiât, dans l'âge viril, les langues qui se parlent autour de nous, derrière les Alpes et les Pyrénées, au-delà du Rhin ou de la Manche? Je ne le pense pas. Je rends pleine justice aux travaux de Mme de Staël sur l'Allemagne, de Ginguené sur l'Italie; la France a gagné à ces travaux une impartialité dont elle avait été privée trop long-temps. Sur la foi de ces juges éclairés, elle a enfin rendu justice aux œuvres qu'elle avait si follement dédaignées. Si nous

n'avons rien sur l'Espagne et l'Angleterre qui se recommande par des noms revêtus d'une pareille autorité, il ne faut pourtant pas regarder comme inutiles et sans valeur tous les travaux entrepris pour nous initier à la connaissance de ces deux pays. Est-ce à dire que toutes ces pérégrinations de l'esprit français, si importantes lorsqu'on les envisage dans leur rapport avec l'éducation générale de la nation, n'aient pas exercé souvent une influence fâcheuse sur le développement du génie poétique? Je ne crois pas qu'il soit permis d'en douter.

L'école littéraire de la restauration, dont je n'entends pas contester la valeur d'une façon absolue, quoique ses intentions aient été trop souvent supérieures à ses œuvres, se fût peut-être montrée plus féconde, si l'Allemagne et l'Angleterre, après avoir excité sa curiosité, n'eussent offert à sa faiblesse de nombreuses occasions de succomber, en lui offrant de trop nombreux modèles. La poésie française, après avoir imité l'Italie sous les Médicis, l'Espagne sous Louis XIII, s'est mise, sous la restauration, à imiter l'Angleterre et l'Allemagne. Au XIXe siècle, comme au XVIe, comme au XVIIe, les esprits doués d'une véritable puissance ont su résister à la tentation, ou garder dans l'imitation des peuples voisins leur physionomie individuelle. Cependant ces glorieuses exceptions n'infirment pas la valeur de ma pensée. La connaissance des littératures étrangères, utile et féconde pour les esprits qui veulent juger, puisqu'elle leur fournit de nouveaux termes de comparaison, expose à de cruelles méprises les esprits qui prétendent produire. La mémoire prend parfois la place de l'imagination, à l'insu même du poète, qui s'applaudit de son larcin comme d'une œuvre enfantée par son génie.

A Dieu ne plaise que je méconnaisse les services rendus à l'esprit français par l'étude des littératures étrangères! Sans accepter comme vrai le mot de Charles-Quint, ou du moins le mot qu'on lui prête, sans croire comme lui qu'un homme qui sait cinq langues vaille cinq hommes, je vois pourtant dans la connaissance des idiomes étrangers un accroissement de puissance. Une vérité si évidente n'a pas besoin d'être démontrée. Cependant cet accroissement de puissance, utile à ceux qui possèdent déjà par eux-mêmes une force créatrice, lorsqu'il tombe en partage à des intelligences privées de toute fécondité, ne sert qu'à les abuser sur la pauvreté de leur nature; elles croient inventer lorsqu'elles se souviennent. Si, pour me servir d'une expression familière à ceux qui ont étudié l'extraction et l'emploi des métaux, il était permis dans les œuvres modernes, je veux dire dans les œuvres publiées depuis la restauration jusqu'à nos jours, de faire le départ des pensées qui appartiennent à Goethe ou à Byron, et de celles que la France peut revendiquer comme siennes, on serait justement étonné en voyant à quoi se réduit notre vraie richesse.

Goethe et Byron, inépuisables sujets d'étude pour ceux qui veulent connaître à fond le génie moderne et comprendre tout ce que l'intelligence ajoute à la douleur, ont créé sous nos yeux toute une famille de prétendus poètes qui, sans eux, n'eussent jamais songé à nous entretenir de leurs rêveries, de leurs angoisses, qui se glorifient dans leur souffrance, et qui pourtant n'ont rien souffert, qui s'affublent gauchement du manteau de Faust ou de Manfred, et se croient ingénument en butte aux traits de la colère céleste. Béranger, qui eût trouvé sans doute dans l'étude des littératures étrangères des modèles et des ressources que la France ne pouvait lui fournir, n'a jamais consulté les peuples voisins qu'avec une prudente réserve. Il est probable que le commerce familier de Goethe et de Byron n'eût pas changé la pente de son génie, et pourtant, éclairé par un instinct prévoyant, il n'a pas voulu les consulter trop souvent. Pour laisser à sa pensée son caractère primitif, pour ne pas altérer l'unité des sentimens dont son cœur s'était nourri, pour mieux goûter le fruit de ses premières études, il n'a touché qu'avec discrétion à la poésie allemande, à la poésie anglaise, dont il comprend toute la valeur. Je ne voudrais pas proposer l'exemple de Béranger comme une règle de conduite à tous les poètes de notre temps; je me borne à le noter comme une preuve de sagacité. Il a renoncé volontairement aux riches plaines, aux vallons fleuris qui s'ouvraient devant lui, pour cultiver d'une main plus active le champ modeste qu'il avait choisi. Pouvons-nous songer à le blâmer?

Ceux qui aiment la vérité mathématiquement démontrée, qui dédaignent les conjectures, pourront sourire et m'accuser de présomption en me voyant essayer de déterminer à quelles sources Béranger a puisé, à quels hommes il s'est adressé pour son éducation littéraire, pour la formation de son talent. Cependant, dût-on me jeter à la face le reproche d'outrecuidance, je n'hésite pas à nommer les écrivains qui, dans les trois derniers siècles de notre histoire, ont dû enseigner à Béranger la langue qu'il manie si habilement, la justesse de l'expression qui donne un si grand relief à sa pensée, la sobriété des images qu'il s'est imposée comme une loi constante, et qui imprime à toutes ses œuvres un cachet de précision, et je dirais volontiers de nécessité. Quoique Béranger ne m'ait fait à cet égard aucune confidence, je crois pouvoir écrire ces noms avec une sécurité parfaite. Je n'ai jamais interrogé personne pour pénétrer le secret de ses lectures, et pourtant, en lisant avec attention ses œuvres gravées aujourd'hui dans toutes les mémoires, il me semble reconnaître, à des indices certains, l'origine des tours qui lui sont familiers. Les aïeux, les maîtres de Béranger s'appellent Rabelais, Régnier, Molière, La Fontaine et Voltaire. Pour les trois derniers, il est probable que je rencontrerais bien peu de contradicteurs. Sans prétendre, en effet, établir aucune ressemblance

littérale entre ces trois illustres modèles et le poète qui, dans ma pensée, s'est formé à leurs leçons, je ne crois pas qu'on puisse nier la parenté intellectuelle qui les unit. C'est à Molière que Béranger a emprunté l'habitude de préférer en toute occasion l'expression propre, l'expression directe, les gens scrupuleux diraient l'expression crue, à la périphrase, à l'expression détournée. Béranger appelle volontiers les hommes et les choses par leur nom; il n'aime pas à laisser deviner sa pensée, il se résout hardiment à nous la montrer telle qu'il la conçoit; il ne s'accommode pas des réticences, il va droit à son but sans craindre d'effaroucher l'oreille des censeurs. Or, dans ce genre de hardiesse, dans cette passion pour le mot propre, dans cette haine de la réticence, dans ce dédain pour la pruderie, quel homme s'est jamais montré plus constant que Molière? Depuis *le Misanthrope* jusqu'à *George Dandin,* c'est-à-dire depuis la poésie la plus élevée jusqu'à la poésie la plus familière, n'a-t-il pas toujours présenté sa pensée avec une simplicité, une franchise toute rustique? Aux yeux des poètes de cour, Molière n'est-il pas ce qu'était pour le sénat romain le paysan du Danube? Où trouver un modèle plus accompli de familiarité sans prosaïsme, d'élégance sans afféterie? Béranger n'a-t-il pas dû s'instruire à l'école de Molière? est-il permis d'en douter? Pour La Fontaine, la parenté n'est pas moins facile à établir. Ce qui caractérise, en effet, le génie de La Fontaine, c'est la simplicité poussée jusqu'à ses dernières limites, simplicité tellement frappante, image si fidèle de la nature, que les ignorans ne savent pas y découvrir le génie. Le langage que La Fontaine prête à ses acteurs est empreint d'une telle naïveté, que les intelligences vulgaires se croiraient volontiers capables de l'inventer; ou plutôt, si elles consentaient à nous parler avec une entière franchise, si le respect humain ne les retenait pas, si l'admiration commune ne les forçait à déguiser la meilleure part de leur pensée, elles nous avoueraient qu'elles n'aperçoivent chez La Fontaine aucune trace d'invention. Les signes du travail se montrent si rarement, il faut pour les surprendre un œil si exercé, que la foule des lecteurs accepte de confiance le rang assigné à La Fontaine sans deviner, sans comprendre clairement pourquoi les hommes studieux l'ont placé si haut. Eh bien! ne trouvons-nous pas dans Béranger comme dans La Fontaine une simplicité capable d'abuser les yeux de la multitude? Chez l'ami de Manuel comme chez l'ami de Fouquet, l'art de bien dire n'est-il pas voilé avec un soin jaloux? Les détails les plus familiers ne sont-ils pas rassemblés avec un air de négligence qui semble exclure l'intervention de la volonté? La Fontaine est un écrivain d'une science consommée; pour le nier, pour en douter un instant, il faut n'avoir jamais cherché pour l'expression de ses sentimens une forme fidèle et précise. Quiconque a essayé une fois en sa vie de dire nettement ce

qu'il désire ou ce qu'il pense, quiconque a tenté de concilier dans l'arrangement des paroles l'élévation et la simplicité, de dire ce qu'il veut sans rien dire de plus, sait à quoi s'en tenir sur la négligence de La Fontaine. Il y a, sous ce désordre apparent, un art très laborieux, une habileté qui a coûté bien des veilles. Béranger ne l'ignore pas, et j'oserais parier qu'il a étudié mainte et mainte fois le secret de cette négligence. Il a étudié les procédés du bonhomme comme les botanistes étudient les organes d'une plante avant de la classer; il a interrogé tous les ressorts mis en usage par l'écrivain naïf pour être naïf à son tour, sans rien abandonner au hasard. Ou je m'abuse étrangement, ou la lecture de Béranger, suivie avec lenteur, comme la lecture d'Horace ou de Virgile par les amis de l'antiquité, confirme ce que j'avance. De page en page, un œil attentif reconnaîtra les leçons du bonhomme et devinera l'art sous la simplicité. Si La Fontaine compte peu d'élèves, ce n'est pas qu'il soit avare de leçons; pour mettre ses leçons à profit, il faut une rare sagacité; Béranger les a comprises et s'en est souvenu.

A quel titre devons-nous ranger Voltaire parmi les aïeux de Béranger? Molière et La Fontaine lui ont enseigné la franchise et la simplicité; quel enseignement Béranger a-t-il reçu de Voltaire? Cette question à peine posée se résout d'elle-même. C'est de Voltaire, à mon avis, qu'il tient le goût de la clarté. Ce goût, je le sais bien, fût demeuré impuissant, s'il n'eût trouvé pour se développer, pour se fortifier, un ensemble de facultés heureuses. Il ne reste pas moins vrai, moins évident pour moi que Béranger a puisé dans Voltaire le goût de la clarté. Ce n'est pas que je veuille établir aucune comparaison entre les vers de Voltaire et les vers de Béranger. Un tel rapprochement serait dépourvu de bon sens et d'à-propos. Les vers de Voltaire, utiles en leur temps, puisqu'ils ont servi à populariser les idées les plus importantes de la philosophie moderne, n'ont qu'une valeur secondaire dans l'ordre poétique; mais la prose de Voltaire, abstraction faite des vérités qu'elle énonce, quels que soient les changemens survenus dans la science, conserve encore aujourd'hui une incontestable valeur. Le mérite dominant de la prose de Voltaire, c'est la clarté. L'histoire et la philosophie ont subi, depuis cinquante ans, des révolutions profondes. L'érudition a démenti bien des assertions données comme irréfutables dans l'*Essai sur les mœurs;* le *Dictionnaire philosophique* a été convaincu d'ignorance sur bien des points : la prose historique et la prose philosophique de Voltaire n'en demeurent pas moins des modèles de clarté. Je ne doute pas que Béranger n'ait étudié long-temps la prose de Voltaire.

Il y a pour un poète, dans cette étude, un écueil que chacun devine. L'amour de la clarté, tel que Voltaire l'a pratiqué dans sa prose, ne semble pas pouvoir se concilier facilement avec le libre essor de l'ima-

gination. C'est là, en effet, un problème difficile à résoudre. La clarté qui convient à la prose convient-elle également à la poésie? La lumière distribuée par l'historien dans le récit des faits, par le philosophe dans la démonstration de ses idées, peut-elle être impunément distribuée par le poète avec la même générosité sur toutes les parties de sa pensée? Non, sans doute. Je ne le crois pas, et Béranger ne l'a pas cru non plus. La poésie la plus claire doit toujours laisser dans l'ombre et voiler de mystère quelques-uns des sentimens qu'elle exprime. Déterminer ce qui appartient à l'ombre, ce qui appartient à la lumière, c'est la tâche du goût, et Béranger a su l'accomplir. Étudier la clarté dans la prose sans devenir prosaïque, estimer les idées pour ce qu'elles valent par elles-mêmes, comme s'il s'agissait de les démontrer, et les revêtir d'images éclatantes, ajouter à la vérité la beauté, transformer la philosophie en poésie, voilà ce qu'il fallait faire, voilà ce que Béranger a fait.

Il est moins facile, j'en conviens, de saisir le lien qui unit à notre poète Rabelais et Régnier. Pourtant je ne crois pas que la relation puisse être sérieusement contestée. Béranger n'a pas pu demander à l'antiquité classique les origines de notre langue, et cependant il n'a pas voulu se résoudre à les ignorer complétement. Or, le XVIe siècle de notre langue devait naturellement exciter sa curiosité. Outre l'intérêt poétique, les œuvres de Rabelais et de Régnier lui offraient un sujet d'étude purement technique. Non-seulement, en effet, Molière et La Fontaine ont pris dans Rabelais et dans Régnier quelques-uns des traits les plus heureux que nous admirons; ils leur ont emprunté avec une égale liberté plusieurs tours de phrase qui appartiennent en plein au XVIe siècle, et qu'on chercherait vainement ailleurs. Béranger, qui connaît à merveille les trois derniers siècles de notre histoire littéraire, ne pouvait négliger une source aussi féconde, et l'on s'aperçoit, en lisant ses œuvres, qu'il y a puisé largement. Il n'a pas seulement demandé à Rabelais le secret de son intarissable gausserie, à Régnier l'art de rajeunir par l'image une idée populaire depuis long-temps; il les a consultés sur la formation de notre langue, ou, pour parler plus exactement, sur la dernière transformation qu'elle a subie avant de devenir la langue de Pascal et de Bossuet, de Corneille et de Molière. Sans remonter jusqu'à Commines, jusqu'à Froissart, jusqu'à Joinville, il a voulu savoir si le style des *Femmes savantes* appartenait tout entier au XVIIe siècle, et, pour résoudre cette question, il ne pouvait choisir un conseiller plus sûr que Rabelais et Régnier.

Sans l'étude du XVIe siècle, sans l'étude de Rabelais et de Régnier, Béranger ne manierait pas notre langue aussi librement qu'il la manie; son talent n'aurait pas la souplesse, la variété qui nous étonnent, et que la foule prend pour des dons heureux. Ces dons heureux, qu'on

ne s'y trompe pas, il ne les a pas reçus en naissant, tels que nous les voyons dans ses œuvres. Quelle que soit la richesse de sa nature, il doit au travail, à l'étude, la meilleure partie de son talent. S'il a reçu du ciel l'imagination en partage, c'est au travail, c'est à l'étude qu'il a demandé la franchise, la simplicité, la clarté. Molière, La Fontaine, Voltaire lui ont enseigné ce qu'il voulait savoir. Après cette triple conquête, il ne s'est pas tenu pour satisfait; il a voulu remonter plus loin dans le passé, il a interrogé les maîtres de ses maîtres. Rabelais et Régnier lui ont, à leur tour, livré leurs secrets. Instruit à l'école des trois derniers siècles, il était sûr désormais de trouver pour sa pensée une forme obéissante. Son espérance n'a pas été trompée.

Voyons maintenant par quels tâtonnemens il a passé avant de choisir le genre qu'il semble avoir épuisé. Les tâtonnemens de Béranger ont été nombreux. Avant de se décider pour la chanson, il a étudié à peu près tous les genres, depuis l'idylle jusqu'à l'épopée. Ces essais qu'il a jugés indignes de voir le jour, qu'il a condamnés au feu, n'ont pas été sans profit pour lui. Dans ces études silencieuses, dans ces tentatives persévérantes, il a mesuré ses forces, et lorsqu'enfin il a renoncé à ses premières espérances, il avait acquis dans la lutte une nouvelle énergie. Les quinze années qui ont précédé la publication de son premier recueil seraient pour l'histoire littéraire de notre temps un chapitre plein d'intérêt. Béranger seul pourrait nous raconter tout ce qu'il a voulu, tout ce qu'il a espéré, tout ce qu'il a tenté, et, pour l'enseignement des générations futures, produire les pièces à l'appui. Avec une discrétion bien rare aujourd'hui, il a tenu caché ce que tant d'autres à sa place se seraient hâtés de nous montrer; c'est de sa part une preuve de bon goût. Nous savons pourtant qu'il a d'abord rêvé la gloire épique, nous connaissons même le sujet qu'il se proposait de traiter: Béranger voulait écrire pour nous une épopée nationale, et raconter l'établissement des Franks dans la Gaule romaine; l'Achille de cette nouvelle Iliade se fût appelé Clovis. A l'époque où le jeune poète rêvait son épopée, la dynastie mérovingienne n'avait pas encore été étudiée sérieusement; Augustin Thierry n'avait pas retrouvé, ressuscité la première race. Grégoire de Tours n'était guère connu que des érudits. Sismondi même, qui, le premier, a écrit l'histoire des temps mérovingiens en consultant exclusivement les textes originaux, n'avait pas encore entrepris les annales de notre pays. La voie où Béranger voulait marcher n'était pas même déblayée. Il fallait chercher dans la collection de dom Bouquet les récits que le talent sévère d'Augustin Thierry a rendus aujourd'hui si populaires. Béranger avait donc tout à faire, et il le sentait si bien, qu'il se proposait d'employer plusieurs années à rassembler les matériaux de son poème. Il ne devait se mettre à l'œuvre qu'après avoir interrogé par lui-même ou avec le secours de ses amis

les principaux documens qui se rapportent à l'époque mérovingienne. Quel eût été le caractère d'une épopée écrite par Béranger? A cet égard, nous ne pouvons former que des conjectures; pourtant il est permis de croire que cette œuvre si laborieusement préparée n'aurait eu rien à démêler avec le merveilleux païen ou chrétien; il est probable que le poète nous eût raconté la lutte de la race germanique et de la race gallo-romaine sans appeler à son aide les démons ou les anges; il est probable qu'il eût cherché dans l'histoire seule tous les incidens, tous les épisodes de son poème. La nature de son génie l'appelait-elle à l'accomplissement de cette tâche difficile? Il ne l'a pas pensé, et rien ne nous donne le droit de dire qu'il s'est trompé. L'accuser de pusillanimité serait de notre part une ridicule flatterie; mais, si nous ne pouvons le blâmer d'avoir renoncé à son projet, nous pouvons sans témérité affirmer que, sans ce projet si long-temps nourri dans sa pensée, il n'eût jamais rencontré la grandeur, la sévérité de style qui recommandent la meilleure partie de ses œuvres. C'est en marquant bien haut et bien loin le but de son ambition qu'il a compris la nécessité de réfléchir mûrement avant de produire sa pensée, de chercher à loisir pour l'expression de ses sentimens la forme la plus élégante; c'est en proposant à ses efforts un terme qui reculait chaque jour qu'il s'est instruit dans l'art si utile de se contenter difficilement. Je pense que ce projet épique, en obligeant le futur poète à de continuelles méditations, en le forçant de chercher, parmi les œuvres du même genre, celle dont l'action et les personnages pouvaient offrir à son imagination l'occasion d'une lutte glorieuse, lui a rendu un premier service. Si Béranger n'eût rêvé que les œuvres qu'il nous a données, il est permis de supposer qu'il ne leur eût pas imprimé le cachet d'élégance et de sévérité que nous admirons.

L'épopée n'a pas été la seule ambition de Béranger. La comédie ne l'a pas tenté moins vivement. Doué d'un esprit naturellement observateur, enclin à la raillerie, habile à saisir le côté ridicule de tout homme et de toute chose, il semble qu'il aurait dû céder à cette dernière tentation, et pourtant il a résisté courageusement. Malgré son goût, malgré son talent pour l'ironie, il n'a pas osé s'aventurer dans la comédie. Pourquoi? Nous n'avons pas à le deviner. Ses amis ne l'ignorent pas, et ont pris soin de nous l'apprendre. La lecture de Molière, en le frappant d'étonnement et d'admiration, l'a détourné de ce nouveau projet. L'étude de ce grand modèle, au lieu d'exciter son émulation, lui a inspiré une telle défiance de lui-même, qu'il a renoncé à la comédie comme il avait renoncé à l'épopée. Devons-nous le blâmer? devons-nous l'applaudir? Si nous ne consultons que notre intérêt personnel, nous le blâmerons, car, avec les facultés qu'il possède, qu'il nous a révélées, il n'est pas douteux qu'il eût réussi dans la comédie; il aurait saisi avec bonheur, reproduit avec habileté les ca-

ractères de la société au milieu de laquelle nous vivons. La sobriété de son style, si favorable au relief de la pensée, eût été dans la comédie d'un merveilleux effet. Il nous eût égayés à nos dépens. Si, au lieu de songer à nos plaisirs, nous songeons à la gloire du poète, la question change de face. Tout en reconnaissant que ses facultés l'appelaient à la comédie, nous sommes forcé d'avouer qu'il n'a pas agi à l'étourdie en y renonçant. Si la comédie, en effet, lui promettait des applaudissemens, elle ne pouvait lui promettre le premier rang. Quoi qu'il fît, quelque nouveauté, quelque hardiesse qu'il mît dans ses ouvrages, il ne pouvait guère espérer surpasser Molière. Dans l'intérêt de son nom, dans l'intérêt de sa gloire, il a donc pris un parti sage. Il voulait le premier rang, et la comédie lui refusait l'accomplissement de sa volonté. Il avait donc d'excellentes raisons pour se tourner d'un autre côté : il a choisi la chanson.

La chanson avant Béranger n'était pas considérée comme une œuvre littéraire. Personne ne songeait à juger la chanson d'après les lois de la poétique; on aurait cru se rendre ridicule en lui demandant de la correction, de l'élégance, un choix d'images avoué par la raison. Pourvu que la chanson fût gaie, amusante, le public se déclarait satisfait. Depuis les refrains de la fronde jusqu'aux refrains de Panard et de Collé, on s'était toujours montré fort indulgent pour les rimes qui n'avaient pas la prétention d'être lues. Béranger eut le bonheur de comprendre que la chanson était encore parmi nous un genre incomplet, et qu'il y avait là une mine toute neuve à exploiter. La gaieté de Panard, les traits satiriques de Collé, si justement applaudis, n'avaient cependant pas de quoi décourager celui qui voudrait suivre leurs traces, ou plutôt il ne s'agissait pas de les suivre, mais bien d'ouvrir à la chanson une voie que ni Panard ni Collé n'avaient devinée. Sans renoncer à la gaieté, à la satire dont la chanson ne peut se passer, il fallait donner au couplet une forme plus précise, aux rimes plus d'exactitude et de richesse, aux images plus d'éclat et de variété. Enfin, il fallait trouver pour la chanson des sujets qu'elle n'eût pas encore abordés. La chanson ainsi agrandie, ainsi renouvelée, devenait un genre vraiment littéraire; elle prenait droit de bourgeoisie parmi les œuvres poétiques. En ajoutant l'élégance à la gaieté, la concision du style aux traits satiriques, elle ne compromettait pas sa popularité, elle la doublait en élargissant le cercle de son auditoire. Jusqu'à Panard, jusqu'à Collé, elle avait égayé la guinguette et parfois les petites maisons. Or, entre la guinguette et les petites maisons, il y a toute une société sérieuse, vouée aux travaux de la science ou de la politique, qui sourit et se déride volontiers, pourvu que la gaieté se présente comme une fille bien élevée. Cette société, dont Panard et Collé n'ont jamais tenu compte, a été pour beaucoup dans la popularité de Béranger. S'il tient aujour-

d'hui une place si importante dans notre littérature, ce n'est pas seulement parce que ses refrains sont répétés depuis trente-cinq ans dans les ateliers et les chaumières, les cabarets et les casernes. Les salons aussi bien que les chaumières connaissent le nom et les œuvres de Béranger. La précision de la forme qui plaît aux lettrés, qui les oblige à voir dans la chanson quelque chose de plus que la gaieté du refrain, n'est pas non plus sans action sur la foule ignorante. Le laboureur qui fredonne en creusant son sillon subit à son insu la puissance que les hommes lettrés reconnaissent et proclament. Une image bien choisie frappe vivement son imagination et se grave sans peine dans sa mémoire. La même pensée présentée sous une forme moins pure, revêtue d'une image moins juste, n'éveillerait pas dans son cœur une émotion aussi profonde, se graverait plus difficilement dans sa mémoire. Il y a donc pour le poète double profit à respecter, à pratiquer les lois du goût le plus sévère. Sa popularité reçoit ainsi une double consécration.

Hâtons-nous de le dire : Béranger a cherché dans la chanson, dans la poésie lyrique autre chose qu'une satisfaction de vanité. Il aime la gloire, qui oserait le blâmer? mais ce qu'il aime, ce qu'il a cherché, ce qu'il a trouvé dans la gloire, c'est la puissance, c'est le bonheur d'enseigner à la foule ses droits et ses devoirs, de réveiller ses souvenirs, de ranimer ses espérances. La gloire ainsi comprise, ainsi poursuivie, fait du poète un homme nouveau que Platon ne voudrait plus bannir de sa république. Chacun sait quelle a été la puissance de Béranger sous la restauration. Maintenant que son rôle politique est terminé, maintenant que son nom appartient à l'histoire, il est permis de juger l'ensemble de ses œuvres, sinon avec une impartialité absolue, du moins sans se préoccuper trop vivement de l'importance de la lutte en elle-même. Les questions posées par la restauration sont aujourd'hui résolues; nous pouvons parcourir le cercle entier des pensées exprimées par Béranger, avec la certitude que ni la haine ni le regret ne troubleront nos études.

Il y a dans les œuvres de Béranger deux parts bien distinctes, et qui pourtant ne sauraient être séparées sans préjudice pour la popularité de son nom : l'une, qui appartient tout entière à ce que nos aïeux appelaient la gaudriole; l'autre, que la philosophie peut à bon droit revendiquer comme sienne. Si la part sérieuse eût été offerte au public séparément, si la gaudriole n'eût pas servi de passeport à la philosophie, il est douteux que le nom de Béranger eût jamais conquis la popularité dont il jouit aujourd'hui. La raison et la gaieté unies ensemble par une étroite alliance ont remporté une victoire que chacune des deux, livrée à ses seules forces, aurait difficilement obtenue. La gaieté sans la raison aurait classé Béranger parmi les successeurs de Panard

et de Collé. Ce serait tout simplement un nom ajouté à la liste des bons vivans qui ne boivent jamais sans trinquer, qui ne trinquent jamais sans chanter. La raison sans la gaieté l'eût classé parmi les poètes moralistes, et son nom, environné de l'estime des hommes studieux, serait ignoré de la foule. Le rusé chansonnier, qui se donne modestement pour un disciple de Collé, a bien senti le prix de cette alliance, et dans les adieux qu'il adressait au public, il y a dix-sept ans, il a pris soin de nous expliquer sa pensée. Il ne demande grace ni pour la gaieté quelque peu irrévérencieuse des refrains écrits dans sa jeunesse, ni pour la tristesse austère des couplets écrits dans un âge plus mûr. La gaieté, qui frappe à toutes les portes, introduira la vérité, qui, sans cette compagne obligeante, courrait le risque de rester dans la rue, et la vérité à son tour plaidera pour sa compagne, et la justifiera sans l'humilier. L'arrangement des pièces de son recueil n'est pas livré au hasard; l'auteur n'a suivi ni l'ordre de composition, ni la division qui semblait indiquée par la nature des sujets. Il a voulu que chaque pièce fût défendue par celle qui la précède, protégée par celle qui la suit. Sans cette pensée prévoyante que le poète lui-même nous a révélée, le mélange des chansons grivoises et des chansons philosophiques ne se comprendrait pas.

L'amour, dans les chansons de Béranger, n'est pas une passion, mais un plaisir. Il semble que le poète envisage l'amour jaloux, l'amour exclusif comme une pure fiction; Rose et Lisette ont de nombreuses compagnes, et dans les couplets qu'elles inspirent il n'y a pas place pour un regret : c'est l'amour, en un mot, tel qu'on le comprenait au XVIIIe siècle, avant la publication de *la Nouvelle Héloïse*. Assurément, l'amour réduit au seul plaisir des sens n'a rien de très poétique. Cependant on ne peut nier que Béranger n'ait trouvé pour la peinture du plaisir amoureux des couleurs vives et charmantes. Dans *la Bacchante*, il a lutté de verve et d'ardeur avec le plus sensuel des poètes latins, avec Properce. Il ne peint que l'ivresse du plaisir, mais il la peint sans monotonie, et marque avec un art infini tous les progrès de l'exaltation amoureuse. Sous le rapport purement littéraire, cette pièce est, à mon avis, l'une des plus intéressantes du recueil; le titre même de cette pièce indique assez nettement ce que l'auteur a voulu exprimer, et impose silence au reproche. Il n'est guère permis de demander à une bacchante un amour qui relève du cœur et de l'intelligence en même temps que des sens; le nom païen que Béranger a choisi s'oppose à toute méprise. Cette donnée une fois acceptée, et la poésie ne saurait la répudier, puisqu'elle est déjà consacrée par des œuvres éclatantes, il est impossible de ne pas admirer le parti que Béranger en a tiré. Trente vers lui suffisent pour composer un tableau complet. Il n'y a pas une parole oiseuse, pas un trait qui n'ajoute une

vigueur nouvelle au personnage. Cette petite pièce, qui n'est pas datée, mais qui appartient au premier recueil publié en 1815, révèle déjà un soin scrupuleux dans l'achèvement des moindres détails. Jamais ni Panard ni Collé, que Béranger appelle ses maîtres, n'ont apporté dans l'expression de leur pensée une telle exactitude, une telle patience. Le lecteur sent dès les premières lignes qu'il n'a pas sous les yeux une ébauche improvisée, mais une œuvre conçue lentement, ordonnée avec prévoyance, dont chaque strophe renferme un sens complet et ne pourrait être impunément déplacée. *La Bacchante* nous emporte bien loin des chansons du Caveau, si long-temps applaudies comme le modèle le plus parfait du genre. Ce n'est pas au fond d'une bouteille qu'on trouve de pareilles inspirations; les flacons les plus généreux ne dicteraient pas une strophe de cette ode amoureuse. Il faut pour la concevoir, pour l'écrire, un goût très fin que la réflexion seule peut développer, et une connaissance complète des ressources de notre langue. Il n'y a qu'un talent mûri par l'étude qui puisse enfermer dans un cadre si étroit une série de pensées qui semblerait demander un plus large espace. Ici, la concision est un des principaux mérites de l'œuvre. Multipliez les strophes, et loin d'ajouter à la vivacité, à l'énergie du tableau, vous l'appauvrirez. Le poète savait très bien ce qu'il voulait dire, et il a mis au service de sa volonté une expression rapide et fidèle qui ne laisse aucun doute sur son intention : c'est pourquoi *la Bacchante* vaut mieux que bien des odes vantées dont les strophes se comptent par vingtaines.

Frétillon, qui n'a rien à démêler avec le souvenir des poètes latins, n'est pas composée avec moins d'habileté que *la Bacchante*. Il ne s'agit plus de l'ivresse des sens, mais du plaisir insouciant et joyeux. Frétillon est petite-fille de Manon Lescaut, et ne comprend rien à la constance. Le caprice gouverne sa vie, et son cœur ne connaît pas le repentir. Elle a pourtant sur Manon un incontestable avantage, le désintéressement. Elle aime la richesse, les dentelles, les équipages, et, pour contenter ses goûts, elle ne recule devant aucun sacrifice, ou plutôt elle fait si peu de cas de sa personne, elle attache si peu d'importance à sa beauté, à sa jeunesse, qu'elle les abandonne comme une chose insignifiante, comme un hochet sans valeur au premier Turcaret qui se présente, et lui offre des chevaux et des parures; mais vienne un homme qui lui plaise, un homme qu'elle aime, autant qu'une pareille fille peut aimer, elle mettra tout en gages, elle vendra tout sans hésiter pour payer les dettes de son amant. Elle n'attendra pas, comme Manon, pour retourner à lui la fin de sa richesse, car elle ne craint pas la misère, pourvu qu'elle soit aimée. Elle se ruine gaiement pour l'homme qu'elle aime, et ne songe pas au lendemain. Le caractère de Frétillon est tracé de main de maître. Un tel caractère,

je le sais bien, n'a rien qui puisse émouvoir. A proprement parler, *Frétillon*, comme donnée poétique, est au-dessous de *la Bacchante*. Qu'est-ce que l'amour sans l'exaltation des sens ou du cœur? Si l'amour complet ne se conçoit pas sans une double ivresse, s'il faut, pour réaliser le type de la passion, aimer avec toutes ses facultés, on ne peut méconnaître du moins dans *la Bacchante* une face de la passion. Frétillon, bonne fille au demeurant, ignore l'amour, car elle ne connaît ni l'exaltation des sens ni l'exaltation du cœur. Elle n'aime pas l'homme pour qui elle se dépouille, car, si elle l'aimait, elle ne livrerait pas à d'indignes caresses sa jeunesse et sa beauté. Il y a pourtant beaucoup à louer dans *Frétillon*. Si elle n'excite pas en nous un intérêt sérieux, il faut avouer que Béranger a peint à merveille sa folle gaieté, son aveugle imprévoyance. Le rhythme du couplet s'accorde très bien avec la vivacité du personnage; il y a dans la mesure même des vers quelque chose de leste et de provoquant qui défie la censure et commande l'indulgence. Je ne crois pas qu'il soit possible de traiter un pareil sujet avec plus de souplesse, plus d'agilité. La pensée va si vite, que l'œil ébloui ne songe pas à compter les fredaines de l'héroïne. Toute la pièce est animée d'une gaieté franche contre laquelle le lecteur le plus austère essaierait en vain de se défendre. Bon gré mal gré, il faut rire en écoutant le récit de cette vie joyeuse et folle. Si la morale condamne *Frétillon*, la poésie l'adopte comme une œuvre pleine de jeunesse et de franchise. Cette strophe si vive, si alerte, est-elle née sans effort? Pour ma part, je ne le crois pas. Ce n'est pas en quelques heures que les mots peuvent se discipliner. Ces strophes charmantes, qui jaillissent avec tant d'abondance et de rapidité, ont coûté au poète un peu plus de temps que le sonnet d'Oronte. Le point important est que l'effort ne se trahisse nulle part. Or, dans *Frétillon*, le travail n'a laissé aucune trace.

Dans *le Grenier*, Béranger exprime l'amour sous une forme plus vraie, plus attendrissante que dans *la Bacchante* et dans *Frétillon*. Il est impossible de lire sans une émotion profonde les couplets où le poète nous retrace sa pauvreté joyeuse, ses vers charbonnés sur les murs d'une mansarde. Le frais visage de Lisette change la mansarde en palais. Le poète avait vingt ans, et ne songeait pas à demander qui payait la toilette de sa maîtresse. Il règne, dans toute cette pièce, une sincérité de regrets, une vivacité de souvenirs qui n'appartiennent qu'aux cœurs capables d'aimer. Le poète ne pleure pas seulement la fuite de sa jeunesse, il pleure surtout la maîtresse qu'il a perdue, qui répandait sur toute sa vie la lumière et la joie. Il donnerait les années qu'il lui reste à vivre pour un mois de cette vie enchantée, dont chaque heure était embellie par l'espérance, dont le bonheur était doublé par la foi. Pour moi, *le Grenier* est une des œuvres les plus émouvantes de Bé-

ranger; la tristesse empreinte dans chaque ligne n'a rien de factice, rien d'apprêté. C'est le cœur, le cœur seul qui parle, et qui éveille en nous un écho sympathique.

La Bonne Vieille est d'un ordre encore plus élevé. Ici, l'amour n'a plus rien de sensuel ni de frivole. Le poète prévoit sa mort prochaine, et recommande son souvenir à sa maîtresse. Que la vieillesse n'efface pas dans son cœur l'image de son amour; qu'elle pratique fidèlement jusqu'au dernier jour les leçons qu'il lui a données; qu'elle enseigne à la jeunesse l'amour de la patrie et lui raconte nos revers et nos victoires; qu'en attachant des fleurs à son portrait, elle lève les yeux vers le monde où se réunissent pour toujours les ames unies sur la terre d'une sainte affection. Cette pensée d'immortalité donne à *la Bonne Vieille* une grandeur, une sérénité que je ne me lasse pas d'admirer. Que nous sommes loin de *la Bacchante* et de *Frétillon!* Il n'y a rien dans cette pièce que le goût le plus sévère puisse réprouver. L'espérance d'une éternelle réunion ennoblit l'amant et la maîtresse; leur mutuelle passion nous inspire un religieux respect.

Entre les chansons satiriques de Béranger, j'en choisis trois qui résument toute la finesse de son talent : *le Roi d'Yvetot, le Sénateur* et *Paillasse*. Les deux premières appartiennent vraiment à la comédie. Quand on pense que l'auteur de ces deux pièces charmantes a sérieusement pensé à tenter le théâtre, il est impossible de ne pas regretter la résolution modeste à laquelle il s'est arrêté. Certes, il y a dans *le Roi d'Yvetot* l'étoffe d'une comédie. Cette chanson, écrite dans les dernières années de l'empire, est une des satires les plus ingénieuses que le pouvoir absolu de Napoléon ait inspirées. Le poète, s'emparant avec bonheur d'une tradition populaire, oppose à la grandeur du colosse impérial la simplicité toute patriarcale du roi d'Yvetot. Il n'y a pas un trait de cette chanson délicieuse qui ne porte coup. La malice se cache sous la bonhomie avec un art si parfait, que les intelligences vulgaires, en lisant cette chanson, peuvent s'étonner de l'admiration unanime qu'elle a excitée. Il semble en effet que rien au monde ne soit plus facile que d'écrire une pareille chanson; le bon sens le plus trivial paraît en avoir fourni les élémens, et cependant, si l'on veut bien prendre la peine de comparer les couplets dont elle se compose aux événemens accomplis en France et en Europe depuis l'établissement du consulat jusqu'à la campagne de 1812, il est difficile de ne pas admirer la raillerie naïve qui prend corps à corps toute l'histoire de ces années belliqueuses qui condamnaient la pensée au silence et la liberté à l'oubli. Le mérite de cette chanson consiste précisément dans sa simplicité. Chaque parole semble inspirée par la bonhomie la plus inoffensive; un enfant trouverait ce que le poète a écrit, la foule le croit du moins. Et pourtant chaque couplet renferme un jugement sévère, plein de pé-

nétration et de sagacité. *Le Roi d'Yvetot* est conçu comme les meilleures fables de La Fontaine; les pensées qui se succèdent se présentent si naturellement, qu'elles touchent presque à la trivialité. Essayez d'en troubler l'ordre, essayez de déplacer les couplets, et vous verrez quelle profonde réflexion, quelle prévoyance vigilante a présidé à leur enchaînement. C'est là, selon moi, le dernier effort, le dernier triomphe de l'art. Vouloir et prévoir, dissimuler sa volonté, sa prévoyance, de façon à les cacher aux yeux de la multitude, donner au travail le plus persévérant l'apparence de l'improvisation, n'appartient qu'aux intelligences d'élite. Pour masquer si habilement l'étude qui a préparé la simplicité que nous admirons, il faut une rare puissance, et l'absence même de l'étonnement chez le lecteur est la preuve d'un talent consommé. Un poète d'un ordre secondaire eût choisi dans la vie de Napoléon quelques épisodes faciles à détacher, empreints d'un caractère particulier, pour les flétrir avec colère, pour les dénoncer à l'indignation publique; un poète vraiment sûr de lui-même ne saisit, dans cette vie si funeste aux libertés de la France, que la physionomie générale, et la condamne sans avoir l'air d'y toucher. Pour atteindre ce but, il lui suffit de raconter le règne d'un roi patriarche. Ce récit naïf porte avec lui la condamnation du despote.

Le Sénateur, qui porte la même date, est pour la vie privée ce que *le Roi d'Yvetot* est pour la vie politique. Comment ne pas sourire au bienheureux orgueil du bourgeois qui a ouvert sa maison au sénateur? La beauté de sa femme est une gloire, un triomphe de tous les instans. Le sénateur mène sa femme au bal, il la présente chez le ministre, il n'y a pas de bonne fête sans elle. Que Rose tombe malade, le sénateur fait un cent de piquet avec le mari; que le mari s'enivre à la campagne, le sénateur lui donne le meilleur lit du château, et Rose fait lit à part; que Rose ait un enfant, le sénateur baise le nouveau-né en pleurant de joie et le met sur son testament; que l'orage gronde, que la pluie fouette les vitres, le sénateur offre au mari son équipage et demeure seul avec Rose en toute liberté. Enfin, pour compléter le tableau, le mari se gausse des railleries qu'on ne lui épargne pas. Il sait qu'on le range dans la famille des Dandin, et il le dit gaiement à l'amant de sa femme. Certes, Molière n'eût pas désavoué la joyeuse figure de ce bourgeois, trompé, montré au doigt et content. Ses plus franches comédies, sauf l'abondance des développemens, qui leur assigne un rang plus élevé, ne surpassent pas en gaieté *le Sénateur*. Le mari de Rose est d'un bout à l'autre un chef-d'œuvre de mise en scène. Ce bienheureux mari s'explique avec une précision, une clarté qui ne laissent rien à désirer. Il prend soin de nous apprendre tous les hauts faits de son ami, il en tient registre et nous les raconte jour par jour; George Dandin ne parle pas mieux. On trouverait sans peine dans cette chan-

son tous les élémens d'une action comique. Cependant je verrais avec regret la pensée changer de cadre. Le type conçu par Béranger ne gagnerait rien à se mouvoir dans un plus vaste espace. Il me semble au contraire que tous les traits de crédulité, d'orgueil niais, de vanterie stupide rassemblés dans cette chanson, noués par le poète comme les épis par le moissonneur, exciteraient chez nous une gaieté moins vive en s'éparpillant dans le champ d'une comédie.

Quant à *Paillasse,* je ne l'ai jamais lu sans admirer la verve, la puissance avec laquelle Béranger a flétri l'apostasie politique. Ce paillasse dont le nom est dans toutes les bouches, joyeux compagnon, gourmand, paresseux, libertin, méprisant, méprisé, rampant et hautain, insolent et insensible à l'insulte, est un des types les plus complets que la satire ait jamais dessinés. La rapidité de la période, la familiarité de l'expression, n'ôtent rien à l'amertume de la pensée. On sent, on aime à sentir sous cette raillerie abondante, sous cette intarissable ironie, l'indignation d'une ame généreuse. La gaieté parle au nom de la colère et n'oublie pas un seul instant sa mission. Cette chanson, écrite dans la langue des tréteaux, doit à sa trivialité même une partie de sa valeur. Pour peindre les baladins qui font la roue, qui amusent le maître, quel qu'il soit, il fallait emprunter la langue des baladins; l'hexamètre de Juvénal se fût souillé en les touchant.

La patrie a été pour Béranger la muse la plus généreuse; c'est à l'amour de la patrie qu'il doit ses inspirations les plus heureuses, les plus populaires. Si dans l'expression de l'amour il est incomplet, s'il a volontairement ou fatalement négligé tout ce qui donne à l'amour une véritable importance poétique, s'il a omis la peinture de la passion pour s'en tenir à la peinture du plaisir, comme je crois l'avoir montré, il a trouvé dans la patrie le sujet de plusieurs odes qui emportent la pensée dans les plus hautes régions. C'est dans les chants patriotiques de Béranger qu'il faut chercher la raison de sa puissance; c'est à ces chants qu'il doit son autorité, c'est par eux qu'il a gouverné la multitude : il nous semble donc utile de les étudier avec un soin particulier. Ce qui les caractérise d'une façon générale, c'est la simplicité du début, simplicité d'autant plus frappante, qu'elle contraste heureusement avec l'énergie, avec la grandeur des idées que le poète nous présente; cette simplicité est à mes yeux un des principaux mérites de Béranger. Pour donner à ma pensée plus de précision et de clarté, je choisis dans son recueil quelques chansons consacrées au culte de la patrie. A Dieu ne plaise que j'essaie d'analyser le procédé à l'aide duquel le poète nous émeut et nous entraîne! on m'accuserait trop justement de présomption et de témérité; mais, si je m'interdis par prudence l'analyse du procédé, analyse qui sans doute demeurerait impuissante; si je renonce à décrire une méthode dont le secret n'appartient qu'au génie, je crois

pouvoir, en toute modestie, appeler l'attention du lecteur sur la physionomie poétique de ces compositions. Or, après la simplicité du début, dont je parlais tout à l'heure, ce qui me frappe constamment, chaque fois que je relis les chansons patriotiques de Béranger, c'est la progression dramatique des sentimens et des pensées. L'ordre des strophes n'a rien de fortuit, rien de capricieux; elles ne pourraient être déplacées sans porter un grave préjudice à l'émotion poétique. On trouverait sans peine plus d'un drame développé en deux mille vers dont l'exposition, le nœud, la péripétie et le dénoûment ne sont pas conçus avec une logique aussi rigoureuse, une prévoyance aussi sévère que les chansons patriotiques de Béranger. Relisez *le Vieux Drapeau*. Pouvez-vous ne pas admirer l'art infini avec lequel le poète nous amène à partager tous les regrets, toutes les espérances du soldat qu'il met en scène? Quelques verres de vin, bus au cabaret avec ses compagnons de gloire, réveillent et rajeunissent ses souvenirs. Il revoit par la pensée tous les champs de bataille arrosés de son sang, et il songe au vieux drapeau enfoui sous la paille de son grabat. Certes, il serait difficile de débuter plus modestement, et pourtant ce début suffit à Béranger pour composer une ode émouvante, une ode dont chaque vers renferme un sentiment vrai, une pensée élevée. En regardant son drapeau déchiré par les balles ennemies, en couvrant de larmes et de baisers ces lambeaux tachés de sang et de poudre, il se rappelle comme par enchantement toutes les capitales de l'Europe dont les murs ont vu flotter son drapeau victorieux, et il compare tristement le présent au passé, l'inaction au mouvement, l'oubli à la gloire. Il se demande si la gloire est perdue sans retour, s'il est condamné pour toujours à l'inaction, si son vieux drapeau doit demeurer à jamais enfoui sous la paille de son grabat; son cœur s'échauffe, l'espérance se ranime; il sent que le rôle de la France n'est pas fini; il étreint son drapeau d'une main convulsive, il entrevoit pour son pays un avenir de bonheur et de puissance. Les larmes qui tombent de ses yeux ne sont plus des larmes de regret et d'humiliation, mais des larmes de joie et de fierté; car le soldat mutilé compte bientôt venger la défaite de nos vieilles légions. Eh bien! n'y a-t-il pas dans ce petit poème une série d'idées qui réunit toutes les conditions du développement dramatique? Le refrain ne revient pas une seule fois sans être appelé par la nature même du sentiment exprimé, et jamais il ne paraît gêner le poète dans le choix des images ou dans les évolutions qu'il veut imposer à sa pensée.

Ce que j'ai dit du *Vieux Drapeau*, je peux le dire du *Vieux Sergent*. Dans cette dernière composition, la progression dramatique est plus facile à saisir. Près du rouet de sa fille bien-aimée, le vieux sergent berce deux jumeaux; il rêve à l'avenir que Dieu leur garde, il inter-

roge leur destinée. Il ne demande pas pour eux la richesse et le loisir. Ses souvenirs guerriers dominent sa tendresse ou plutôt se confondent avec elle; il souhaite à ses petits-fils un beau trépas. Sa pensée se reporte sur toute sa vie militaire; il revoit le Tibre et le Rhin, le Danube et le Tage, le Nil et la Néva, les Pyramides, les Pyrénées, les Alpes et le Kremlin; il évoque l'image de ses camarades moissonnés à ses côtés par la mitraille, et il demande pour les deux jumeaux un beau trépas. Le tambour retentit; le vieux soldat se lève comme si son devoir l'appelait dans les rangs. Les armes étincellent, le bataillon débouche dans la plaine. Hélas! c'est un drapeau que le vieux soldat ne connaît pas. Il adresse au ciel une prière fervente: — Que les deux jumeaux endormis maintenant dans leur berceau vengent un jour les trois couleurs; qu'ils versent leur sang pour la patrie; qu'ils effacent par de nouvelles victoires le souvenir de nos revers; qu'ils obtiennent un beau trépas! La jeune mère, tout en filant son rouet, essaie de consoler le vieux soldat, et lui chante les airs qui tant de fois l'ont mené au combat. Il attache sur les deux jumeaux un regard attendri, et répète d'une voix tout à la fois pieuse et fière: Dieu, mes enfans, vous donne un beau trépas!

Le Violon brisé est, à mon avis, une des pièces les plus touchantes de Béranger, une pièce qu'on ne peut lire sans un profond attendrissement. Un vieux ménétrier qui refuse de chanter la victoire des étrangers, qui ne veut pas célébrer l'invasion, qui aime mieux voir son violon brisé que de renoncer au culte de la patrie, qui perd son gagne-pain plutôt que de se déshonorer, que peut-on rêver de plus grand, de plus vrai, de plus poétique? A qui s'adresse le vieux ménétrier pour épancher toute l'amertume de ses regrets, toute sa colère, toute son humiliation? Au chien compagnon fidèle de sa pauvreté, de son labeur. C'est à son chien qu'il raconte ses espérances déçues, ses projets de vengeance.

Il nous reste un gâteau de fête,
Demain nous aurons du pain noir.

Il y a dans ces simples paroles le cœur tout entier du vieux ménétrier. Son violon était la joie et la consolation du village; son violon brisé, il n'a pas deux partis à prendre; l'étranger lui a rendu le courage facile. Le vieux ménétrier foulera aux pieds les débris de son violon et s'armera du mousquet pour venger la défaite de son pays. Je crois qu'on trouverait difficilement un poème qui renferme dans un si étroit espace un plus grand nombre de sentimens vrais, de sentimens choisis avec un goût sévère.

Le Quatorze Juillet, composé sous les verrous de Sainte-Pélagie, célèbre dignement la prise de la Bastille en 1789. Il n'y a pas une strophe

de cette ode qui ne puisse, qui ne doive être avouée par le philosophe le plus impartial, par l'historien le plus éclairé. L'auteur avait neuf ans quand il fut témoin de la prise de la Bastille; il raconte les paroles qu'il a recueillies de la bouche d'un vieillard, et donne à son récit toute la majesté, toute la sérénité d'une prophétie. L'avénement de la liberté, l'affranchissement politique de la nation, chanté sous les verrous, sans amertume, sans colère, avec une foi profonde, que peut-on souhaiter de plus grand, de plus religieux?

Waterloo est un des plus admirables emplois que je connaisse d'une figure que les rhéteurs appellent, je crois, prétérition. De vieux soldats mutilés supplient le poète de composer un chant funèbre sur la dernière, sur la plus sanglante de nos défaites : le poète refuse avec une fierté obstinée; mais son refus même, motivé avec une énergie croissante, avec une exaltation tour à tour ironique ou attristée, son refus est un chant funèbre, un des plus beaux qui se puissent rêver.

Parlerai-je des *Souvenirs du Peuple*, consacrés aux derniers combats de Napoléon pour la défense de la patrie? A quoi bon? cette pièce héroïque n'est-elle pas gravée dans toutes les mémoires? Que pourrait, que signifierait l'analyse à propos d'une telle pièce, écrite dans la langue du hameau, qui suit pas à pas le géant des batailles, et qui va droit au cœur? Contentons-nous d'affirmer que jamais moins de mots n'ont exprimé d'une façon plus poignante le désespoir de la défaite, d'une façon plus ardente la ferveur de l'admiration. Arrivé à ce point, l'art n'est plus un sujet d'étude : c'est un bonheur, c'est un don auquel il faut se contenter d'applaudir sans essayer de l'expliquer.

Cependant la patrie n'a pas épuisé la veine poétique de Béranger. Si, pendant quinze ans, depuis le retour jusqu'à l'exil des Bourbons, il a dû à la patrie dignement chantée la meilleure partie de sa puissance; s'il a gardé son autorité sous le règne de la dynastie nouvelle, grace aux regrets qu'il avait si noblement exprimés, il ne s'est pas cru cependant dispensé d'aller plus loin à la poursuite de la vérité. Il avait chanté la patrie, et la patrie lui avait rendu en popularité ce qu'il lui avait donné en dévouement. Un esprit nourri d'idées mesquines aurait pu faire halte et regarder d'un œil indifférent toutes les questions sociales qui s'agitent autour de nous : Béranger ne l'a pas voulu, et bien lui en a pris, car sans doute c'est pour avoir sondé les questions sociales qu'il verra la popularité de son nom ratifiée par le jugement austère de la postérité. Le poète qui a écrit *la Métempsychose* et *Mon Ame* ne doute pas de l'immortalité intellectuelle, et je peux lui parler de la postérité sans amener sur ses lèvres un sourire de raillerie incrédule. N'eût-il écrit dans sa vie que *le Dieu des Bonnes Gens*, *les Fous* et *la Sainte-Alliance des Peuples*, qu'il aurait encore sa place marquée parmi les premiers esprits de notre âge, et serait sûr de

garder son rang. *Jacques, les Contrebandiers, Jeanne-la-Rousse,* appartiennent au même ordre de sentimens, mais ne caractérisent pas avec autant de grandeur les espérances qui animent le poète : c'est pourquoi je me borne à les nommer. Quant au *Dieu des Bonnes Gens,* je le compare sans hésiter aux plus sévères inspirations de la philosophie antique. Jamais, je crois, la bonté ne s'est produite sous une forme plus intelligente. Comprendre pour aimer, telle est la loi de Béranger, et cette loi se trouve admirablement formulée dans *le Dieu des Bonnes Gens. La Sainte-Alliance des Peuples* peut, à bon droit, passer pour un traité de politique cosmopolite : c'est une protestation éloquente contre la sainte-alliance inaugurée par Alexandre; c'est la réponse énergique de la tolérance au mysticisme. *Les Fous* nous offrent, sous une forme austère, l'apothéose de tous les rêveurs que leur siècle maudit ou bafoue, qui vivent dans la pauvreté, dans l'humiliation, et à qui pourtant l'avenir appartient. L'idée nouvelle, vierge obscure et stérile, est condamnée à l'oubli jusqu'au jour où un homme de courage, qui croit au lendemain, l'épouse et la féconde : c'est à cette image si vraie que Béranger demande ou plutôt qu'il confie l'expression de sa pensée. Il n'espère pas, il ne veut pas que la société soit renouvelée demain depuis la base jusqu'au faîte : seulement il demande justice pour ceux qui ne voient pas dans le présent le dernier mot du bonheur et de l'humanité; il demande attention et tolérance pour les rêveurs qu'on traite de fous, et dont la folie, dans vingt ans, dans cinquante ans, s'appellera peut-être sagesse. Certes, il n'y a rien dans une pareille requête qui mérite le nom de témérité.

La fantaisie pure a inspiré à Béranger trois pièces charmantes : *les Bohémiens, le Voyage imaginaire* et *le Pigeon messager*. Il est impossible de présenter la vie errante et vagabonde sous un aspect plus poétique, plus séduisant. Il y a dans *les Bohémiens* une audace de pensée, une liberté de caprice, qui étonnent sans jamais blesser, une senteur de bois qui enivre. La poitrine s'élargit, les poumons s'emplissent de l'air vif et pur des montagnes. De strophe en strophe, le cœur se familiarise avec les sentimens sauvages qui animent ces intrépides pèlerins, ces voyageurs sans but, pour qui la liberté est le premier des biens. Leur insouciance hautaine, leur dédain constant pour toutes les joies de la vie civilisée, leur amour passionné pour l'imprévu, pour le sommeil en plein champ ou dans le fond des bois, au milieu des foins, sur la mousse ou la bruyère, sont racontés avec tant de franchise, d'abondance et de rapidité, que l'esprit se sent malgré lui emporté loin des villes, loin de la famille, loin de la vie réglée par le devoir, par la loi, et se surprend à envier l'heureuse misère des bohémiens. Errer librement, à toute heure et partout, comme l'oiseau, qui ne demande conseil qu'à la force de ses ailes, quitter tout sans regret, saluer avec joie

tous les lieux nouveaux, se passer d'avoir en voyant, posséder toute chose par la vue, rassasier ses yeux de toutes les merveilles qu'on ne peut saisir, quel bonheur, quelle ivresse, quel rêve enchanteur, quel rêve digne d'envie! C'est là pourtant la vie du bohémien. Le poète nous cache habilement toutes les douleurs de cette vie insouciante, la faim et le froid, la lutte contre la loi; le bohémien subit sans colère ces cruelles épreuves, et les oublie devant un bon gîte, un bon repas. Le passé s'efface de sa mémoire, comme le sillage du navire sur les flots de la mer. A quoi bon se souvenir de la veille, à quoi bon songer au lendemain? Voir c'est avoir; prévoir c'est gâter le présent, c'est troubler par une folle inquiétude les joies qui s'offrent à nous, c'est nous montrer ingrats envers Dieu qui nous les envoie. Avec ces pensées, Béranger a composé une ballade entraînante, qui impose silence à toutes les récriminations que pourraient hasarder les esprits chagrins. Il ne s'agit pas de prononcer entre la vie nomade et la civilisation, entre l'insouciance et la prévoyance, entre la liberté sans limites et la liberté réglée par la loi : toutes ces questions disparaissent devant l'émotion poétique; mais la sagesse la plus austère n'a pas à s'effrayer de cette émotion, car la ballade de Béranger, empreinte d'une spontanéité toute-puissante, animée d'un souffle sauvage, ne prêche pas la révolte contre la loi. Elle chante l'indépendance de la vie errante sans appeler le mépris sur les joies du foyer domestique; tout en raillant la philosophie, tout en narguant la mort, elle ne sort jamais du domaine de la fantaisie; c'est un caprice traité tour à tour avec une rare énergie, une grace ingénieuse, un caprice pur dont la morale ne peut s'alarmer, qui relève de la seule poésie.

Le Pigeon messager peut se comparer, pour l'élégance de la forme et le développement naturel des sentimens, aux meilleures odes d'Horace. Le billet trouvé sous l'aile du pigeon qui est venu s'abattre au milieu des convives, la liberté d'Athènes annoncée par ce gracieux messager, les vœux enthousiastes inspirés au poète par cette nouvelle inattendue, composent un drame d'une grandeur et d'une simplicité dont il faut chercher le modèle parmi les monumens de l'art antique. Il y a dans le refrain de cette chanson un mélange d'orgueil et de volupté qui encadre et caractérise merveilleusement la pensée générale de la composition. Le poète tend sa coupe pleine d'un vin généreux au messager haletant, et l'invite à dormir sur le sein de Nœris. Toutes les espérances éveillées par l'affranchissement d'Athènes, tous les vœux formés pour la liberté du monde, tous les anathèmes lancés contre le despotisme et l'intolérance, ramènent à point nommé cet admirable refrain, sans que jamais l'imagination du poète semble gênée par le retour de ces paroles prévues. Le refrain, loin d'enchaîner l'essor de sa pensée, agrandit et fortifie ses ailes. Pour s'animer, pour trouver des

vers ardens, il contemple d'un œil radieux sa coupe écumeuse et le sein de Nœris. Entre les pièces de Béranger dont tous les détails sont traités avec tant de soin, *le Pigeon messager* mérite cependant une attention particulière, car, outre la finesse constante de l'exécution, il nous offre une pureté de lignes qu'on dirait dérobée à la Grèce de Sophocle et de Phidias.

Le Voyage imaginaire nous présente, sous une forme charmante, un des rêves chéris du poète. L'automne, en voilant le ciel de la France, en lui rappelant la fuite des années, reporte sa pensée vers sa patrie de prédilection. En vain faut-il qu'on lui traduise Homère; il s'est assis aux bords de l'Ilissus, il a cueilli le laurier sur les rives de l'Eurotas. Il s'est promené sous les galeries du Parthénon, il a contemplé les Panathénées, il a vu les Théories aborder au Pirée. C'est en Grèce qu'il est né, c'est en Grèce qu'il voudrait mourir. Il y a dans toute cette pièce une admiration sincère pour l'art et la poésie antiques, un sentiment de légitime orgueil, la conscience d'une parenté méconnue, exprimée avec une franchise qui désarme le lecteur le plus morose. Si la parenté que Béranger revendique si énergiquement pouvait être contestée, la langue harmonieuse et savante qu'il emploie pour plaider sa cause suffirait à établir son bon droit. Pour parler si naturellement la langue des Muses, pour traduire sa pensée en strophes si rapides et si variées, il faut avoir éveillé les abeilles sur le mont Hymète. *Le Voyage imaginaire* n'est qu'une question de métempsychose; Béranger n'a pas rêvé que la Grèce est sa patrie, qu'il a pris part aux fêtes de Minerve et de Bacchus; c'est l'ame de Tyrtée qui se souvient.

Si maintenant, après avoir parcouru le cercle entier des sentimens exprimés par Béranger, j'essaie de résumer l'impression générale que j'ai reçue de ses œuvres, il m'est impossible de méconnaître l'intime parenté qui l'unit à Robert Burns. Comme le poète écossais, Béranger s'est toujours tenu près de la nature; c'est à la nature, et non aux livres, qu'il a demandé ses inspirations. C'est le peuple, c'est son propre cœur qu'il a interrogé avant de prendre la parole. S'il a étudié avec un soin persévérant les trois derniers siècles de notre langue, c'était pour donner à sa pensée plus de précision, plus de franchise, et non pour chercher un modèle, car le genre qu'il a choisi est un genre créé par lui, et qui peut-être après lui demeurera long-temps stérile. Béranger a vécu aux champs, loin de nos querelles littéraires, n'ayant d'autre muse que la vérité, contemplant avec une raillerie indulgente les systèmes qui divisent la poésie, l'amour aveugle du passé qui réprouve le présent, l'enthousiasme irréfléchi pour les nouveautés qui dédaigne le passé sans le connaître, et sans prêter l'oreille aux imprécations ignorantes, aux anathèmes qui n'avaient pas la foi pour excuse, il a persévéré dans la voie qu'il avait choisie. Si le style de Béranger

pèche quelquefois par un excès de concision, je dois dire qu'il est généralement d'une limpidité irréprochable, et que sa pensée se laisse voir tour à tour dans toute sa grace et dans toute son austérité. Les trois derniers siècles de notre langue ont livré tous leurs secrets au poète du *Dieu des Bonnes Gens :* abondance, grandeur et clarté. Chose rare dans le temps où nous vivons, chose rare dans tous les temps, il n'a pas voulu plus qu'il ne pouvait; il pouvait sans doute plus qu'il n'a voulu. Sans fatiguer ses yeux, sans user son intelligence dans la lecture des philosophes, sans pâlir sur les œuvres de la sagesse antique, sans interroger les esprits qui, depuis l'avénement de la foi nouvelle, ont remis en question les devoirs et la destinée de l'humanité, il a résolu à sa manière le problème du bonheur; il a mis sa volonté au-dessous de sa puissance; il a soumis ses vœux à ses facultés. Tandis qu'une foule d'esprits condamnés à l'obscurité par l'indigence de leur nature s'agitent et s'épuisent dans une lutte impuissante, inspiré par les conseils de la vraie sagesse, mesurant son ambition à ses forces, ou plutôt mesurant ses forces pour modérer son ambition, il a renoncé au fruit qu'il pouvait cueillir en gravissant la montagne, pour se contenter du fruit éclos et mûri dans sa paisible vallée, du fruit qu'il avait sous la main. Il s'est détourné de l'épopée que nous n'avons pas, de la comédie que nous avons; il a voulu demeurer chansonnier, et il a écrit des odes admirables. Soit prudence, soit bonheur, il jouit parmi nous d'un privilége digne d'envie; en ménageant une part de sa puissance, il a joué complétement le rôle qu'il avait rêvé; il n'a rien à regretter. Parmi les poètes, combien peuvent en dire autant?

Le mérite capital des chansons de Béranger est, à mon avis, la sobriété du style. L'auteur ne dit jamais que ce qu'il veut dire, et sait d'avance la valeur et la portée de sa pensée. Louer ce mérite si généralement apprécié au XVIIe siècle, estimé d'une façon moins unanime au siècle suivant, ressemble à un paradoxe dans le siècle où nous vivons. Le vieux proverbe si populaire dans nos écoles : « on les pèse, on ne les compte pas, » applicable à tous les travaux, semble aujourd'hui oublié de la plupart des écrivains. Il ne s'agit plus, en effet, d'exprimer des pensées vraies, des sentimens puisés dans le cœur humain, mais d'ouvrer un grand nombre de pages. La vogue, je ne parle pas de la gloire, ne va pas aux livres conçus lentement, composés dans de longues veilles, écrits sans hâte, rêvés à loisir; elle caresse, elle applaudit les livres conçus sans réflexion, composés sans discernement, écrits à la course, et la multitude ignorante compte les pages qu'elle ne peut juger. Dès qu'un récit fatigue les yeux pendant six semaines, dès qu'un drame dure sept heures, ils sont assurés d'avance d'une moisson abondante d'applaudissemens. Les œuvres de Béranger, qui, depuis trente-cinq ans, enchaînent l'admiration de la multitude et forcent la critique

au silence, doivent être considérées comme une protestation éloquente, une protestation victorieuse contre la dépravation du goût public. La multitude qui applaudit aux chansons de Béranger, qui les grave et les garde en sa mémoire, qui les répète en chœur comme une consolation, comme une espérance, comme un encouragement, donne un conseil assez clair aux esprits dépravés par l'oisiveté. Ce qu'elle aime, ce qu'elle admire, ce qu'elle salue avec enthousiasme dans les chansons de Béranger, ce n'est pas l'abondance, mais la vérité des paroles; elle ne compte pas les pensées, elle se demande ce qu'elles valent, ce qu'elles signifient, et ne s'arrête pas à supputer les milliers de mots entassés sur des simulacres de sentimens. Ceux qui ne savent pas, mais qui sentent, qui ont vécu et qui se souviennent de leur vie, donnent, en cette occasion, une leçon sans réplique à ceux qui, dans leur jeunesse, ont pâli sur les livres avec dégoût, et qui ne cherchent maintenant dans la lecture qu'un puéril délassement.

La sobriété du style, que Béranger a toujours respectée comme le premier de ses devoirs, imprime à toutes ses œuvres un cachet particulier, le cachet de la nécessité. L'art d'écrire, tel qu'il le comprend, n'est pas seulement l'art d'exprimer sa pensée, mais l'art non moins délicat, non moins difficile, de constater la présence de sa pensée. Cette seconde face de l'art d'écrire, trop méconnue de notre temps, supprimerait bien des livres inutiles, bien des récits fastidieux, si elle reprenait le rang qui lui appartient. Bien dire est sans doute un don merveilleux; il y a pourtant un don plus digne d'envie, le don de savoir si notre cœur recèle un sentiment vrai, si notre ame a conçu une pensée nouvelle. Or, pour mener à bien cette épreuve difficile, je ne connais qu'une seule méthode victorieuse, la sobriété du style : c'est pour avoir pratiqué cette méthode toute puissante que Béranger a su, à toute heure, en toute occasion, s'il devait parler, s'il avait quelque chose à dire.

J'ai l'air de démontrer l'évidence, et pourtant toute la littérature qui se fait autour de nous donne à mes paroles une importance que je voudrais voir s'amoindrir. La sobriété du style, qui mène à la sobriété de la pensée, ou qui plutôt sert à démontrer la présence même de la pensée, est aujourd'hui tombée dans un oubli si profond, qu'il y a presque de la témérité à vouloir en réveiller le souvenir. Ai-je besoin de dire que les maîtres de notre art demeurent hors de cause? Ce serait de ma part un soin superflu. La maladie que je signale, le fléau contre lequel je prêche, n'ont pas atteint les esprits éminens de notre âge. Mais la pâture dont se nourrissent les esprits oisifs serait réduite à néant, si la sobriété du style retrouvait les honneurs qui lui sont dus. Tous les noms glorifiés aujourd'hui par une foule ignorante et désœuvrée tomberaient en cendres, si la sobriété du style reprenait dans la littérature

le rang qui lui appartient. C'est pourquoi, en parlant des œuvres de Béranger, j'insiste sur ce mérite. Si Béranger est grand parmi nous, ce n'est pas seulement pour avoir exprimé des pensées vraies, des sentimens généreux; c'est encore pour n'avoir jamais mis sa parole au service de pensées absentes, de sentimens fictifs. Cette réserve obstinée, qui semble si facile, et qui pourtant est si rarement pratiquée, donne à ses œuvres une physionomie originale. Depuis ses chansons purement joyeuses jusqu'à ses chansons politiques ou philosophiques, depuis *Frétillon* jusqu'aux *Contrebandiers*, depuis *la Vivandière* jusqu'aux *Esclaves gaulois*, il n'y a pas un vers signé de son nom qui ne porte l'empreinte de la nécessité. Cette empreinte est à mes yeux le signe éclatant, le signe irrécusable du génie. Parler à son heure, ne jamais ouvrir la bouche à moins que la pensée ne demande à se révéler, n'assembler jamais des rimes harmonieuses sur des sentimens encore à trouver, ne jamais compter sur la parenté des désinences pour rencontrer des pensées que l'esprit n'a pas entrevues, voilà ce que j'appelle pratiquer sévèrement les devoirs de l'écrivain, voilà ce que je trouve dans Béranger. La sobriété du style, le désir d'exprimer en peu de mots un grand nombre de pensées, ont quelquefois jeté dans ses vers un peu d'obscurité; mais ce défaut, si rare d'ailleurs, n'est-il pas amplement racheté par la transparence habituelle qui caractérise toutes ses chansons? Au milieu de toutes les œuvres verbeuses et vides qui s'amoncellent à nos pieds, les chansons de Béranger sont pour nous une précieuse consolation. Puissent la poésie lyrique, le roman et le théâtre profiter bientôt de cet exemple éloquent!

Cependant mon admiration même pour le poète doué d'un si rare bon sens me fait un devoir de rappeler ici une faute que l'histoire n'oubliera pas. Tous les amis sincères de Béranger, tous les partisans sérieux des principes démocratiques auxquels il a voué sa vie et son talent, regrettent à bon droit qu'il ait abandonné l'assemblée constituante, dont les portes lui avaient été ouvertes par cent quatre-vingt-douze mille suffrages. Après avoir combattu trente-trois ans pour la liberté, après avoir conquis sur l'opinion une autorité toute-puissante, il devait à son pays les conseils de son expérience. Toutes ses paroles auraient été écoutées avec respect. Sa voix eût contenu sans doute bien des esprits impatiens; la vérité, en passant par sa bouche, n'eût blessé personne. Je ne doute pas qu'il n'eût trouvé moyen d'éclairer bien des questions. En restant sur les bancs de la constituante, il n'aurait pas compromis sa popularité; il eût ajouté à de belles œuvres une bonne action.

GUSTAVE PLANCHE.

LE

CHALE NOIR.

Unica nata meo pulcherrima cura dolori,
Excludit quoniam sors mea, sæpe veni.
Ista meis fiet notissima forma libellis....
(Properce, *Élégie* xxvi.)

DERNIÈRE PARTIE. [1]

VI.

Deux heures plus tard, quand tout le monde se fut retiré, Henri de Grainville, vêtu d'une belle robe de chambre de cachemire russe, entrait dans la chambre de son ami, qui, assis au coin de son feu, fumait, comme le matin, les pieds sur la cheminée.

— Monsieur Lovelace, lui dit-il, je vous salue.

— Aline n'est point une Clarisse, répondit naïvement Gaston, et j'espère bien qu'elle finira mieux. Pourquoi m'appelles-tu Lovelace?

— Je vais te le dire. Aimes-tu les apologues, Gaston?

— Non; mais je les tolère quand ils sont courts.

— Écoute celui-ci. Tel que tu me vois, j'ai eu le prix de discours latin en rhétorique. Pour me récompenser, mon père me donna un fusil. Ce fut une des grandes joies de ma vie. Je passai le temps des vacances à tirailler les oiseaux du parc, mais je n'en tuais guère, et pour cause. J'avais l'habitude de fermer l'œil droit et de viser avec

(1) Voyez la livraison du 15 mai.

l'œil gauche, en sorte que le coup portait toujours à quinze pieds de mon but. Un jour, j'avisai sur un sorbier un merle et une grive; je tirai le merle, et ce fut la grive qui tomba.

— Ah!... dit en riant Gaston, et cela t'a corrigé.

— Oui; mais, depuis cette époque, je me suis aperçu que beaucoup d'événemens de ce genre arrivaient dans la vie.

— Je ne comprends pas la parabole.

— Je vais te l'expliquer. Crois-tu aux sympathies soudaines, Gaston, aux amours improvisés?

— Oui, dit Gaston.

— Je t'en félicite. Eh bien! mon cher ami, il se passe ici quelque chose de pareil à ma parabole. On a visé le merle, et c'est la grive qu'on atteint.

— Que veux-tu dire?

— Tu es une oie et non une grive, dit Henri, qui se leva et alla frapper de la main sur l'épaule de Gaston; je veux dire que Mlle d'Haucourt t'aime, ajouta-t-il froidement.

Gaston regarda son ami d'un air stupéfait.

— Tu es fou, dit-il, ou le diable m'emporte!

— Je te répète, continua Henri, que tu es le rêve brun en question.

— Et moi je te répète que tu es fou à lier. Je n'ai jamais pensé à Mlle d'Haucourt, et elle n'a aucune raison de penser à moi.

— C'est bon, dit Henri, n'en parlons plus, mais raisonnons pourtant dans cette hypothèse. Si Mlle d'Haucourt t'aimait, que ferais-tu?

— L'hypothèse est absurde; mais enfin, si Mlle d'Haucourt avait la sottise de m'aimer, et si, par ma faute, je te faisais manquer un aussi bon mariage, je... je ne me brûlerais pas la cervelle (parce que j'ai horreur de ce genre de mort), mais j'irais retrouver en Chine M. de Lagrenée.

— Tu aurais tort, dit Henri. Raisonnons tranquillement, et ne nous montons pas la tête. Mlle d'Haucourt est un beau parti pour moi, dis-tu. Soit; mais calme-toi, les beaux partis ne me manqueront pas. On n'a point cinquante mille livres de rente impunément dans cette vallée de misères. Si j'aimais, ce serait différent; mais mon cœur peut vivre en paix, le malin enfant m'a jusqu'à présent épargné. Et j'ajoute : Si ce mariage est beau pour moi, que serait-il donc pour toi, qui es quatre fois moins riche! Il serait incroyable, admirable, et qui l'aurait fait? Moi. Je passe aux difficultés. La plus grosse viendrait du père..... Entre nous, le bonhomme n'est pas fort, et d'ailleurs ce que femme veut... tu sais le proverbe. Quant à la famille, tu es noble comme le roi. Les Charleval étaient à la première croisade, ils sont à Versailles, ils sont *très bons*. Sur ce point, pas d'objection. Pour la fortune, Mlle d'Haucourt en a beaucoup plus que toi, c'est vrai, mais elle en a

suffisamment pour vous deux, c'est consolant. Le sort en est jeté! Mes chers enfans, je ferai votre bonheur, je vous marie!

— Quand tu auras fini ton monologue, interrompit Gaston, tu me le diras; il m'ennuie. Si tu crois parler sérieusement, tu es fou; si tu plaisantes, tu es long.

— A merveille; dis-moi des impertinences. Voici un monsieur qui se dit mon ami, qui est brun, qui me coupe l'herbe sous le pied, et quand, au lieu de lui entailler la gorge, je lui propose très sérieusement de faire son bonheur, il me répond que je l'ennuie. Eh bien! que cela t'ennuie ou non, tu épouseras Mlle d'Haucourt, c'est moi qui te le dis. Je veux être pour toi une sorte de *deus ex machinâ*.

— Encore une fois, tu me révoltes, dit Gaston avec humeur. Parlons de toi, je te prie; je ne suis pas en question.

— C'est moi qui n'y suis plus, reprit Henri. Et il raconta la conversation qu'il avait eue le matin avec Mlle Hélène. Gaston l'écouta avec la plus grande surprise, l'interrompit plusieurs fois, et, quand il eut fini :

— Mais enfin, demanda-t-il, qui a pu te faire penser que j'étais pour quelque chose dans cette stupide affaire? Mlle d'Haucourt ne t'a, j'imagine, rien donné de pareil à entendre.

— Au contraire, dit Henri en fermant un œil. Maintenant, veux-tu bien consentir à l'épouser?

— Jamais. D'abord je ne veux pas me marier, je ne puis pas me marier, et je ne me marierai pas. Le pourrais-je, et Mlle d'Haucourt eût-elle cent millions de plus, des yeux deux fois plus beaux encore, et m'aimât-elle comme tu le dis, et voulût-elle m'épouser à toute force, je refuserais mille et mille fois.

— Et si je soulève la question, moi qui suis décidé à ce que tu l'épouses, que feras-tu?

— Je partirai.

— Pour la Chine?

— Pour Paris d'abord.

— Eh bien! nous verrons, dit Henri, et il sortit. Gaston avait été comme étourdi par cette étrange révélation. Rien n'est plus romanesque que la vie, pensa-t-il, et les faiseurs de livres n'oseraient pas copier la moitié de ce qui se passe autour de nous. Puis il s'interrogea lui-même avec sévérité. Était-il coupable? Et quel reproche devait-il se faire? Sa conscience lui parut en définitive à peu près tranquille; seulement il fallait se méfier de l'avenir et ne pas aggraver un mal encore réparable. Son amour-propre flatté chantait d'ailleurs tout bas, en dépit de sa loyauté, une petite chanson qui lui semblait criminelle. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il était pressant de partir et de briser d'une main ferme les fils que tendait Henri. La semaine qu'il avait dû

passer à Haucourt était expirée. Rien ne le retenait. Voilà ce que pensa Gaston; il fit mieux que de concevoir cette pensée, il l'exécuta.

Deux jours après, un petit fiacre s'arrêta, à Paris, devant la porte de M. de Charleval. Aline, toute joyeuse, sauta lestement sur le trottoir et monta quatre à quatre les escaliers bien connus de la maison qu'il habitait. Renouer le fil rompu de ses amours, c'était, dans la pensée de Gaston, opposer aux projets d'Henri, dont sa délicatesse ne pouvait tolérer l'idée, un obstacle équivalent au voyage de la Chine. Son cœur y trouvait mieux son compte. Pour reprendre ses chères habitudes, il ne lui manquait qu'un prétexte : le prétexte s'offrait sous une forme plus que raisonnable, presque honorable; il s'en saisit avec ardeur. Gaston revit Aline avec joie; il la trouva plus aimante, plus attachante que jamais. Les soucis du passé, les événemens de la semaine précédente, les pressentimens de l'avenir, tout fut oublié, et les premières heures furent données tout entières au bonheur. Dès le lendemain pourtant, la réflexion vint jeter son ombre sur ces joies renaissantes. Gaston n'était plus le même. A l'insu de son cœur, malgré lui, son esprit avait entrevu la vie sous un nouvel aspect. Un dissolvant de plus était tombé dans son amour. Aline elle-même lui parut bientôt moins parfaite, et il prêta à sa maîtresse des changemens que lui seul avait subis. Il s'avisa de découvrir que la fille de Mme Dubois avait par momens un accent un peu vulgaire, et, chose bizarre, lui qui avait opposé avec succès à Haucourt l'image d'Aline à Hélène, arriva à un résultat contraire en comparant à Paris Mlle d'Haucourt à Aline. En outre, après cette halte qu'il venait de faire dans un monde riche, libre de toutes ces entraves qui enchaînent et dépoétisent la vie, il se retrouva plus sensible au déplaisir que lui avaient toujours causé les tristes misères qui entouraient sa maîtresse. La situation d'Aline avait, du reste, empiré. Il avait trop bien deviné la persécution qui la torturait : non-seulement le luxe n'était plus possible aux Batignolles, mais la faim y était imminente; il le comprit. Aline, sans trop s'expliquer, laissait pourtant percer son désespoir, dont son petit frère était, du reste, la principale cause. Elle adorait cet enfant, qui ressemblait, disait-elle, à son père. Ces deux orphelins, qui avaient gardé l'un et l'autre le souvenir d'un sort meilleur, se réfugiaient dans leur affection réciproque pour se dérober à la vie nouvelle qui leur était faite. Qu'allait-il devenir, cet enfant, qui avait une si grande part dans ses pensées? A force de soins, d'adresse et de savoir-faire, Aline parvenait bien à maintenir ses habits dans un état présentable; mais, quant à l'école, il y fallait renoncer : on ne pouvait plus payer le maître de pension. Tous les métiers dans lesquels on avait cru qu'il pourrait un jour gagner sa vie, on n'y devait plus songer.

— Ma mère, continuait Aline, ne peut pas davantage. Trois per-

sonnes à nourrir, ça n'est pas peu de chose, si économe que l'on soit. Ainsi nous ne mangeons plus de petits pains, il y a trop de perte; mais enfin un pain de quatre livres, et il n'en faut pas moins, coûte onze sous; la viande, si peu qu'on en mange, quatorze sous la livre hors barrière; il est vrai que nous avons des œufs, et Djali donne un peu de lait. Tu ne sais pas toutes ces choses-là, toi, disait-elle à Gaston surpris; tout le monde te vole, et tu ne demandes pas ce que vaut ton dîner. Et huit francs par mois pour la femme de ménage, et la blanchisseuse... car nous ne pouvons savonner, nous, que les petites choses: tiens, ça n'en finit pas.

Gaston écoutait avec stupéfaction l'énumération de ce budget. Il se rappelait avec étonnement que la maison de Mme Dubois n'avait en rien l'apparence d'une gêne semblable. Mieux que jamais il devinait quelles misères profondes se cachent soigneusement à Paris sous quelques oripeaux. Je dois le dire à sa louange, ces tristes aperçus, tout en froissant en lui je ne sais quelle vanité mesquine, ravivaient au fond son intérêt pour Aline. Il ne savait que répondre quand cette jeune fille lui disait : « Tu admires dans le monde les femmes qui se conduisent bien; le beau mérite de se bien conduire quand on a été élevé pour la vertu, quand tout vous y convie, quand rien ne vous manque, quand on a tout à la fois la fortune, un mari qui vous aime, des enfans autour de soi! Comment alors se mal conduire, et quel plus grand bonheur peut-il exister que de vivre heureuse et tranquille de cette vie enchantée? » Tout conspirait, au contraire, contre la pauvre fille; tout la poussait au mal, et, si elle résistait, qui lui en tiendrait compte, hors sa seule conscience? Entraîné par son cœur, par une générosité naturelle, Gaston eut l'idée de venir en aide à cette malheureuse famille en lui sacrifiant ce qu'il pouvait à la rigueur économiser sur la pension qu'il recevait de ses parens; mais Aline, dès qu'elle eut entrevu cette pensée, se mit à pleurer. — Eh quoi! lui dit-elle en sanglotant, tu voudrais faire de moi une femme entretenue? Est-ce ainsi que tu m'aimes? Te voir payer ce pauvre amour que je t'ai si librement donné! j'en mourrais de honte. Si j'avais ce remords dans le cœur, je n'oserais plus passer devant la loge de ton portier; il aurait le droit de me confondre avec toutes les malheureuses que tu sais. Laisse-moi plutôt dans la pauvreté; mais respecte mon amour, la seule chose bonne qui soit en moi. D'ailleurs, tu n'es pas assez riche, et ce serait moi, moi qui voudrais tant apporter dans ta vie un charme de plus, qui t'imposerais des privations! J'aimerais mieux manger du pain sec toute ma vie!

Que faire? Le seul remède à cette situation difficile, c'était qu'Aline travaillât et parvînt à se créer, dans un métier quelconque, une position indépendante. Cela non plus n'était pas aisé. Aline y consentait de

grand cœur, bien que, je vous l'ai dit, elle eût été élevée dans des habitudes absolument contraires. D'ailleurs, quel genre de travail choisir? Une lingère, une brodeuse, à moins qu'elle ne soit fort habile, et ici ce n'était pas le cas, gagne tout au plus à Paris de quoi se nourrir, et le reste de la famille, de quoi vivrait-il? Gaston pensa qu'il serait moins pénible et plus lucratif de mettre à profit le peu qu'Aline savait de français, de musique et d'italien. En continuant lui-même son éducation trop vite interrompue, ne pouvait-il pas espérer de lui préparer pour l'avenir, dans quelque pension ou dans quelque famille honnête, une place modeste? Beaucoup de pensions, beaucoup de familles choisissent plus mal, se disait-il, et il ne se trompait pas. Et en attendant pourquoi ne travaillerait-il pas lui-même? La nécessité, qui est, dit-on, mère de l'industrie, lui souffla pour la première fois cette pensée, qu'il pourrait, s'il le voulait, tirer parti de son talent de peinture que beaucoup d'artistes enviaient. Il excellait surtout à faire à l'aquarelle ces portraits de chevaux, ces sujets de chasse que Landseer a mis à la mode en Angleterre. Quiconque n'a pas dans les arts un nom connu fait difficilement fortune à Paris : il le savait; mais enfin s'il finissait quatre dessins par mois, et si, grace à un intermédiaire, il les vendait aux papetiers ou aux enchères de la place de la Bourse seulement vingt-cinq francs chacun, ce serait déjà beaucoup. L'argent qui n'était pas à lui, qu'il pouvait gagner à cause d'elle, qu'il ne gagnerait pas sans elle, Aline, par une sorte de distinction un peu subtile, mais que vous comprendrez, j'espère, le considérait comme fort différent de celui qui venait de sa famille. Elle ne faisait aucune difficulté de l'accepter, et elle encourageait ce projet de travail qui devait retenir Gaston chez lui. Ainsi le prétexte était trouvé, et les dessins, s'ils ne rapportaient guère, pouvaient au moins servir de voile à la petite supercherie par laquelle il ajouterait de la main gauche au petit trésor qu'il amasserait de la main droite.

Ils se mirent à l'œuvre avec ardeur sans trop songer que leurs calculs ressemblaient à ceux de Perrette. Gaston prépara sa boîte à couleurs; il retrouva, il épousseta ses livres de collége, qu'il remit à Aline. Il tenta de lui faire un cours d'histoire. Il lui donna les premières notions d'anglais. Il lui fit faire en français des narrations, des analyses. Ces *devoirs*, Aline les écrivait chez elle, et le lendemain elle les apportait joyeusement à Gaston; mais il se trouvait alors qu'ils avaient bien d'autres choses à se dire, et, quand la jeune fille ouvrait la porte, l'idée du travail s'envolait par la fenêtre. Elle fit des progrès cependant, et Gaston acheva trois aquarelles qui furent vendues, contre toute attente, cent cinquante francs. Ce succès le ravit, car, pour un paresseux, c'est une très grande jouissance d'apprendre pour la première fois qu'il est bon à quelque chose, et qu'il serait au besoin capable de

gagner sa vie. Mais, hélas! cette existence laborieuse pouvait-elle toujours durer? se disait souvent Gaston, et quelle fin aurait tout cela? Aline, sans l'avouer, partageait ces doutes et ces angoisses. Elle voyait à tout instant la barrière infranchissable qui la séparait de son amant. Après le dîner, ils sortaient quelquefois en voiture tous les deux. Le fiacre conduisait Gaston dans la maison où il devait passer la soirée, car il continuait d'aller dans le monde, et ramenait ensuite Aline aux Batignolles. Un soir, comme ils se quittaient à la porte d'un hôtel où Gaston devait entrer, il s'aperçut qu'Aline pleurait. — Qu'avez-vous? lui demanda-t-il. — Et crois-tu, lui répondit-elle, que je puisse penser sans tristesse que, dans cette maison où l'on va te recevoir avec joie, on me ferait chasser honteusement, si j'entrais seulement dans l'antichambre? Hélas! mon pauvre Gaston, le monde entier nous sépare, et je me demande pourquoi tu aimes un malheureux être comme moi!

Deux mois se passèrent ainsi; l'hiver arriva, et, sur ces entrefaites, M. d'Haucourt était revenu de la campagne avec sa fille. Gaston l'avait appris quinze jours auparavant, mais il ne s'était point encore présenté chez lui. Soit distraction, soit embarras, il avait de jour en jour retardé cette indispensable visite, qui lui parut de plus en plus gênante et difficile. Depuis la confidence d'Henri, il n'osait pas revoir Mlle Hélène. Il ne savait quelle attitude prendre vis-à-vis d'elle, et, comme il arrive toujours en pareil cas, il s'exagérait outre mesure la délicatesse de la situation. Au 1er janvier, il déposa modestement une carte à la porte de M. d'Haucourt, et, croyant avoir satisfait aux plus rigoureuses convenances envers le vieux marquis, tout en faisant preuve d'une réserve significative aux yeux de sa fille, il attendit qu'une rencontre fortuite dans le monde vînt simplifier cet état de choses. De son côté, Henri de Grainville arriva d'Anjou, où il avait passé l'automne dans le château de son père. Bien qu'il ne connût pas dans tous ses détails la vie forcément retirée de Gaston, il avait appris sa nouvelle liaison avec Aline, et il lui reprocha avec une sorte de colère ce qu'il nomma un absurde *replâtrage*. Ce fut bien autre chose encore lorsqu'il sut les façons plus que tièdes de Gaston envers M. d'Haucourt : — C'était, s'écria-t-il avec emportement, un manque absolu de savoir-vivre! — A cet égard, il convainquit aisément Gaston, qui, tout en s'expliquant sa faute, la sentait à merveille. Ne demandant pas mieux que d'expier ses torts, celui-ci consentit sur-le-champ à accompagner son ami, le soir même, chez M. d'Haucourt. Le vieux marquis n'avait pas trop remarqué l'absence de M. de Charleval; il se paya d'assez mauvaises raisons. Il n'en fut pas de même d'Hélène; si elle fut un peu agitée en voyant Gaston entrer dans le salon de son père, il n'en parut rien. Elle avait repris sa raideur du premier jour. Elle fut plus que froide,

car une froideur excessive aurait pu s'interpréter de deux manières : elle se montra profondément indifférente. Chose étrange, et que je ne me charge pas d'expliquer, Gaston se sentit blessé de cette insouciance si complète. Il se fût accommodé du ressentiment, le dédain l'irrita. Le goût que Mlle d'Haucourt avait un jour eu pour lui, au dire d'Henri, il avait paru y ajouter peu de foi, s'en soucier moins encore, et, dès qu'il crut acquérir la certitude que ce sentiment en effet n'avait point traversé le cœur d'Hélène, il le regretta. Que le cœur humain soit absurde, il faut en convenir; mais il est ainsi fait : ce qui s'offre à lui, il le dédaigne, et il adore ce qui fait fi de lui. Toujours est-il que Gaston, qui n'était pas, j'imagine, très différent des autres hommes, sortit de l'hôtel d'Haucourt, sinon épris, du moins infiniment plus préoccupé qu'il ne l'avait jamais été de la jeune héritière. Moins impressionnable et infiniment plus ferme en ses desseins, Henri avait attaché une beaucoup moins grande importance à cette décourageante entrevue. Le mariage de Gaston était devenu son idée fixe. Il aimait les complications, et faire aboutir cette négociation presque impraticable lui paraissait digne de son habileté. Il avait ourdi, pendant son séjour à la campagne, les plans les plus merveilleux. Il voyait dans leur réussite, outre un coup de fortune pour Gaston, une sorte de satisfaction personnelle pour lui, une consolation de son échec, qu'il vengerait par une innocente victoire. Le hasard l'avait bien servi : il avait retrouvé en Anjou une vieille tante, aux pieds de laquelle le marquis d'Haucourt, s'il fallait en croire la chronique, avait autrefois déposé plus d'un madrigal, et qui était restée sa plus intime amie. Cette comtesse de Grainville, dont Henri était l'héritier présomptif, avait autrefois rêvé et préparé le mariage de son neveu avec Mlle d'Haucourt. En apprenant l'échec d'Henri, elle s'enflamma de colère. Elle déclara que Mlle d'Haucourt était une petite sotte, une mijaurée; que par dignité on n'y devait plus penser, qu'il fallait lui apprendre à dédaigner des gens qui valaient autant qu'elle et plus qu'elle. Le diplomate avait ingénieusement exploité cette irritation, et, son rôle fini, il ne lui avait pas été trop difficile de la tourner au profit de Gaston, dont la maigre dot vengeait à merveille, aux yeux de la vieille comtesse, la défaite de sa famille. Henri avait à bon droit compté sur ce puissant auxiliaire. Dès le jour de son arrivée à Paris, la comtesse de Grainville prit les devans.

Un de ces ajournemens indéfinis, expliqués dans des lettres pleines de réticences, et qui sont d'ordinaire la forme polie des ruptures, avait été consenti par les deux familles. On parlait dans les salons avec doute, avec hésitation, de ce mariage *accroché*. Mme de Grainville saisit habilement l'occasion de ne pas laisser tout entière à la partie adverse l'initiative du refus. Elle précisa la chose. Elle répéta tout bas que c'était affaire finie et non remise. On prétexta des difficultés de con-

trat. Bref, tout Paris apprit que le mariage de Mlle d'Haucourt avec M. de Grainville était rompu. — Vous vous rappelez, madame, quel bruit cela fit dans le monde; car le monde ne tolère point ce qu'il ne comprend pas, et l'on s'expliquait avec peine comment, dans de pareilles situations de fortune, quelques difficultés pécuniaires avaient pu tout arrêter; on s'étonnait plus encore que M. de Grainville, fidèle aux règles de la plus exquise courtoisie, continuât d'aller, malgré tout, comme si de rien n'était, chez M. d'Haucourt, où il était reçu comme par le passé.

Il est reconnu à Paris que, pour couper court à ces éclats fâcheux qui discréditent toujours les jeunes héritières et qui donnent si belle prise à la méchanceté et à l'envie, le meilleur moyen, c'est un nouveau mariage, immédiatement annoncé. Henri était trop expérimenté pour ne pas saisir ce moment, si favorable à la négociation qu'il rêvait. Il disposa toutes ses batteries, et un matin il vint trouver Gaston. — Je suis nommé premier secrétaire à Naples, lui dit-il, et je pars avant un mois. Cela te prouve, je pense, sans réplique que je ne songe plus au mariage. Maintenant quelle raison un peu valable peut rester à ton obstination? Qui te pousse à ne pas vouloir d'un rêve inoui que je t'offre de réaliser, et qui te donne à la fois une femme très belle, une alliance superbe et une immense fortune? — Et, comme Gaston ne répondait pas : — Tu as beau chercher, continua Henri, une seule chose t'arrête : c'est Aline.

Gaston le regarda sans rien dire.

— Aline, continua le diplomate, qu'en veux-tu faire? Une honnête femme, m'as-tu dit, et cette pensée est louable. Eh bien! s'il se présentait pour Aline une position honorable, dans un pays étranger, où nul ne la connaît, où elle pourra vivre indépendante et tranquille, loin de son aimable famille, que dirais-tu?

— Alors nous verrions, dit Gaston.

— Eh bien! voyons sur-le-champ, reprit Henri en tirant une lettre de sa poche; cette place que tu cherches, la voici.

Cette lettre, en effet, écrite par une maîtresse de pension des environs de Londres, était adressée à Mme la comtesse de Grainville. La tante d'Henri avait eu une fille, et cette fille, qui était morte, avait eu pour gouvernante une Anglaise, nommée Mme Smith, laquelle avait établi depuis une pension de jeunes filles en Angleterre : c'était à elle que, sur les instances d'Henri, Mme de Grainville s'était adressée. A la demande de son ancienne maîtresse, Mme Smith répondait que, sur sa recommandation, elle était prête à recevoir la jeune personne en question, pourvu qu'elle parlât le français très correctement et sans accent de province; qu'elle serait traitée avec beaucoup d'égards, et qu'on lui paierait une rétribution annuelle de quarante livres sterling.—Car j'ai endossé tes

péchés, continuait Henri; mon excellente tante croit dur comme pierre que moi seul je connais Aline. J'ai parlé d'elle comme d'une jeune fille digne du plus grand intérêt, et dont j'estimais beaucoup la famille. J'ai menti comme un païen; mais, si cela tourne à bien, je ne m'en repens pas. Ceci posé, je déclare que je te tiens, si tu refuses, pour le plus faible et le plus lâche des hommes. Garde cette lettre, relis-la; tu as deux jours pour réfléchir.

Henri prit son chapeau et sortit comme un ouragan.

Je vous fais grace des cruelles incertitudes dans lesquelles Gaston fut jeté par cette proposition inattendue. Partagé entre l'amour et le bon sens, il passa tout le jour dans une véritable torture. L'idée du mariage, il faut lui rendre cette justice, ne tenait dans sa préoccupation qu'une place très secondaire, du moins il le croyait; mais Aline! comment se séparer d'elle? comment briser cette liaison si douce? et pourtant comment ne pas accepter pour elle cet avenir qu'il avait à peine osé rêver? S'il ne profitait pas de cette intervention puissante de Mme de Grainville, s'il laissait fuir l'occasion, la retrouverait-il plus tard? Pourrait-il jamais protéger lui-même celle qu'il aimait? Enfin ce mariage si brillant, qui s'offrait contre toute attente, devait-il le mépriser? Cette belle personne qui l'avait distingué, et dont la froideur l'avait l'autre soir si fort agité, fallait-il la dédaigner? Le mariage, il en viendrait là tôt ou tard, et il faudrait alors, de toute façon, rompre les mêmes liens pour de moindres avantages.

Le lendemain, Gaston, aussi indécis que la veille, voulut qu'Aline prît elle-même une résolution qui déconcertait son courage; il se permit un petit mensonge. Sa famille, dit-il à sa maîtresse, exigeait depuis long-temps qu'il choisît une carrière, et il avait grand'peine à résister. On voulait qu'il quittât Paris; on sollicitait pour lui au ministère une place d'attaché d'ambassade : il devrait peut-être quitter bientôt la France. Par ces préambules détournés, qui mirent la pauvre Aline fort en émoi, il vint à rappeler la possibilité pour elle de se créer une existence honorable, et enfin il lui remit la lettre de Londres, la laissant absolument libre de décider. Aline fondit en larmes; elle cacha sa tête dans ses deux mains et se prit à sangloter d'une si cruelle manière, que Gaston en eut le cœur brisé : il se mit à genoux, lui demanda pardon de la peine qu'il lui faisait, il offrit de déchirer la lettre; mais Aline, après ce premier mouvement de désespoir, retrouva son courage.

— J'ai passé le plus beau de ma vie, dit-elle; mon bonheur est fini, je le sens bien. Tout ce que je demandais à Dieu, c'était de vivre à tes côtés, comme ton enfant, comme ton chien : Dieu ne le veut pas. Gaston, je me suis donnée à toi, je t'appartiens; tu disposeras de ma

destinée comme tu l'entendras; le jour où tu me diras de partir, j'oublierai ma mère, mon petit frère, et je partirai.

En ce moment, Gaston sentit qu'auprès de l'amour de cette jeune fille, son cœur était si mesquin, si misérable, que le rouge lui monta au visage, et ses yeux se remplirent de larmes; il entoura de ses bras la taille frêle d'Aline.

— Là était mon bonheur, dit-il en pleurant, Dieu me punira!

Quelques jours plus tard, Aline partit pour Londres.

VII.

Mlle d'Haucourt, de son côté, était en proie, dans ce même moment, à de cruelles perplexités. Outre qu'elle était profondément affectée du ridicule éclat que venait de produire dans le monde son mariage manqué, elle était en butte à des indécisions qui ressemblaient un peu à celles de Gaston. La tante d'Henri, Mme de Grainville, avait eu l'extrême maladresse de parler un soir à M. d'Haucourt, sous forme de consolation, de M. de Charleval. Celui-ci, comme vous pensez, s'était récrié sur-le-champ, déclarant absurde cette substitution inattendue, et demandant si l'on se moquait de lui. Quand il apprit par Mme de Grainville, qui avait avec lui ses coudées franches, et qui voulut justifier sa démarche mal accueillie, la cause secrète de la proposition qu'elle lui faisait spontanément du reste, et sans mission de qui que ce fût, il s'emporta de plus belle.—Sa fille n'avait jamais laissé percer rien de semblable, assura-t-il, et quelle apparence d'ailleurs qu'elle eût une préférence pour ce jeune homme, de tous points peu remarquable, et qu'elle connaissait à peine? Sans doute il n'était pas un père inflexible, et si Hélène, qui avait d'ailleurs l'âge de raison, éprouvait une de ces passions dévorantes auxquelles rien ne résiste, il verrait ce qu'il pourrait sacrifier à ce qu'elle croirait son bonheur. Il ajoutait que, dans ce moment, pour mettre fin à ce tapage désolant qui se faisait autour de lui, un mariage raisonnable le trouverait certainement accessible; mais, Dieu merci, entre un de ces amours fabuleux qu'on ne trouve que dans les romans, et ce caprice puéril dont on l'entretenait, il y avait fort loin, et il y avait plus loin encore entre un parti sortable et M. de Charleval! Il ne manquerait pas, du reste, d'en parler à Hélène, et c'est ce qu'il fit le jour même. Mlle d'Haucourt était fille unique; elle était pour son père plus qu'un enfant, elle était sa vie entière : il n'avait, au fond, d'autre volonté que la sienne, et, dans toute autre circonstance, elle aurait pu l'amener à des concessions plus grandes encore; mais, au premier mot que lui dit son père, elle devint rouge de déplaisir et presque de colère. A qui donc avait-elle

donné le droit de traduire ses pensées de la sorte? qui se permettait d'apprécier ainsi ses sentimens? De ce qu'elle ne voulait pas épouser M. de Grainville, s'ensuivait-il nécessairement qu'elle en aimât un autre? n'avait-elle pas son libre arbitre? de quoi se mêlait-on? Que M. de Charleval fût un homme très agréable, elle n'en disconvenait pas, mais à qui donc avait-elle fait ses confidences? Le vieux marquis fut ravi de l'irritation de sa fille : la vérité est que Mlle d'Haucourt, qui peut-être ne s'était jamais bien rendu compte à elle-même du sentiment que Gaston lui avait inspiré, avait été fort choquée de son peu d'empressement, et elle était maintenant blessée au vif par cette brusque rentrée en matière; elle retrouvait sous cette démarche maladroite le cauchemar qui pesait sur sa vie : ce cauchemar, c'était la peur qu'on ne la recherchât pour sa dot. Le fait semblait clair, et elle dut classer, quoi qu'il lui en coûtât, M. de Charleval parmi les odieux personnages qui la considéraient, disait-elle, comme un lingot. Eh quoi! là où elle serait allée peut-être par entraînement, ce serait par un long calcul qu'on y serait venu! Et d'ailleurs que signifiaient ces intermédiaires? que ne parlait-il lui-même, et pourquoi ces ténébreuses manœuvres? — Tout ceci n'a pas le sens commun, dit en fin de compte Mlle d'Haucourt à son père, je n'ai envie d'épouser ni M. de Charleval, ni aucun autre, mais plus que jamais je songe à rester fille. Ce n'était pas davantage l'idée du vieux marquis, et cette parole-là l'eût fait sauter par la croisée.

Gaston, qui ne savait rien des officieuses démarches de Mme de Grainville, vint le lendemain soir chez M. d'Haucourt; il y trouva des figures très longues. Le maître de la maison était aussi empesé que sa cravate blanche, aussi raide que le permettaient les strictes lois du savoir-vivre. Glacée comme le premier jour, Mlle Hélène parfilait auprès de la table ronde. Elle rendit à M. de Charleval son salut, sans ajouter un seul mot, sans l'inviter en aucune façon à lui en dire davantage. Heureusement il vint beaucoup de monde ce soir-là, et Gaston put aisément cacher, au milieu de l'empressement général, l'extrême embarras que lui causait cet accueil. Il se réfugia derrière la table où l'on plaçait les journaux et les livres, asile habituel, dans les salons, des hommes décontenancés. Là, il feignit d'étudier avec une attention profonde des gravures dont il connaissait à merveille les moindres détails. Le ciel devait me punir, se disait-il, je le pressentais; j'ai échangé Aline contre ces automates, j'ai sacrifié le meilleur de ma vie à ce mépris insultant. Dieu est juste! La bonté de Dieu cependant ne le rendait pas insensible à l'injustice de Mlle d'Haucourt. C'est une statue, pensait-il en la regardant, il y a dans ce front pâle tout un monde de pensées que l'éducation développe, et qui sont étrangères à Aline; mais, par compensation,

Aline a dans le cœur un trésor qui manque à celle-ci. Dans ces larmes qu'elle versait un jour à Versailles, il y avait un bonheur que cette froide jeune fille ne connaîtra jamais, et dont une seule minute vaut toute une vie passée au milieu de ces dorures, de ces tableaux, de ces laquais galonnés. En attendant, tout en analysant les défauts de Mlle d'Haucourt, il souffrait réellement de sa froideur. Plaire est la moitié d'aimer, ai-je dit au commencement de ce récit, et si Gaston, qui aimait Aline, ne pouvait pas ressentir pour la jeune héritière une passion très profonde, il avait un instant cru lui plaire. Cette pensée avait tendu entre eux un lien mystérieux, très frêle sans doute, pareil, si l'on veut à ces fils de la Vierge qui flottent dans l'air par les pures matinées d'automne; mais ce lien existait, et l'électricité que le cœur dégage pouvait y glisser à la première occasion. Il s'aperçut bientôt, pour la seconde fois, que, loin de le calmer, cette froideur excessive l'excitait au contraire; cet inexplicable retour de cœur qu'Henri, bien moins impressionnable, avait ressenti lui-même en perdant Mlle d'Haucourt, il l'éprouvait dans toute son intensité. Sa jeunesse ardente se révoltait contre la froide réalité; comme Pygmalion, il brûlait maintenant d'animer cette pâle statue. D'ailleurs, il ne comprenait pas l'attitude de Mlle d'Haucourt; en quoi donc avait-il mérité ses dédains? Il en vint à soupçonner, lui aussi, quelque mystère, et, dès que cette idée eut pris place dans son esprit, il se mit à observer Mlle Hélène plus attentivement qu'il n'avait encore fait. Il s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas beaucoup plus calme que lui-même. Deux ou trois fois il surprit son regard qui le cherchait à la dérobée; il s'en étonna. Pour mieux s'assurer qu'il était bien réellement l'objet de son attention, il changea de place furtivement, et alla se placer précisément derrière elle, à l'extrémité du salon. Son stratagème eut plein succès. Surprise de ne plus le rencontrer sur le canapé, Mlle d'Haucourt regarda vers la cheminée, puis un groupe du côté de la porte, puis encore une fois le canapé, et enfin elle se retourna. Gaston, qui ne perdait pas un de ses mouvemens, qui savourait au contraire son inquiétude, attacha sur elle un regard hardi, qui semblait dire : — Ne mentez pas, c'est moi que vous cherchez! — Hélène rougit d'avoir été trop bien comprise. Un instant après, M. de Charleval, qui avait retrouvé son aplomb, s'approchait de Mlle d'Haucourt.

— Vous m'avez toujours conseillé la franchise, mademoiselle, lui dit-il; permettez-moi donc de vous demander ce qui me vaut votre courroux?

La jeune héritière le regarda avec surprise : — Mon courroux?... répondit-elle, le mot est trop fort, monsieur!

— Votre déplaisir, si ce mot vous convient mieux. Je ne suis point

assez sot pour ne pas remarquer qu'à Haucourt, où l'on me connaissait moins, on m'accueillait tout autrement, et je cherche inutilement mon crime.

— Cherchez et vous trouverez, dit nettement Mlle d'Haucourt.

Gaston la considéra d'un air stupéfait. Elle avait repris paisiblement son ouvrage et adressait une question à sa voisine.

— Mademoiselle, reprit Gaston d'une voix tremblante qui fut cependant très bien entendue, je vous crois loyale et bonne; au nom de votre loyauté, je vous supplie de m'expliquer ce que ceci veut dire.

Mlle d'Haucourt se retourna; elle fut surprise de la pâleur de Gaston et de la fermeté de son regard.

— Vous le savez bien, dit-elle en baissant la tête avec embarras.

— Ainsi vous me refusez même la justice, dit Gaston en se levant, et il ajouta plus bas avec une émotion extrême : — Je me croyais aussi malheureux qu'on puisse l'être, mademoiselle; mais je sens qu'il vous était possible, à vous seule, d'ajouter à ce que je souffre. Puissiez-vous ne connaître jamais le mal que vous me faites! — Et il allait s'éloigner.

Mlle d'Haucourt, de plus en plus étonnée de la solennité du langage de Gaston, de la véritable douleur qu'elle crut lire dans sa physionomie décomposée, l'arrêta du regard.

— Le moment est mal choisi pour une explication, lui dit-elle à demi-voix, revenez mercredi soir.

Gaston s'aperçut alors que tous les regards étaient fixés sur Mlle d'Haucourt et sur lui. Il se retira vers la porte. Comme il allait sortir :

— Recevez-vous les complimens? lui dit agréablement un jeune valseur de sa connaissance.

— Les complimens de quoi? dit Gaston.

— Ah! il paraît que vous ne les recevez pas; excusez mon indiscrétion, mais il n'est question que de ce changement à vue; tout le monde en parle.

— De quoi? vous dis-je.

— De votre mariage.

— De mon mariage!... Eh! que le bon Dieu vous bénisse! dit brusquement M. de Charleval, que ce mot éclaira tout à coup. Il sortit du salon sur-le-champ, laissant son interlocuteur ébahi.

En effet, tout le monde déjà parlait à Paris du mariage de M. de Charleval avec Mlle d'Haucourt. Vous savez comment les nouvelles se font en ce pays-ci, et comment elles se répandent. Mme de Grainville, dans son dépit, avait-elle laissé échapper quelques mots un peu méchans? je ne sais. Toujours est-il qu'il était bruit partout, c'est-à-dire dans sept ou huit salons, de cet incroyable revirement. M. de Grainville, disait-on tout bas, avait dû reculer devant le sentiment très tendre dont M. de Charleval, son ami, était l'objet. De cette

donnée un peu insolite, on avait fait une aventure tout-à-fait romanesque, et chacun était ravi de colporter, avec des commentaires infinis, cette nouvelle qui sortait un peu des lieux communs dont il faut se contenter d'ordinaire.

Gaston se désespérait en comptant les six longs jours qui devaient s'écouler entre cette révélation inattendue et sa justification. Il prenait le monde en horreur; il n'y voulait plus mettre le pied. Le lendemain, ne sachant que faire de sa soirée, il entra au Gymnase où l'on jouait une de ces pièces que les habitués proclament adorables, mais qui vivent peu, étant du monde « où les plus belles choses ont le pire destin. » Il s'assit tristement dans une stalle. Depuis un quart d'heure, il était là, broyant dans sa pensée les tristesses de tout genre qui l'assaillaient à la fois, lorsque dans une avant-scène il vit paraître, à sa grande surprise, Mlle d'Haucourt, qui venait sans doute chercher elle-même au théâtre un refuge contre les médisances des salons. Sa toilette était plus simple encore que de coutume. Sa robe noire avait un air de deuil; son visage était pâle, et sa physionomie mélancolique prêtait ce soir-là à sa beauté singulière un charme si puissant, que Gaston, qui observait sans être vu, frémit de la tête aux pieds. Son cœur tressaillit d'un immense orgueil en osant soupçonner qu'il était cause peut-être de la tristesse de cette fille charmante, et à ce sentiment peu louable se mêla, dans une égale proportion, une tendre reconnaissance. Ah! si c'était sa pensée qui résidait dans ce front si pur, que ne pouvait-il l'enflammer de toutes les sensations qui l'agitaient? que ne pouvait-il, par l'effort de sa volonté, communiquer à Hélène, ainsi qu'un magnétiseur, la contagion et l'ardeur de son trouble! Tout entier maintenant à cette ivresse délicieuse, il oubliait le passé, les difficultés présentes, et il bénissait avec bonheur l'amour qui renaissait dans son cœur. Vous me demanderez pour quelle raison Gaston aimait plus Hélène en ce moment que dans tout autre; je l'ignore complétement : demandez à l'amour pourquoi il nous joue de ces tours inexplicables. Cela était ainsi, et je n'en sais pas plus long. On a tort, croyez-moi, de vouloir toujours mesurer l'amour sur la date de sa naissance, sur sa durée, sur sa convenance, sur sa fidélité même; on se trompe quand on prétend avoir aimé beaucoup une femme, uniquement parce qu'on l'a aimée long-temps. L'amour échappe à toutes les analyses. Son cours varie à toute minute; on ne peut pas prendre sa hauteur comme celle du soleil, et l'on aime quelquefois plus en une heure que dans toute une année.

Cependant Mlle d'Haucourt écoutait ou semblait écouter la pièce. N'ayant pas vu Gaston, qui était presque au-dessous de sa loge, elle ne devait pas se douter des sensations étranges qu'elle éveillait en lui, et cependant j'imagine qu'elle s'en doutait. Croyez-vous au magné-

tisme, aux mystérieuses affinités qui nous lient les uns aux autres? Avez-vous jamais observé, par exemple, que, lorsque vous songiez le matin, sans savoir pourquoi, à une personne absente depuis longtemps, il vous arrivait souvent de la rencontrer dans la journée? Ne ressentez-vous pas quelquefois un trouble secret dont vous ne comprenez pas bien la cause, et où vous devineriez, si vous l'osiez, madame, qu'une pensée amoureuse flotte autour de vous? Si vous n'avez jamais rien éprouvé de semblable, je vous plains; M[lle] d'Haucourt avait une organisation plus sensible. Elle ressentait une agitation inexplicable; elle frémissait, sans le savoir, sous le regard invisible de Gaston, et bientôt elle put se rendre compte de ce qui se passait en elle. Vous savez que les auteurs aimés du Gymnase ont coutume de faire accompagner, par une ritournelle de l'orchestre, les scènes les plus pathétiques de leurs drames pleureurs. Le violon grince, le héros s'avance à pas comptés: c'est la règle. Or, dans un moment pareil, il arriva au Gymnase, ce soir-là, que l'air préféré de Gaston, ce motif d'*Abendstern* dont l'entraînante mélodie avait si souvent bercé ses rêves, retentit tout à coup. En entendant aussi inopinément ce petit air que le souvenir d'Haucourt avait fait mille fois chanter dans sa mémoire, et qui exprimait mieux que toute parole humaine sa pensée actuelle, Gaston sentit son cœur s'épanouir, et il passa sur son front comme une tiède bouffée de printemps. Soit que le chant de Strauss trouvât aussi un écho dans son souvenir, soit qu'elle ne pût résister au charme secret qui la subjuguait, M[lle] d'Haucourt appuya sa tête contre sa main; puis, comme attirée par une jouissance inconnue, elle se retourna, et ses yeux rencontrèrent tout à coup le regard passionné qui la dévorait. Gaston fut comme étourdi par un choc soudain. Il crut voir une lumière qui venait à lui dans ce regard, et son ame tout entière courut sur un de ces fils aériens dont je vous ai parlé et qui servent de télégraphes électriques à la pensée. Ce fut un éclair, mais un de ces éclairs qui dévoilent tout à coup aux yeux surpris un horizon jusqu'alors invisible. M[lle] d'Haucourt détourna brusquement la tête; il était trop tard; elle avait vu, elle avait compris, elle avait senti. Son agitation et sa rougeur le prouvaient assez, et ce qui le prouva mieux encore, c'est que, dans le courant de cette soirée, elle ne songea même pas à adresser à M. de Charleval un de ces saluts que la civilité impose aux gens qui se connaissent; sa pensée avait dépassé de bien loin le cercle étroit des conventions banales; le cœur lui-même avait parlé, et lorsqu'à diverses reprises son regard vint s'offrir, pour ainsi dire, au charme qu'elle redoutait tout en l'implorant, ce n'était plus M. de Charleval qu'elle voyait là, c'était l'homme qu'elle allait aimer. Gaston m'a dit un jour que cette heure de contemplation silencieuse, de conversation muette, avait renfermé pour lui toute une vie de voluptés étranges et

d'exaltations infinies. Il était arrivé au théâtre avec un sentiment d'amour flottant et indécis, il en sortit épris jusqu'au délire.

La pièce finie, il manœuvra assez adroitement dans la foule pour être comme porté malgré lui et retenu auprès de Mlle d'Haucourt, qui attendait sa voiture dans le vestibule. Le vieux marquis le salua avec froideur, Hélène en rougissant.

— Mercredi arrive bien lentement, lui dit Gaston rapidement et sans la regarder; je sais tout maintenant et j'ai une montagne sur le cœur. En même temps, il demanda à M. d'Haucourt des nouvelles de l'une des deux vieilles dames qui avait la grippe.

— Elle va mieux, répondit-il, et il appela son domestique.

— Nous partons jeudi pour l'Angleterre, ajouta plus bas Hélène. Gaston chancela comme s'il eût reçu un coup d'épée. Puis, le voyant décontenancé, pâle, stupéfait, elle ajouta très vite : Toute explication est presque impossible, mais j'ai promis; venez toujours mercredi.

Au même instant, on annonça la voiture, et M. d'Haucourt partit avec sa fille.

Gaston reçut le lendemain une lettre d'Aline. Elle lui racontait d'une façon moitié plaisante et moitié triste son arrivée à Londres.

« ...... J'ai failli mourir pendant la traversée, écrivait-elle. Au point du jour, on a dit que nous étions en Angleterre; je ne m'en doutais pas, n'ayant vu qu'une montagne de craie coiffée d'un nuage gris. J'ai traversé une petite ville noire : c'était Douvres. On m'a enfermée dans un wagon, et je me suis endormie en songeant à toi. Un grincement abominable m'a réveillée trois heures après, j'ai regardé par la portière; j'ai vu que nous courions sur les toits. C'est par les gouttières qu'on arrive à Londres. On voit passer sous ses pieds, comme si l'on était en ballon, des petites rues noires, des maisons noires, avec des croisées noires, où des femmes encore plus noires lavent du linge sale... Sais-tu que je n'ai pas dix-neuf ans, Gaston? N'est-ce pas une pitié d'être si jeune, et de commencer déjà à être si malheureuse, car je suis trop seule ici, vois-tu... A l'hôtel indiqué, j'ai trouvé un bâton surmonté d'une tête de perroquet, le tout habillé de vert et coiffé de jaune : c'était Mme Smith elle-même, la maîtresse de pension, non pas en chair et en os, mais en os seulement. Je l'ai saluée le plus gentiment que j'ai pu. Elle a fait un mouvement de crabbe, car elle a un faux air de homard, Mme Smith, et elle est toute rouge. Elle m'a amenée ici en omnibus. Si tu savais comme je regrette ma pauvre Djali! Elle mangerait de l'herbe comme elle n'en a jamais vu aux Batignolles. C'est du velours vert; qu'elle serait contente, elle qui était si propre! car nous sommes à la campagne, c'est-à-dire dans un village. Figure-toi une maison blanche, une petite pelouse, quatre murs, six arbres d'un côté et un

chemin de fer de l'autre. Cela s'appelle gracieusement *Villa-Bristol.* Il y a vingt élèves dans la maison. Je leur parle français pendant la récréation; elles ne m'entendent guère, et moi je ne les comprends pas du tout. Elles sont très maigres, mais les trois filles de Mme Smith, tu n'as pas d'idée de pareils copeaux! et des dents... longues comme le doigt et montant jusqu'aux yeux! Toutes mes dents réunies n'en feraient pas une seule pour miss Laura. Mes dents... avoue, Gaston, que tu les trouvais jolies?... Je ne suis guère belle, et pourtant je crains de l'être trop pour Mme Smith. J'ai beau mal lisser mes cheveux et couvrir toujours ma petite taille du châle noir que tu sais, est-ce ma faute si je suis plus gentille que ses sèches pensionnaires? Et puis j'ai encore un scrupule. Ces jeunes filles sont plus savantes que moi; elles me font quelquefois rougir de mon ignorance. Que veux-tu que je leur apprenne? Il me semble que je trompe Mme Smith, que je lui vole son argent. Cette idée me désole. Je ne me porte pas bien; il fait trop froid ici; je manque d'air. Il n'y a pas de ciel; je ne vois que du brouillard. Ah! quel beau soleil il faisait à Versailles! »

Elle finissait par des tendresses sans fin et par de grandes promesses de travail. Gaston, si préoccupé qu'il fût, lut trois fois la lettre d'Aline, et il la serra soigneusement. A tout prendre, cette lettre le rassurait. La petite voyageuse était plus gaie qu'il n'avait espéré; il vit son avenir tout tracé devant elle, et songea que l'absence la guérirait peu à peu de sa peine. Gaston ne croyait pas à l'éternité des regrets. Il était d'un temps et d'un monde où l'on vieillit vite. Les hommes qui ne donnent point leurs jours aux labeurs assidus d'une carrière active arrivent d'ailleurs beaucoup plus vite que les autres, sinon au scepticisme, du moins à une raison excessive en amour, et tel jeune valseur des salons de Paris en sait, malheureusement pour lui, beaucoup plus sur ce point qu'un vieux soldat qui a couché vingt ans au bivouac. En un mot, Gaston se crut autorisé par sa conscience elle-même à oublier Aline peu à peu pour songer à Hélène.

Le mercredi suivant, M. de Charleval était assis, à dix heures du soir, auprès de Mlle d'Haucourt, derrière la petite table où il avait éprouvé quelques jours auparavant de si cruelles angoisses. Le vieux marquis ne savait pas résister à sa fille; il avait consenti, non sans force objections, à cette sorte de conversation de laquelle d'ailleurs, après la promesse d'Hélène, il ne redoutait rien de grave, et qu'on lui avait présentée comme un acte de justice. Il lisait le journal du soir au coin du feu, et les deux vénérables tantes faisaient de la tapisserie au milieu du salon. Gaston n'avait pas eu grand'peine à se défendre des torts qu'on lui prêtait.

— Eh quoi! avait-il dit à Mlle d'Haucourt, vous m'avez cru assez sot pour hasarder à votre insu de pareilles tentatives! Qu'ai-je donc

fait pour être si mal jugé par vous? Vous avez pu vous figurer que moi, pauvre diable peu enclin à de pareilles visées, j'avais non-seulement l'audace de prétendre jusqu'à vous, mais la stupidité de songer à vous obtenir malgré vous! Si cruellement puni que je sois par la peine que je vous cause, par votre départ qui me navre, l'expiation serait cent fois trop légère encore, si j'avais eu seulement l'idée de ce qu'on me prête. Il n'y a de vrai dans tout cela qu'un chagrin dont je ne vous dirai pas toute la violence. Et Gaston, en effet, était désolé. M. d'Haucourt lui-même, qui avait entendu de loin quelques-unes de ses paroles, avait été frappé de son accent de sincérité. Il songeait à part lui que Mme de Grainville pouvait avoir fait le mal de son chef et sans consulter personne. D'ailleurs, il partait le lendemain pour aller finir la saison des chasses en Angleterre. Il ne voulait pas montrer une susceptibilité exagérée, et, désirant varier un peu un tête-à-tête dont il feignait d'ignorer l'importance, il adressa deux ou trois fois la parole à M. de Charleval, à propos du journal qu'il parcourait. Hélène ne paraissait point rassurée. Son grief principal, ce n'était pas la démarche de Mme de Grainville, mais bien l'indifférence qui l'avait précédée, qui l'avait rendue si singulière. Elle ne l'avouait pas, elle laissait deviner; elle n'interrogeait point, elle attendait. Gaston savait que la plus grande de toutes les habiletés, c'est la franchise.

— Mademoiselle, dit-il, vous partez demain, et moi-même je vais quitter ce pays où je ne puis plus vivre. Peut-être ne vous reverrai-je jamais, et, quand même je vous retrouverais un jour, les événemens qui me bouleversent maintenant seront alors loin de vous, et vous n'y songerez plus. Cette heure où je vous parle est une heure solennelle et qui sera probablement unique dans ma vie. Permettez-moi d'en profiter. Je voudrais vous dire toute la vérité, je voudrais que le souvenir lointain que vous garderez de moi me ressemblât tout à fait, qu'il ne restât dans votre pensée aucun doute, aucune ombre sur mon compte; or, vous sentez vous-même que vous ne savez pas tout. — Mlle d'Haucourt fit un mouvement de tête approbatif. — Vous rappelez-vous, ajouta Gaston, cette lettre que vous m'avez remise un matin à Haucourt?

Hélène leva sur lui un regard pénétrant.

— Là est tout mon secret, toute mon histoire, continua-t-il. Vous la saurez tout entière; fautes et regrets, joies et peines, je ne vous cacherai rien. Le voulez-vous?

— Vous me le devez bien, dit tout bas et avec émotion Mlle d'Haucourt.

Ce mot valait mieux qu'un grand discours, et le cœur de Gaston faillit déborder. Il raconta alors plus rapidement et mieux que je n'ai su le faire, car il avait un stimulant que rien ne remplace, sa rencontre avec Aline et son amour pour elle, la tendresse naïve de la jeune fille,

ses chagrins, la pauvreté de sa famille; il n'omit rien ou presque rien, car vous devinez par où son récit différa du mien et sur quels détails il passa légèrement. Enfin il arriva au départ d'Aline, dont il recula seulement quelque peu la date, et il avoua même l'intervention de Mme de Grainville. Puis, il revint sur son séjour à Haucourt et sur ses impressions premières. De ses conversations avec Henri, de sa situation vis-à-vis de lui, il raconta tout ce qu'il pouvait dire. En un mot, il fut jusqu'au bout sincère autant que possible, autant que possible, ai-je dit, car, convenons-en, la sincérité absolue n'existe pas dans ce monde, et non seulement on cache toujours à autrui quelque chose, mais l'on ne s'avoue pas tout à soi-même. Des deux êtres qui sont en nous, l'un passe sa vie à tromper l'autre et à poser devant lui.

Mlle d'Haucourt écouta ce récit avec émotion, et Gaston suivit avec intérêt, tout en parlant, les impressions diverses qui se peignirent tour à tour sur sa physionomie attentive. Il y lut la curiosité, l'embarras, la surprise, la pitié; en finissant, il interrogea Hélène du regard : — Ma confession, lui dit-il, est complète. Me voilà tel que je suis. Que votre impression actuelle me soit favorable ou contraire, elle est juste, et je dois l'accepter.

Mlle d'Haucourt ne répondit rien. Elle examinait dans ce moment avec une attention excessive la reliure en cuir de Russie d'un album, chef-d'œuvre de Bauzonnet. Elle examinait scrupuleusement les coins, la tranche, les filets, la dorure, la serrure compliquée, et Gaston se rappela involontairement ce *Journal des Débats* qu'elle lisait à Haucourt avec une si profonde gravité dans une circonstance analogue.

— Ce livre paraît vous intéresser extrêmement, dit-il avec un peu de dépit.

— S'il m'intéresse! dit Mlle d'Haucourt; c'est mon confident, mon ami, mon compagnon de voyage. Depuis quatre ans, il me suit partout; je lui confie les pensées qui me frappent, les vers que j'aime, les fleurs qui me plaisent; en le feuilletant, je retrouve tous mes souvenirs, toute ma vie sous une forme intelligible pour moi seule. — Puis elle s'arrêta. — Monsieur de Charleval, reprit-elle après un moment de silence, cette jeune fille me plaît extrêmement. Vous avez fait une bonne action, et, si j'en étais capable, je serais heureuse de m'y associer.

— Qui sait, dit Gaston, si je ne vous rappellerai pas cette parole un jour?

— Quand vous voudrez, répondit-elle, et un silence se fit de nouveau, pendant lequel Mlle d'Haucourt regarda de plus belle la reliure de Bauzonnet. Puis, sans tourner la tête et en suivant avec des ciseaux autour de l'écusson estampillé les lettres d'or presque imperceptibles qui composaient la devise, elle ajouta à voix basse :

— Que ne m'avez-vous dit tout cela plus tôt?

Cette réponse, prononcée avec une négligence évidemment étudiée, rencontra dans l'esprit de Gaston une signification qui le fit frémir de joie; il allait parler lorsqu'il s'aperçut que le vieux marquis, inquiet de la prolongation singulière du tête-à-tête, s'était approché.

— Et quelle est cette devise? demanda tout à coup le jeune homme.

— Elle est fort belle, c'est celle de Jacques Cœur, et tout homme résolu devrait l'adopter, dit Mlle d'Haucourt en regardant Gaston : *A cœur vaillant rien d'impossible.*

— Elle est belle en effet, mais elle est mensongère, reprit plus bas Gaston en regardant M. d'Haucourt s'éloigner. Elle me rappelle, hélas! que vous partez demain, et je vois dans mon avenir des impossibilités qui dérouteraient le cœur le plus vaillant.

— Qui sait?... dit Mlle d'Haucourt avec un sourire charmant, et elle ouvrit son album.

— La confiance que vous m'avez témoignée ce soir m'a touchée, et je veux vous en donner une preuve. Inscrivez vous-même dans ce livre le souvenir de cette heure que je n'oublierai pas, je vous le promets. Voici une page blanche (ne regardez pas les autres), et dessinez là ce que vous voudrez, vous qui dessinez si bien. Je vais faire le thé, continua-t-elle tout haut en se levant; travaillez, monsieur de Charleval, et ayez fini aussitôt que moi.

Gaston, étonné, prit une plume et se demanda ce qu'il allait faire. Il réfléchit que le cheval, le chien ou la chasse qu'il pourrait dessiner n'auraient rien de très sentimental. Il se rappela ce que Mlle d'Haucourt venait de lui dire de cet album, confident habituel de ses pensées; cette idée l'inspira. A vingt ans, il avait, comme tout le monde, ajusté des rimes et cadencé des soupirs. Il prit une feuille de papier et parvint à composer, non sans peine et avec force ratures, les vers que vous allez lire; puis il dessina rapidement sur la feuille blanche de l'album un cheval sautant une barrière, et il écrivit au-dessous *Nelly:* c'était le nom de la jument noire de Mlle d'Haucourt. Cela fait, il tourna la page et recopia les strophes que voici de sa plus belle écriture :

A SON ALBUM.

O toi qui seul connais ses plus chères pensées,
Ses songes d'avenir et ses peines passées,
O toi son confident!
Doux livre, sanctuaire où son ame s'épanche,
Qui vois comme une fleur son beau front qui se penche,
Qui se penche en rêvant!

Toi que son souffle embaume et que sa main caresse,
Toi sur qui vont ses yeux, aux heures de tristesse,

Doucement se poser!
Muet gardien d'aveux que nul ne peut connaître,
Qui reçus des soupirs et des larmes peut-être,
Et peut-être un baiser!

Garde aussi dans ton sein et conserve pour elle
Cette ombre d'un espoir que déjà sur son aile
Le temps semble emporter!
Garde en secret ma peine, à toi je la confie,
Et viens, si tu la vois pensive et recueillie,
Viens la lui raconter!

Tu lui diras qu'il fut une heure dans ma vie
Où, près d'elle rêvant que j'avais une amie,
Je crus à l'avenir!
Ah! tourne-toi souvent sous ses yeux, pauvre page
Où mon cœur, que l'absence effraie et décourage,
Cache en tremblant son souvenir!

Dans le courant de la soirée, M[lle] d'Haucourt rouvrit son album et examina long-temps le prétendu dessin. Je dois avouer qu'elle poussa la duplicité jusqu'à montrer à ses deux tantes et à son père la belle *Nelly* franchissant une haie, puis elle regarda l'artiste, et pour ce regard Gaston eût donné tous les tableaux de M. Ingres. Il fallut partir. Notre amoureux ramassa son chapeau, salua tout le monde, souhaita à M. d'Haucourt un heureux voyage, et, s'approchant de M[lle] d'Haucourt :

— Adieu... Vous reverrai-je jamais? lui dit-il tristement; dites-moi du moins ce que je dois croire en vous quittant.

— Croyez à ma devise, lui répondit-elle, et elle lui tendit la main.

Quelques heures plus tard, M. d'Haucourt partit pour l'Angleterre avec sa fille; trois jours après, Gaston, que l'ennui dévorait à Paris, monta dans la voiture d'Henri de Grainville, qui se rendait à son poste, et ils prirent ensemble la route d'Italie.

VIII.

Peu de temps après son arrivée à Naples, Gaston reçut une nouvelle lettre d'Aline dont la date, déjà ancienne, prouvait le désordre des postes italiennes. Elle venait de *Villa-Bristol;* je la transcris textuellement. Aline n'employait plus le pronom *tu;* elle adoptait déjà la mode anglaise.

« Où êtes-vous pendant que je souffre tant, et que vous ai-je fait, Gaston, pour que vous m'oubliiez ainsi? Voici la cinquième fois que je vous écris, et je n'ai reçu qu'une seule lettre de vous qui m'annon-

çait votre départ. Hélas! je n'ai rien de gai à vous dire. Ma santé devient de plus en plus mauvaise. Dimanche on m'a posé dix sangsues sur la poitrine, et mercredi seize au cœur. J'ai aujourd'hui de la peine à respirer. Je me sens bien faible. Mes pauvres épaules sont tellement sensibles qu'elles peuvent à peine soutenir ma tête. Le docteur qui me soigne prétend qu'outre ma maladie de foie j'ai une inflammation de poitrine. Il faut, dit-il, que j'évite de chanter, de parler, de me fatiguer, surtout d'être entre deux airs, car un nouveau rhume serait fort dangereux. Il m'a questionnée sur la santé de mes parens, et, quoique mon père soit mort d'une fluxion de poitrine, il assure que je ne suis pas poitrinaire. Vous voyez cependant que ce n'est guère plaisant. Cela vous fera un peu de peine, et je ne puis résister au triste bonheur de vous faire encore cette peine-là. Je ne puis pas me plaindre, du reste, d'être abandonnée ni par Dieu, ni par les êtres humains. Mme Smith, dont j'ai eu tort de me moquer, est pour moi comme une mère. Elle dit que ma petite personne jeune et pâle l'intéresse. Écoutez, Gaston, quand hier cette femme excellente et sainte s'est mise à genoux contre mon lit pour m'appliquer ces affreuses bêtes, j'ai éprouvé je ne sais quel sentiment de honte; tout à coup ma vie passée s'est déployée à mes yeux, et j'étais toute fâchée contre moi-même en considérant cette respectable vieille dame à mes genoux et me soignant si tendrement. Le remords me rougissait malgré ma pâleur. Dieu, mon Dieu! je ne mérite pas tant de bontés.

« Djali est morte; voilà ce que mon petit frère m'écrit. Pauvre Djali, je savais bien qu'on n'en prendrait pas soin. Tous les malheurs m'arrivent à la fois. Djali m'a vue heureuse, et elle meurt avec mes beaux jours. Gaston, vous êtes de ma religion, vous; dites-moi franchement, si je mourais, croyez-vous que j'irais dans le ciel? Hélas! maintenant peut-être ne *te* retrouverai-je que là. J'aurai du courage, vous le savez, et je suis décidée à subir sans murmurer tous les malheurs qui pourraient m'arriver. Ce qui m'attriste le plus, c'est que je vous aime trop. Je ne voudrais penser qu'au ciel, et je ne pense qu'à vous. Mon Dieu! il fut un temps où j'étais si heureuse de vous aimer, et je serais maintenant si contente de ne plus songer à vous! J'ai mon châle noir sur mon lit, et je pleure en le regardant. Tu m'aimais bien ce jour-là! Tu m'as dit, je m'en souviens, que je te ressemblais; j'étais si contente de te ressembler! Aujourd'hui, vous ne le pensez plus, et ce n'est pas un compliment que je vous fais en vous le rappelant, mais ce n'est pas moi qui ai inventé cela.

« Si je meurs loin des miens, dans ce triste pays, où je suis étrangère, inconnue, où l'on ne sait pas même mon nom, promettez-moi, Gaston, de venir prier un jour sur le tertre de gazon où dormira ce petit être qui vous aimait. Au reste, je guérirai peut-être, et le doc-

teur l'assure. Ne vous désolez pas. Ce vilain docteur, comme il abîme avec ses sangsues le corps de votre enfant!

« Adieu, Gaston; je me soignerai pour te revoir encore. Allons, allons! vous n'avez jamais compris combien je vous aimais! »

« *P. S.* M. Thompson, c'est le docteur, vient d'arriver. Il me trouve beaucoup mieux, tellement que je regrette de vous avoir tant inquiété, et je recommencerais ma lettre si j'avais la force de la recommencer; mais voici bien un autre malheur : vous vous rappelez le petit portrait au daguerréotype que vous m'avez donné; tout à l'heure j'ai voulu l'embrasser; j'étais jalouse du verre qui le couvre, et, pour l'embrasser de plus près, j'ai imaginé d'enlever ce verre. Hélas! hélas! toute ta petite figure a été ternie et rayée. Voilà ce qui me désole le plus; j'en suis toute bouleversée. J'y vois un présage. »

Après avoir lu cette lettre, Gaston se prit à sangloter comme un enfant. Toute autre préoccupation disparaissait devant ce malheur inattendu; il sentit se dresser dans son cœur un remords impitoyable. Et c'était là son œuvre! c'était son égoïsme qui avait créé de pareils maux! Quelle fatalité l'avait donc jeté sur le passage de cette jeune fille qui, peu de mois auparavant, gardait si paisiblement sa chèvre sur la pelouse jaunie des Batignolles! Et il était à Naples, à quatre cents lieues d'elle! Tandis que la pauvre malade, isolée, abandonnée, se lamentait au milieu des brouillards qui la tuaient, un soleil splendide dorait sous ses yeux les flots bleus du golfe, les falaises de Capri et la côte de Sorrente! Cette belle nature lui parut un contre-sens; il s'indigna de sa sérénité, et il songea à partir pour l'Angleterre. Partir, rejoindre Aline, sauver à force de soins et d'affection cette victime délaissée, c'était le seul moyen d'expier ses fautes; puis il réfléchit à la distance; il calcula que la lettre d'Aline avait quinze jours de date, qu'il lui faudrait quinze jours au moins pour se rendre à *Villa-Bristol*, qu'un mois alors se serait écoulé, et qu'y ferait-il de plus que Mme Smith et le docteur? Si, comme le post-scriptum le laissait croire, le mal était moins grand qu'il n'avait d'abord pensé, sous quel prétexte, lui, jeune homme de vingt-cinq ans, se présenterait-il dans cette pension de jeunes filles? Puis une difficulté matérielle vint compliquer ses hésitations. Le paquebot de Marseille était parti le matin; il fallait de toute manière attendre cinq jours! et cependant pouvait-il abandonner Aline? Que faire?

En parcourant le cercle cruel de ces alternatives, sa pensée rencontra le souvenir un instant négligé de Mlle d'Haucourt. Elle était en Angleterre, elle aussi! elle vivait, sans s'en douter, à quelques lieues d'Aline! Une idée hardie traversa son cerveau. Dans ce hasard qui réunissait, à une si grande distance de lui, les deux femmes qu'il aimait, ne devait-il pas voir une invitation de la Providence? A Naples, ces

deux images si dissemblables dormaient dans le même cœur; pourquoi la vie ne rapprocherait-elle pas pour un jour ces deux êtres qui avaient une commune pensée? S'il confiait son désespoir à Hélène? Cette idée sourit un instant à Gaston. Il y vit à la fois le moyen le plus sûr de secourir Aline et l'occasion la plus naturelle de se rappeler à Mlle d'Haucourt; mais, de la conception de ce projet à l'exécution, il y avait aussi loin que de Naples à Londres, et, en y réfléchissant mieux, Gaston rougit d'en avoir eu seulement la pensée. Eh quoi! il confierait sa maîtresse à la femme qu'il aimait, à celle qui peut-être serait un jour la mère de ses enfans! il se servirait de l'amour d'Aline pour raviver ses relations avec Hélène! car telle était au fond la vérité, et, si habilement que son cœur la déguisât, cette pensée était indigne.

Le croirez-vous? au moment même où Gaston croyait imaginer à Naples ce rapprochement insensé, le hasard, ou, disons mieux, la Providence, qui met en œuvre si souvent les impossibilités que nous osons à peine rêver, la Providence l'exécutait en Angleterre. Trois jours après, au milieu de ses plus vives anxiétés, M. de Charleval reçut d'Aline la lettre suivante :

« C'est un conte de fée... mais il faut d'abord vous dire que je vais bien mieux, je ne tousse plus, il fait moins froid, et je commence à comprendre l'anglais, et puis cette aventure m'a causé une grande joie: je ne suis plus seule dans ce noir pays. Figurez-vous que l'autre jour il faisait un peu de soleil. J'étais descendue, appuyée sur le bras de Mme Smith, dans le jardin, et je respirais le grand air, assise dans un fauteuil. Tout à coup une belle voiture avec de grands laquais s'est arrêtée devant la porte. Il en est sorti une dame toute jeune et un vieux monsieur à cheveux gris. La jeune dame était si belle, que je n'ai jamais rien vu de pareil. Cependant elle était habillée tout en noir, très simplement, mais elle avait l'air si distingué, que Mme Smith a été toute fâchée d'être surprise en bonnet du matin. Voyez-vous, pour paraître très distinguée, il faut être un peu grande. J'aurai beau ne pas perdre une ligne de ma petite taille, j'aurai toujours un certain air *trottin*. Et savez-vous qui était cette belle dame? Une amie de cette Mme de Grainville qui m'a placée ici, et dont la fille avait jadis en France Mme Smith pour gouvernante. Elle s'appelle Mme d'Haucourt. Au retour d'une promenade à Richmond, elle a passé devant *Villa-Bristol*, et elle est venue faire une visite à l'ancienne institutrice de son amie avec son père, qui la connaît aussi fort bien. Mme Smith était très effarée. Comme il faisait beau, on s'est assis sur le perron. La jeune dame m'a aperçue toute pâle dans mon fauteuil. Elle a demandé qui j'étais. — Elle est Française, a dit en souriant Mme Smith, et c'est une protégée de la *countess of Grainville*. La belle étrangère a semblé très

surprise. Elle m'a regardée avec attention, puis elle a encore questionné Mme Smith, et enfin elle s'est approchée de moi. D'une voix très douce elle m'a demandé de mes nouvelles, et si j'étais malade depuis longtemps, et de quelle ville j'étais. — Miss Aline est de Paris, a répondu Mme Smith. — Aline! a répété la jeune dame, elle s'appelle Aline? Je ne sais pourquoi, quand une personne que je ne connais pas prononce mon petit nom, cela me fait penser à vous. J'étais devenue, en l'écoutant, toute rouge de surprise et de crainte. Ce qui m'a bien étonnée, c'est qu'après m'avoir beaucoup regardée, elle est devenue rouge aussi, cette dame. Elle était presque aussi embarrassée que moi, ce qui n'est pas peu dire, car je voyais mille chandelles. Elle doit avoir pourtant l'habitude du grand monde, et je suis une si petite personne! Elle m'a dit qu'elle était l'amie de Mme de Grainville, qu'elle lui parlerait de moi. J'ai songé sur-le-champ à cette petite supercherie de votre ami. Je me suis rappelé que, pour me servir, il avait trompé sa tante, et cette idée m'a fait rougir une seconde fois. Elle m'a regardée de nouveau; j'avais si peur qu'elle ne devinât ce qui se passait en moi, que je ne pouvais me rassurer. Jamais vous n'avez vu des yeux bleus si beaux. Et puis, elle est bien bonne, cette dame. Elle s'est assise auprès de moi. Elle a voulu savoir tous les détails de mon arrivée ici, et où étaient mes parens, et si j'avais mon père, et si j'avais été institutrice ailleurs, et où j'habitais à Paris. Quand je lui ai dit que j'avais passé toute ma vie aux Batignolles, elle a fait : « Ah! » Je lui ai demandé aussitôt si elle connaissait ce quartier. Elle m'a répondu que non; elle ne savait même pas où étaient les Batignolles. Elle m'a questionnée ensuite sur les soins qu'on me donnait; elle a voulu savoir si je m'ennuyais beaucoup. J'ai été bien bête. Je n'osais pas parler, et puis ses yeux me gênaient; elle a une manière de regarder si avant!

« Elle trouve *Villa-Bristol* un peu triste. — Le climat de ce pays-ci ne vous est peut-être pas bon, m'a-t-elle dit, qu'en pense votre médecin? Je veux être rassurée à cet égard. Permettez-moi de vous envoyer un médecin que je connais... Et sais-tu, Gaston, ce qu'elle a ajouté? Mon Dieu! mon Dieu! j'en tremble encore. Elle m'a dit que si ce médecin trouvait en effet que le froid fût dangereux pour moi, et que le ciel du Midi me fût nécessaire, elle tâcherait de me trouver une place en Italie. — Voudriez-vous aller en Italie? m'a-t-elle demandé de sa voix si douce. J'ai pensé à Naples, et cette question m'a bouleversée. Je ne sais si elle a compris, sans en deviner la cause, l'émotion qu'elle me donnait, mais elle a paru comme fâchée de m'avoir intimidée, et presque émue elle-même. Je lui ai vite répondu que je serais très heureuse d'aller en Italie, quoique Mme Smith fût très bonne pour moi, et je le lui ai dit avec une vivacité qui n'a pu manquer de lui faire plaisir. Elle a regardé mes mains, qui sont très maigries. Elle a touché mon

châle noir pour s'assurer, m'a-t-elle dit, s'il était bien chaud, bien épais. Elle a voulu savoir si ma petite garde-robe était suffisante. — Ne vous laissez manquer de rien, a-t-elle ajouté, comptez que vous avez en moi une amie; mandez-moi ce dont vous aurez besoin (et elle m'a écrit son adresse au crayon sur une carte). Je reviendrai vous voir, et demain je vous enverrai mon médecin. Selon ce qu'il dira, nous ferons de notre mieux. Puis, elle est allée parler à Mme Smith et à son père. Je ne sais trop quelle recommandation ils auront faite, ni ce qu'ils ont dit d'un banquier de Londres, à qui, lorsqu'il serait nécessaire, on pourrait s'adresser pour de l'argent; mais tu ne saurais croire comment l'on me traite ici maintenant. Je me demande si je suis une princesse; ce vilain argent est une grande chose. Pourquoi le bon Dieu ne m'a-t-il pas donné assez pour vivre indépendante, il m'en fallait si peu!..... Enfin la belle voiture est partie avec la jeune dame, le vieux monsieur et les grands laquais. N'est-ce pas que c'est un conte de fée? Pourtant, si ce médecin allait m'envoyer en Italie... et justement à Naples? Non, c'est impossible, tant de bonheur ne peut entrer dans ma vie. Déjà je me trouve presque trop heureuse, ça n'est pas naturel. »

Comme c'est, avant tout, l'histoire d'Aline que j'écris, vous ne devez pas exiger, madame, que je vous rende compte de l'impression que cette entrevue singulière laissa dans le cœur de Mlle d'Haucourt. Je n'ai point reçu de confidence à cet égard. Je laisserai donc une grande marge à votre imagination. Pour ne pas être trop indiscret, je me bornerai maintenant à vous conter les faits, vous laissant libre d'en deviner les causes. C'est une des manières d'écrire l'histoire, et, quoiqu'elle ne soit pas la meilleure, vous pouvez vous assurer, en consultant les tablettes de l'Académie française, que bien des gens qui ne l'ont pas autrement comprise ont fait très rondement leur chemin dans le monde. Ce qu'il y a de certain, c'est que Gaston, ainsi que vous le verrez bientôt, n'eut pas, contre toute attente, à se plaindre de cette rencontre bizarre. Il y gagna d'abord un grand repos d'esprit; Aline allait mieux, des soins empressés l'entouraient, une protection moins compromettante et mille fois plus efficace que la sienne lui était assurée même pour l'avenir; il pouvait donc vivre en paix. Vivre en paix, je me trompe, car ses inquiétudes, en s'envolant, laissèrent dans son cœur une place nouvelle à la reconnaissance, et, délivré des craintes qu'Aline lui avait inspirées, il s'abandonna tout entier à Hélène. A cœur vaillant rien d'impossible, se répétait souvent ce jeune homme, et, pareille aux écharpes dont les châtelaines ceignaient jadis leur chevalier, cette devise était pour lui un stimulant enflammé qui lui donnait des forces surhumaines.

Au surplus, sans trop parler de Mlle d'Haucourt, nous pouvons ce-

pendant augurer, d'après une lettre qu'Henri de Grainville reçut de sa tante peu de temps après, que l'absence, loin d'affaiblir ses résolutions, les activait au contraire beaucoup. Était-ce l'absence seulement qui agissait ainsi, et la visite à *Villa-Bristol* n'y était-elle pour rien? Ce nouveau mystère, qui la rapprochait de M. de Charleval, la vue de cette jeune fille intéressante et gracieuse, ce mouvement de jalousie inexplicable qu'elle avait ressenti, cette intervention romanesque, si contraire à ses habitudes, tout cela n'avait-il pas exercé sur elle une certaine influence? Je ne sais; mais Mme de Grainville écrivait à son neveu :

« ...... A propos, si j'en crois une lettre de mon vieux d'Haucourt, qui revient à Paris cette semaine, il ne faut pas que votre ami Gaston se décourage. Si singulier que cela soit, il faut que la petite soit enamourée; elle vient encore de refuser M..., un parti superbe. C'est fou, elle ne veut pas se marier, dit-elle. On sait ce que cela veut dire. Son père se désole, il commence à comprendre, et, croyez-le, plutôt que de laisser le manoir d'Haucourt sans héritier, il donnerait Hélène à Abd-el-Kader. Si M. de Charleval a un grain de bon sens, il ne s'éternisera pas en Italie. Je vous annonce que votre chien Pyrame a été mangé par un loup, et je renvoie décidément mon cocher... »

Sur l'avis du jeune diplomate, Gaston reprit la route de France par Rome et Gênes; il revit Paris après deux mois d'absence. Il arriva le soir. En retrouvant son petit appartement qu'il avait quitté dans une situation d'esprit si différente, notre amoureux fut assailli par un essaim de souvenirs. Chaque meuble lui parlait, chaque recoin lui contait une histoire du passé. Chose singulière, c'était pour Mlle d'Haucourt qu'il revenait à Paris, et sa pensée retournait malgré lui vers Aline. C'était ce fauteuil qu'elle approchait de la croisée pour broder, tandis qu'à cette table il travaillait pour elle. Leurs paroles d'autrefois semblaient gazouiller encore dans cette chambre déserte. Rabelais a plaisamment conté que Pantagruel et Panurge, naviguant en *haulte mer*, entendirent autour d'eux des conversations confuses. C'étaient, assure-t-il, les paroles des voyageurs venus avant eux, qui s'étaient jadis gelées dans l'air et qui fondaient maintenant au soleil. Il y a du bon dans cette plaisanterie, et, si cela est faux sur la mer, cela est vrai pour la plus petite chambre où l'on a aimé, où l'on a vécu. Malgré ces préoccupations, Gaston n'avait pas oublié d'envoyer à l'hôtel d'Haucourt. Il avait appris qu'on y recevait le soir même. Il s'arracha aux idées sombres qui l'oppressaient en dépit de tous ses efforts, et il se dirigea, tout tremblant d'émotion, vers l'hôtel où il devait revoir celle qu'il aimait.

Il y avait grand monde quand il entra dans le salon; mais, grace à

cette merveilleuse puissance d'intuition dont l'amour nous dote, le premier regard que Gaston rencontra à travers la foule fut celui d'Hélène. Ils tressaillirent tous les deux, et M. de Charleval vit éclater dans les yeux de la belle jeune fille une joie dont il fut enivré. En ce moment, M. d'Haucourt arriva près de lui; sa physionomie acheva de le rassurer. Elle était aussi affable que possible, et le vieux marquis lui témoigna une joie de le revoir qui était on ne peut plus significative. Les vieilles tantes aussi s'agitèrent. Il était de toute évidence qu'en famille on avait fort parlé de lui, et que ses affaires avaient fait en son absence beaucoup de chemin. Enfin il put parvenir auprès de Mlle d'Haucourt, tellement entourée qu'il n'était guère possible de lui parler. Sa main, qu'elle lui tendit avec affection, suppléa à toute parole. Force fut dans la conversation qui suivit de s'en tenir aux banalités ordinaires; mais qu'importent les mots quand les yeux se comprennent et que les cœurs s'entendent? Une seule fois, dans le courant de la soirée, Mlle d'Haucourt put se pencher de son côté :

— Avez-vous su mes aventures en Angleterre? lui demanda-t-elle.

— Oui, dit Gaston.

— Êtes-vous content de moi?

Il la remercia si tendrement du regard, qu'elle fut forcée de baisser les yeux.

— Et quelle nouvelle avez-vous? continua-t-elle avec agitation un instant après.

— Aucune, répondit-il.

M. d'Haucourt s'approcha de Gaston : Voulez-vous, lui demanda-t-il, venir dîner jeudi avec nous? Cette invitation semblait décisive; il était donc accepté.

Le soir, en revenant chez lui, Gaston se disait : Comme les choses marchent vite, quand elles se décident à marcher! En tout, il s'agit de trouver le courant. S'il est pour vous, tout réussit; s'il est contre vous, rien n'y ferait. — Et pourtant il s'étonnait de son bonheur même. Il est bien rare, pensait-il, que la vie ait des pentes si faciles, et je dirais volontiers comme Aline : « Ça n'est pas naturel. » Le souvenir d'Aline l'oppressa de nouveau si singulièrement, qu'il se sentit presque suffoqué. Il arriva chez lui en proie à un inexplicable pressentiment. Sa main tremblait quand il sonna à sa porte.

— Il y a dans le salon un prêtre qui attend monsieur depuis une heure, dit le domestique qui vint ouvrir.

— Un prêtre! dit Gaston en pâlissant, et il entra à la hâte.

IX.

Auprès de la cheminée, un vieux prêtre à tête chauve était assis, tenant un livre à la main. A l'arrivée de Gaston, il se leva lentement.

— C'est à M. Gaston de Charleval que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il d'une voix très douce. Sur la réponse affirmative de Gaston, il ajouta : Je viens remplir auprès de vous, monsieur, une mission pénible, et vous excuserez l'insistance que j'ai mise à vous attendre.

— Elle est donc morte! s'écria Gaston en tombant accablé dans un fauteuil.

— Non, monsieur, reprit le vieux prêtre, *elle* vit encore, et je vois que vous m'avez compris. Ne trouvez pas trop singulier que je vienne vous trouver de la part d'une jeune fille dont je connais les tendres sentimens pour vous, et à qui j'ai administré les derniers sacremens.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Gaston avec terreur.

— Cette jeune fille dont vous devinez le nom est arrivée fort malade à Paris, il y a deux jours. Elle n'y connaît personne; elle est sans famille et sans amis; par hasard, j'ai été appelé auprès d'elle. Je suis l'un des vicaires de Saint-Roch, monsieur. Les entretiens que j'ai eus avec cette jeune femme m'ont convaincu qu'il y avait une si douce piété dans son cœur et jusque dans son attachement pour vous, que j'ai cru, en conscience, pouvoir oublier, en ce moment suprême, des égaremens coupables, et lui accorder la seule consolation qu'elle paraisse désirer en ce monde, celle de vous voir encore.

— Partons! monsieur, partons! s'écria Gaston suffoqué par ses larmes.

Le vieux prêtre, habitué aux scènes de douleur, mettait dans toutes ses paroles et dans tous ses mouvemens une lenteur compassée qui désespérait le malheureux jeune homme. — Consoler les affligés, disait-il encore, est une des plus saintes lois de notre religion et un des plus précieux offices de notre ministère... Enfin on parvint à une voiture. En route, Gaston apprit sommairement que, trois jours auparavant, Aline était arrivée de Boulogne, très malade, par la diligence. On avait dû la transporter dans l'hôtel le plus voisin. Un médecin, immédiatement appelé, avait trouvé son état fort alarmant. On avait envoyé chercher Mme Dubois aux Batignolles. Mme Dubois était absente; depuis huit jours, elle était partie pour la province avec toute sa famille. On était venu chez M. de Charleval, dont on avait appris le retour prochain. Le vieux prêtre connaissait beaucoup les propriétaires du petit hôtel où se trouvait Aline. — Ils sont de mon pays, disait-il; ce sont de braves gens, ils m'ont fait appeler. J'ai vu la jeune femme,

j'ai reçu sa confession; puis nous avons beaucoup causé; enfin, j'ai su ce soir même votre arrivée, et je vous ai attendu.

Ce fut dans un petit hôtel garni de la rue Saint-Honoré que le vieux prêtre amena Gaston haletant et tremblant de tous ses membres. On les fit monter au second. Ils entrèrent d'abord dans une petite pièce sombre au bout de laquelle s'ouvrait une seconde chambre éclairée. Gaston sentit une forte odeur d'éther. Une sueur froide inonda ses tempes, et ses jambes fléchirent. Le prêtre l'entraîna. Dans un petit lit à demi entouré de vieux rideaux rouges bordés de noir, Aline, pâle comme la mort, était couchée. Ses yeux presque fermés semblaient fuir la lumière d'une bougie qui brûlait sur la cheminée. Un homme vêtu de noir, assis auprès du lit, tenait entre ses mains le bras amaigri de la mourante. Gaston s'approcha sans avoir été vu; il s'agenouilla et colla ses lèvres sur la main d'Aline. Le docteur se leva. Un silence se fit.

— Qui baise ma main? dit tout à coup Aline d'une voix faible, et, se soulevant par un effort dont elle ne semblait pas capable, elle ouvrit ses yeux cernés de noir, démesurément agrandis par la fatigue, et regarda fixement Gaston. Presque aussitôt deux grosses larmes tremblèrent dans ses longs cils et coulèrent sur ses joues. — Je savais bien, mon Dieu, murmura-t-elle, que vous ne me laisseriez pas mourir sans le revoir! puis, soulevant dans ses deux mains la main de Gaston, elle la porta à ses lèvres. — Merci, dit-elle.

— Elle a plus de force que je ne pensais, remarqua tout bas le médecin.

— Mourir! ma pauvre Aline, dit Gaston; tu es bien malade, mais avant huit jours tu seras guérie, maintenant que me voilà, — et il voulut la baiser au front. La jeune malade le repoussa avec un triste et doux sourire. — Ne m'embrasse pas, lui dit-elle, je suis trop laide maintenant. Vois le peu qu'il reste de ta pauvre Aline. — En effet, elle était cruellement changée. Ses joues, ses bras, sa pâleur de cire, tout en elle attestait les ravages d'une consomption intérieure. Gaston pleurait.

— C'est un de mes grands chagrins maintenant de penser que je te laisserai une triste image dans la mémoire, ajouta-t-elle.

— Cela est singulier, dit encore le médecin; elle n'avait pas de voix il y a une heure.

— Tu ne m'en veux pas, Gaston, de t'avoir fait chercher? continuait Aline, c'est Dieu qui t'a envoyé... Mourir dans une auberge... J'avais si peur... Ces médecins, qu'auraient-ils fait de mon pauvre petit corps? Tu défendras... et elle fondit en larmes.

— Il ne faudrait pas trop vous fatiguer, dit doucement le docteur en s'approchant, et il lui tâta le pouls. Vous êtes mieux, bien mieux; mais ne parlez pas trop. Je reviendrai demain.

Gaston suivit le médecin. — Que dois-je croire? lui demanda-t-il en tremblant. — Mon art n'y peut rien, dit froidement l'homme de l'art; mais elle n'a pas vingt ans, et la jeunesse a des ressources infinies.

En revenant auprès d'Aline, Gaston la trouva déjà tout effrayée de son absence. — Ne me quitte pas! lui dit-elle avec reproche, ne me quitte pas. Ma vie s'en va avec toi... J'ai dix-neuf ans aujourd'hui... c'est mourir trop jeune. — Gaston, qui prévoyait un nouvel accès de sensibilité, voulut l'engager à se reposer, à parler moins, mais elle se mit à pleurer.

— Pourquoi me tourmenter?... Laisse-moi te parler tant que j'en aurai la force... ce ne sera pas long. J'ai des choses graves à dire... Je vais te faire du chagrin, pardonne-moi... Mon petit frère est parti... Tu lui donneras tout ce que j'ai... Pas maintenant, plus tard... J'ai trois cents francs, tu les placeras à la caisse d'épargne... J'ai calculé que dans douze ans ce sera de quoi faire un remplaçant... et puis... je n'ose pas te le dire... je veux être ensevelie tout habillée, avec ma robe de barège bleu et mon châle noir... comme j'étais à Versailles... promets-le-moi... et avec cette petite boîte... c'est ton portrait... et cette petite croix... Tu me le jures... J'ai tout dit... et je vais être sage maintenant, je ne parle plus.

Elle s'appuya contre son oreiller. Gaston sanglotait. Il surmonta pourtant son émotion, et assura mieux la tête d'Aline; puis il vit que sa respiration devenait plus calme, et qu'elle s'assoupissait doucement après cette grande fatigue; il se recula sans bruit, revint vers la cheminée, et là, le front sur le marbre, il donna un libre cours à sa douleur.

Quand il releva la tête, le premier objet qu'il aperçut fut une mauvaise lithographie coloriée qui ornait la muraille. Il en considéra tous les détails d'un air hébété. Dans les grandes douleurs, comme dans les grands dangers, il arrive souvent qu'un objet insignifiant, un clou, un meuble, absorbe, on ne sait pourquoi, une partie de notre attention. Gaston examinait donc machinalement cette lithographie. Elle représentait une scène de *Notre-Dame de Paris*, la Esméralda suivie de sa chèvre et parlant au sire Phœbus de Châteaupers. Il songea sur-le-champ à sa rencontre sur l'esplanade des Batignolles; il revit la fraîche grisette, le beau soleil, la blanche Djali. — Phœbus! Phœbus! se dit-il en se rappelant le passé, j'ai fait comme lui, et il se mit à pleurer de nouveau. Son cœur se brisait. Une main qui se posa sur son épaule le rappela à lui; c'était celle du vieux prêtre, qu'il avait oublié. Le bon vieillard était touché du désespoir de ce jeune homme. Gaston le regarda et vit ses yeux humides. Il lui tendit la main avec ardeur.

— Vous êtes un bon prêtre, lui dit-il, vous me faites aimer Dieu.

Il causa quelque temps à voix basse avec cet excellent homme, et il

apprit, car on découvre souvent dans la vie des enchevêtremens qui défient toutes les inventions des romanciers, il apprit que le vicaire de Saint-Roch connaissait beaucoup Mme de Grainville, sa paroissienne.

Quand Aline se réveilla, elle était plus calme et semblait mieux. Son idée fixe était de quitter cette auberge où elle avait tant souffert. Elle ne voulait pas que Gaston s'éloignât d'elle, et pouvait-il venir passer sa vie dans cette maison? M. de Charleval tenta vainement de faire diversion à cette pensée. Elle y revenait toujours avec cette insistance singulière qui est le propre des malades comme des enfans. Si elle restait dans ce lit rouge, elle y mourrait avant son heure, disait-elle; elle sentait qu'il lui portait malheur. Pour dernière grace, elle demandait qu'on la transportât ailleurs; à la moindre contradiction, elle fondait en larmes. La nuit se passa ainsi. Tout en la trouvant mieux, le médecin déclara le lendemain matin que, dans l'état de faiblesse où se trouvait la malade, tout était préférable à cet état d'excitation qui augmentait la fièvre. Les inconvéniens d'un transport immédiat, quoique graves, présentaient infiniment moins de dangers que la continuité de cette irritation nerveuse. Gaston céda. Une chambre était vacante dans la maison qu'il habitait. Il la fit disposer à la hâte, et l'on y transporta le jour même cette pauvre enfant, de l'état de laquelle sa conscience troublée lui disait qu'il était responsable.

Aline ne mourut pas, je m'empresse de vous le dire. Ainsi que l'avait assuré le médecin, le cœur était encore plus malade que le corps. A force de soins, de consolations, elle revint à la vie, et les douces paroles de Gaston firent plus que tous les remèdes du docteur. Cette crise terrible eut un terme comme celle qu'elle avait déjà subie en Angleterre. Un découragement profond, un désespoir qui ronge, une sorte de spleen que rien n'adoucit, sont les compagnons ordinaires de ces affections au foie que compliquait chez Aline, au dire des médecins, une maladie de poitrine; sentant son mal revenir à *Villa-Bristol*, une sorte de désolation s'était emparée d'elle. Comme plus tard, dans l'auberge de la rue Saint-Honoré, elle s'était figuré en Angleterre que l'air qui l'entourait la faisait mourir; elle n'avait pas eu de cesse qu'elle n'en fût partie. Après d'inutiles remontrances, Mme Smith, qui ne tenait pas autrement à garder contre son gré une institutrice mourante, l'avait fait conduire à Folkstone, et vous savez dans quel état Aline était arrivée à Paris, d'où, pour comble de malheur, sa famille était absente sans qu'elle le sût encore.

A mesure qu'Aline revenait à la vie, Gaston retombait dans une étrange perplexité : qu'allait-il advenir d'Hélène, de son mariage? que penserait Mlle d'Haucourt, si elle apprenait où était revenue sa protégée? Et quel rôle peu loyal jouerait-il lui-même, s'il ne lui faisait pas cet

aveu? En admettant même qu'il parvînt, le cas échéant, à expliquer les conséquences forcées de cette aventure à Hélène, qui en connaissait le début, que dirait M. d'Haucourt, qui ne savait rien du passé, s'il découvrait que ce gendre futur, dont il ne se souciait guère, qu'il acceptait à regret, seulement à cause de son affection pour sa fille et de sa bonne réputation, gardait chez lui, dans sa propre maison, une jeune fille de dix-neuf ans, d'origine équivoque? Et comment n'apprendrait-il pas ces choses dans un moment où il devait, comme tous les bons pères de famille, quêter partout des renseignemens? Gaston, qui s'était dit malade les premiers jours, mais qui plus tard avait dû retourner chez M. d'Haucourt, en prétendant avoué, et plus agité, plus contraint, plus indécis qu'aucun prétendant du monde, Gaston pressentait que ce drame aurait une nouvelle phase, et il ne se trompait pas.

Aline allait de mieux en mieux, elle prenait des forces chaque jour; bientôt elle put quitter sa petite chambre et descendre quelquefois dans l'appartement de Gaston, qui était plus chaud et plus gai. Un matin, elle était assise dans ce fauteuil où elle avait jadis passé de si douces heures, lorsque tout à coup le valet de chambre de Gaston, qui, ainsi que tous les domestiques, connaissait à merveille les projets de son maître, entra tout effaré.

— Monsieur le marquis d'Haucourt! annonça-t-il.

Gaston, qui avait défendu sa porte, se leva tout tremblant de surprise. Aline en fit autant.

— C'est le mari de ma jeune dame? dit-elle.

— C'est son père, répondit Gaston à la hâte en ouvrant la porte de sa chambre à coucher.

— Tu la connais donc? reprit Aline d'une voix sourde, en le regardant avec une sorte d'effroi, et elle entra dans la chambre. Au moment où Gaston, tout décontenancé, refermait brusquement la porte, M. d'Haucourt arriva dans le salon; l'agitation de notre jeune homme n'échappa point au regard expérimenté du vieux marquis.

— Je vous dérange, monsieur, dit-il poliment. Gaston s'excusa, prétexta la surprise que lui causait cette visite inattendue, avança un fauteuil et s'assit lui-même de l'autre côté de la cheminée; son cœur palpitait avec une telle violence qu'il lui semblait que M. d'Haucourt devait en entendre les battemens.

— Monsieur, dit le père d'Hélène après un instant de silence, entre gentilshommes on doit parler franc; je mettrai donc de côté toutes circonlocutions oratoires. Vous devinez l'objet de ma visite.

Gaston s'inclina, et M. d'Haucourt reprit en souriant :

— Je vous ai fait de l'opposition, je n'en disconviens pas; si honorable que votre alliance soit pour ma maison, j'avais eu d'autres idées, vous le savez : il faut excuser, dans les circonstances pareilles, les pré-

occupations d'un père de famille. Vous les connaîtrez peut-être quelque jour; mais ce que je veux avant tout, c'est le bonheur de ma fille.

Ici M. d'Haucourt essuya une larme, et Gaston regarda en tremblant la porte de sa chambre à coucher.

— Ce bonheur, Hélène l'attend de vous; je connais vos sentimens pour elle. Pardonnez-moi de les avoir soumis à l'épreuve du temps, de l'absence. Excusez ce voyage en Angleterre, qui, loin de vous nuire, vous a servi.

Gaston crut entendre un léger bruit dans la chambre. Il frissonna. De quels incidens minimes dépendent les grands événemens de notre vie! se dit-il : ici, dans ce salon, mon existence s'éclaire; que cette porte s'ouvre, et ce sera le chaos!

— Je me suis informé de vous beaucoup et partout, continua M. d'Haucourt, sans remarquer la pâleur de Gaston; tout ce qui m'a été dit me rassure. Désormais regardez-moi comme un père, ajouta-t-il en l'embrassant, et rendez ma fille heureuse.

Le pauvre homme pleurait. Gaston, interdit, ne savait quelles protestations faire; il mourait de honte et de crainte : heureusement son agitation ne disait pas ses causes, et elle put paraître naturelle.

— Et maintenant, venez avec moi, dit M. d'Haucourt, en lui serrant affectueusement le bras; nous ne nous quittons plus. Hélène vous attend, et j'ai promis de vous amener.

Il n'y avait pas à refuser, et Gaston ne demandait pas mieux d'ailleurs que de quitter cette chambre de torture; il sortit avec M. d'Haucourt.

Le soir, après une journée dont un secret souvenir avait empoisonné toutes les jouissances, M. de Charleval revint chez lui, plus que jamais inquiet et ne sachant quel parti prendre; il fut un peu surpris de ne pas trouver Aline dans son petit salon, où elle l'attendait ordinairement au coin du feu. Aurait-elle entendu la conversation de ce matin? se demanda-t-il; il regarda, sans oser l'interroger, son domestique, dont la physionomie semblait cacher un mystère. — Cet animal, pensa-t-il, pourrait bien avoir complété la confidence, et il monta en toute hâte à la chambre de la jeune fille. La chambre était vide. Il n'y restait aucune trace du séjour d'Aline : tout y était rangé avec ce soin minutieux que cette jeune fille apportait à tout ce qu'elle faisait. Sur la cheminée était une lettre; elle ne renfermait que ces mots :

« J'ai tout entendu malgré moi, tout compris. Je sais tout. Gaston, pourquoi m'avoir trompée? J'étais digne d'apprendre la vérité par vous. Ainsi mon séjour en Angleterre, ainsi cette visite, tout cela c'était une comédie; cette jeune dame sera.... J'avais toujours prévu qu'il en arriverait ainsi. Pourquoi ne suis-je pas morte?

« Adieu, Gaston, soyez béni pour avoir un jour aimé une pauvre fille comme moi. Le seul bonheur que j'aie connu, je vous le dois. Adieu, je ne serai jamais un obstacle ni un embarras dans votre vie; vous n'entendrez plus parler de moi. Je vous aime; si le ciel le permet, je vivrai digne de vous. Soyez heureux.

« Adieu pour la dernière fois.

« ALINE. »

Aline a tenu sa promesse. Gaston ne l'a jamais revue. Il n'a pas même pu savoir ce qu'elle était devenue. Pendant plusieurs jours, il la chercha dans tout Paris avec un véritable désespoir. Il alla s'informer aux Batignolles, à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, à la police. Un matin, bouleversé par un songe sinistre, il alla même à la Morgue. Tout fut inutile. Plus tard, il fit écrire à Mâcon, où s'étaient retirées Mme Levert et sa sœur; il n'en apprit pas davantage. Vous me direz que l'on ne disparaît pas aussi facilement de Paris dans le siècle où nous sommes; il en advint pourtant ainsi. Depuis l'instant où Aline fugitive monta dans un fiacre avec sa petite malle, Gaston n'en a pu découvrir aucune trace. Plus d'une fois, il a soupçonné que le vieux prêtre de Saint-Roch était parvenu, Mme de Grainville aidant, à placer une seconde fois cette jeune fille en pays étranger; mais ce soupçon, rien ne l'a confirmé, et le bon vicaire reste impénétrable à cet égard. Si Aline vit encore, elle a probablement changé de nom, et peut-être, sans vous en douter, la connaissez-vous? Dans tous les cas, soyez indulgente, madame, pour certaines femmes qui vivent à côté du monde où vous brillez, pour certaines existences intermédiaires qui encourent trop souvent vos dédains; pensez à Aline, et soyez assurée que vous coudoyez sans cesse des destinées semblables et de plus touchantes infortunes. C'est la moralité de cette histoire.

Vous voulez absolument savoir ce que sont devenus les autres personnages dont je vous ai trop long-temps entretenue; j'obéis bien à contre-cœur. Henri de Grainville, après le 24 février, a été révoqué par M. de Lamartine et remplacé par un des imprimeurs du *National*. Quant à Gaston, il a épousé, comme vous le devinez, Mlle d'Haucourt. Aux élections dernières, il a été élu représentant. Je l'ai rencontré l'autre jour sur le pont de la Concorde, allant à l'assemblée. Il prépare, m'a-t-il dit, un discours sur la loi électorale. Il engraisse, et il est père d'un gros garçon.

ALEXIS DE VALON.

L'ASIE MINEURE

ET

L'EMPIRE OTTOMAN.

—

SITUATION POLITIQUE, MILITAIRE ET FINANCIÈRE DE LA TURQUIE.[1]

III.

Si la Turquie trouve dans l'Asie Mineure la plus sûre base de sa prospérité matérielle, c'est là aussi qu'apparaissent dans toute leur gravité les fâcheuses influences qui paralysent le développement de sa puissance politique. Quand, à côté des ressources si variées de la péninsule anatolique, on découvre si peu de traces de l'art et du travail de l'homme, il est impossible de se défendre d'un sentiment de pénible surprise, et l'attention se détourne alors d'un pays si pauvre dans sa richesse pour se reporter tout entière sur les causes de ce singulier contraste, c'est-à-dire sur la situation même de la Turquie.

Qu'a-t-on fait, par exemple, pour assurer à l'Asie Mineure les facilités de communication que sollicitent les produits de son agriculture et de ses mines? Les routes tracées lui manquent presque entièrement. et là où, sous prétexte de favoriser la circulation des voyageurs, on a

(1) Voyez la livraison du 15 mai 1850.

aligné, entassé quelques pierres, ces barbares essais de pavage sont devenus autant d'obstacles, de défilés impraticables où le piéton et le cavalier ont grand soin de ne jamais se hasarder. Aussi peut-on dire à la lettre que, pour interdire le passage en certains endroits, les ingénieurs turcs ne sauraient employer de moyen plus efficace que d'y construire une route. Au reste, c'est une tâche qu'ils n'entreprennent que fort rarement, car, excepté les grandes lignes de poste ou de caravane indiquées par la nature, il n'existe en Asie Mineure d'autres voies de communication que les rares sentiers pratiqués par les passans, qui savent mettre à profit les accidens du terrain. Quant aux ingénieurs des ponts-et-chaussées, ce sont des fonctionnaires à peu près inconnus dans toute l'Anatolie. Il y est encore moins question d'ingénieurs hydrographes : la Providence n'a accordé à l'Asie Mineure qu'un petit nombre de voies de communication fluviales, et l'habitude est dans ce pays de ne mettre la main à l'œuvre que quand la nature a fait la moitié de la besogne.

Aucune des rivières qui traversent l'Asie Mineure ne présente des conditions favorables à la navigation, aucune, pas même le Kizil-Ermak, le plus considérable de tous les cours d'eau qui traversent la péninsule, et que j'ai remonté jusqu'à ses sources principales, situées à trois jours de marche à l'est de Sivas. La canalisation du Kizil-Ermak serait, il faut le reconnaître, une opération très dispendieuse et très difficile. On aurait à creuser le lit à plusieurs mètres de profondeur, et sur un espace de plusieurs centaines de kilomètres. Les lacs de l'Asie Mineure, à l'exception peut-être du pittoresque lac d'Éguerdir, sont également impropres à toute autre navigation que celle de barques à faible tirant d'eau. Plusieurs de ces lacs subissent d'ailleurs, selon les saisons, de remarquables variations de niveau, et j'ai même eu l'occasion de faire à cet égard quelques observations intéressantes. Lorsqu'en 1846, me trouvant dans la Pisidie, j'explorais la belle vallée située entre le Kesterdagh et le Kétérandagh, j'y cherchai vainement un lac marqué sur la carte de l'état-major de Prusse sous le nom de Kestelgöl. J'allai prendre aussitôt des informations au petit village de Kestel, qui, suivant la même carte, doit être situé à quinze minutes du lac. Là, j'appris que depuis près de cinq ans les eaux du Kestelgöl s'étaient retirées, et que la plaine marécageuse qui s'étendait devant nous était l'ancien bassin de ce lac. L'année suivante, je pus observer sur une plus grande échelle un autre phénomène du même genre. Après avoir visité, à trois journées à l'ouest de Konia, le beau lac de Beychir (*Beychirgöl*), l'un des plus considérables de l'Asie Mineure, je descendis la vallée qui s'étend à l'extrémité sud-est du Beychirgöl. Je me dirigeai vers un autre lac situé au sud-sud-est du Beychirgöl, indiqué déjà par Strabon sous le nom de *Trogitis*, et

appelé par les Turcs *Soglagöl*. A mesure que je m'avançais dans la belle vallée du Soglagöl, je cherchais de tous côtés la vaste nappe d'eau qu'aucun accident de terrain ne pouvait masquer à mes regards. J'arrivai ainsi au village de Saladja, que je savais être sur le bord du lac, et j'eus alors le mot de cette énigme, car je remarquai à l'entrée du village une vaste dépression qui n'était autre chose que le bassin desséché du Soglagöl. Il faut donc rayer aujourd'hui des cartes de l'Asie Mineure un lac de près de trois milles géographiques de long sur un mille de large, et présentant une surface d'environ quatre milles géographiques carrés. La hauteur des rives orientales de l'enceinte du Soglagöl est de sept mètres cinquante-cinq centimètres, et on peut adopter le même chiffre comme indiquant la profondeur de la masse liquide qui baignait autrefois les maisons de Saladja. Ce grand dessèchement opéré par la nature remonte à quatre ans, et la population agricole des bords du lac n'a pas vu, on le pense, sans une vive satisfaction cette retraite des eaux, qui ont laissé entièrement à sec une magnifique plaine recouverte d'un limon noir extrêmement favorable à la végétation. Les pêcheurs, de leur côté, ont été tristement surpris par cette brusque disparition du lac, et les nombreux bateaux qui se dressent encore çà et là au milieu de la plaine attestent que leur perte a dû être considérable. Le lac était en effet très poissonneux, et les poissons qu'on en retirait formaient un article de commerce très lucratif. Plusieurs de ces poissons salés et desséchés, que je me suis procurés, sont d'une très grande dimension et dans un état de conservation remarquable. La retraite du Soglagöl a encore fourni, pour les études géologiques, de précieux matériaux, parmi lesquels il faut compter de superbes couches horizontales de calcaire contenant des coquilles d'eau douce très différentes des coquilles encore vivantes qu'on recueille sur les bords du bassin (1). Ces dessèchemens naturels sont, on le voit, intéressans à plus d'un titre, et méritent d'être comptés parmi les nombreux phénomènes qui désignent l'Asie Mineure à l'attention des naturalistes.

A défaut de voies de communication intérieures, l'Anatolie présente du moins, surtout dans ses parties occidentale et méridionale, des côtes bien disposées pour la navigation. Sur tout son littoral du midi et de l'ouest, on pourrait créer un grand nombre d'excellens ports; les criques, les baies, les anses abondent sur ces côtes capricieusement déchiquetées par la nature. Des travaux hydrauliques souvent très simples auraient pu remédier à un inconvénient qui se reproduit dans la plupart de ces petites rades, trop peu abritées du côté du midi

(1) Ainsi les masses calcaires des rives ne renferment que des *planorbes*, des *lymnées*, des *paludines* et autres univalves, tandis que, parmi les dépouilles organiques laissées à nu par la retraite des eaux, dominent surtout les *unio*.

ou de l'ouest. Outre ces abris encore insuffisans, on pourrait signaler aussi en Anatolie plus d'une localité favorable à l'établissement presque immédiat de ports riches et productifs. Sans parler du superbe golfe de Smyrne, je citerai les baies de Mermeridja, de Makri et de Kastellorizo, qui offrent une retraite admirable aux bâtimens, abrités de tous côtés, soit par la saillie des côtes terminées en promontoire ou recourbées en croissant, soit par des îles qui forment autant de jetées naturelles. Déjà, malgré l'état de langueur commerciale que prolonge pour l'Asie Mineure l'absence des voies de communication, les échelles du littoral méridional servent de débouchés à divers produits de l'intérieur de ce pays. C'est ainsi que les forêts de la Cilicie et de la Pamphilie, les fertiles plaines d'Isbarta, de Karayoukbazar, de Karaman, de Konia, etc., si riches en céréales, dirigent leurs bois, leur vallonnée et leurs grains vers les échelles de Sélefké, de Kalendriéa, de Makri, d'Adalia, etc. Ici encore cependant, comme dans presque toute l'Asie Mineure, ce sont quelques Grecs et surtout quelques spéculateurs européens qui recueillent tous les bénéfices. Dans les échelles de Makri et d'Adalia, par exemple, les maisons de Smyrne, de Marseille, de Trieste, et les maisons anglaises, en première ligne, ont des agens chargés d'accaparer tous les produits qu'envoient à la côte les contrées voisines; ces produits, offerts à des prix très modiques, sont expédiés soit à Rhodes, soit à Smyrne, d'où ils passent le plus souvent en Europe. Les plus habiles de ces spéculateurs, installés dans les échelles méridionales de l'Anatolie, sont, sans contredit, les agens consulaires anglais, qui étendent sur toute l'Asie Mineure le réseau de leurs vastes opérations; ils spéculent particulièrement sur la hausse et la baisse du prix des grains et réalisent ainsi d'énormes bénéfices. En 1846, le consul anglais d'Adalia avait expédié pour l'Europe plusieurs bâtimens chargés de froment et de seigle; il en avait retiré près de 50,000 fr. de bénéfice net. Le vice-consul anglais de Samsun, les consuls de Trébisonde et de Tarsus se livrent également à des spéculations plus ou moins lucratives, favorisées par l'administration turque, qui se contente d'une faible part dans les produits, et qui ne se sent guère en mesure de rien refuser aux agens d'une grande puissance européenne. En général, les Européens savent toujours se soustraire aux monopoles, aux vexations qui accablent les sujets musulmans; bien souvent même on modifie en leur faveur les règlemens douaniers, ceux des quarantaines, les droits de vente, les droits de passeports. De telles entraves sont bonnes pour les pauvres ou pour les rayas; elles tombent presque toujours devant ces argumens persuasifs auxquels les fonctionnaires turcs sont rarement insensibles, et qui ont pour résultat ordinaire de contenter les deux parties aux dépens du fisc impérial.

Le littoral septentrional de la péninsule anatolique est loin d'être aussi favorisé par la nature que ses côtes du midi et de l'ouest. Sur l'immense développement de cette ligne côtière, depuis Scutari jusqu'aux frontières des possessions russes du Caucase, on ne compte pas une seule baie qui ne soit plus ou moins exposée aux vents du nord, si fréquens et si violens dans ces parages. Aussi, à l'exception de Batoun, les principales villes de la côte septentrionale, Eregli, Amassera, Sinope, Samsun, Trébisonde, n'ont-elles que des rades plus ou moins mauvaises. Toutefois, si le littoral septentrional est moins riche que les côtes du midi et de l'ouest en abris spacieux et commodes, le commerce y est beaucoup plus actif, surtout depuis l'établissement d'un service régulier de bateaux à vapeur entre Constantinople et Trébisonde. C'est en 1841 qu'une ligne de bateaux autrichiens fut pour la première fois mise en activité entre ces deux points. La navigation de Constantinople à Trébisonde a reçu, en 1845, une impulsion toute particulière, par suite de la création d'un nouveau service de bateaux anglais. L'Angleterre n'a point tardé, là comme ailleurs, à supplanter ses rivaux; ses paquebots font déjà un tort immense aux bateaux autrichiens, et le jour viendra bientôt, sans doute, où elle arborera le drapeau triomphant de son commerce sur tout le littoral septentrional de l'Asie Mineure.

J'ai dit qu'à l'exception de Batoun, ce littoral n'avait pas de bon port. La ville de Batoun, en effet, s'élève près d'une baie sinueuse, abritée à l'ouest par le cap nommé Batoun-Bouroun, et une jetée qui recourberait ce cap un peu au nord-est transformerait aisément la baie en un port excellent. Batoun deviendrait ainsi, par sa position exceptionnelle sur le bassin de la mer Noire, l'unique intermédiaire entre le commerce de l'Europe et celui de l'Asie. De tous les points de l'Anatolie, c'est celui qui, à ce titre, mériterait le plus de fixer l'attention de la Russie, et qui serait le plus digne de ses désirs ou de ses regrets. Un tableau du mouvement commercial du port de Samsun en 1841, 1842 et 1846 fera juger de l'impulsion imprimée à la navigation marchande sur la côte où s'élève Batoun par l'établissement des bateaux à vapeur autrichiens et anglais.

MOUVEMENT DU PORT DE SAMSUN PENDANT LES ANNÉES 1841, 1842 ET 1846.

	PAVILLONS.	NOMBRE des bâtimens.	VALEUR des marchandises importées.	VALEUR des marchandises exportées.
1841	Turc.	59	2,389,385 fr.	2,096,875 fr.
	Autrichien. .	34	807,350	843,900
	Russe. . . .	3	26,250	2,625
	Sarde. . . .	1	12,500	»

	PAVILLONS.	NOMBRE des bâtimens.	VALEUR des marchandises importées.	VALEUR des marchandises exportées.
1842	Turc.	80	1,252,250	1,344,250
	Autrichien. .	110	1,762,500	2,095,000
	Anglais.. . .	2	9,375	2,500
	Hellène. . . .	3	»	73,500
	Russe.	2	38,500	75,500
1846	Turc.	86	929,775	1,173,250
	Autrichien. .	32	1,137,750	804,700
	Anglais. . . .	49	2,060,090	2,059,800
	Hellène. . . .	3	146,500	»
	Russe.	6	180,000	»
	Sarde.	1	5,250	»

Parmi les importations et les exportations de l'année 1841 à Samsun figuraient : 3,918 ballots d'objets manufacturés; — 64 barils de fer anglais; — 1,464 quintaux de fer russe; — 4,160 quintaux de sel; — 24,100 kilos de blé de Turquie; — 10,200 kilos de blé russe; — 26,500 kilos de sucre anglais. Parmi les articles importés pendant l'année 1846, les produits manufacturés dominaient, tandis que l'exportation avait pour objet principal le *djéhri* et le tabac de Perse. Les progrès que je viens d'indiquer dans le mouvement commercial du port de Samsun sont évidemment dus à la marche constamment ascensionnelle du commerce anglais. On aura remarqué aussi que, parmi les nations représentées dans ce port, la Russie est au nombre des moins bien partagées, et que le pavillon français n'y paraît même pas.

Des voies de communication à établir, des ports à construire, un mouvement industriel à créer et à diriger, telle est, on le voit, la tâche imposée au gouvernement turc par la situation actuelle de l'Asie Mineure. Cette tâche suppose non-seulement de grandes ressources financières, mais un personnel administratif et militaire considérable. L'état des revenus publics, de l'administration et de l'armée en Turquie assure-t-il aux populations de l'Anatolie la protection, la sécurité qu'elles réclament? C'est ce qu'il faut maintenant examiner.

IV.

Il est assez difficile de soulever le voile dont le gouvernement turc enveloppe tout ce qui a rapport à l'état des revenus de l'empire comme à son système administratif et à ses forces militaires; j'ai pu cependant m'éclairer à cet égard mieux que par des inductions ou de vagues confidences : 600,000,000 de piastres (141,230,400 francs),

tel est le chiffre qu'on peut adopter comme indiquant en moyenne le revenu annuel de la Turquie. C'est là un revenu bien exigu en apparence pour un si vaste et si magnifique pays; mais les rouages vicieux de l'administration turque n'expliquent que trop bien cette disproportion étrange entre les ressources du pays et l'état de ses finances. L'organisation défectueuse du mode de perception, et notamment de la perception des recettes publiques, les diverses entraves qui paralysent le développement de l'industrie, l'ignorance et l'incapacité des agens chargés de l'exploitation des richesses industrielles du territoire ottoman, l'incertitude enfin qui plane sur le droit de propriété en Turquie, telles sont les causes principales de la mauvaise situation financière de l'empire.

Les branches les plus importantes du revenu public dans l'empire ottoman sont l'objet de concessions ou d'affermages faits au plus offrant. Ce système, surtout tel qu'il est appliqué en Turquie, où le gouvernement se borne à percevoir le prix de la concession sans exercer aucune surveillance sérieuse sur les opérations des concessionnaires, a pour conséquence de priver le fisc d'une bonne partie de la recette dont il aurait pu jouir, et de grever gratuitement le pays de charges inutiles et vexatoires, qui ne profitent qu'à un petit nombre de cupides spéculateurs, surtout lorsque ces derniers sont revêtus en même temps de fonctions publiques qui leur permettent d'appeler l'intimidation au secours de toutes leurs entreprises. Alors la situation des contribuables devient tout-à-fait pénible; or, ce sont précisément les fonctionnaires publics, et nommément les gouverneurs des provinces, qui achètent le plus souvent le droit de percevoir, pour leur propre compte, les diverses contributions des provinces où ils exercent leur juridiction. La perception des droits sur le tabac dans le *sandjak* de Djanik, qui fait partie du pachalik de Trébisonde, me fournit, à ce propos, un exemple entre mille. Dans cette province, ainsi que dans presque toute l'Asie Mineure, le tabac est frappé d'un double impôt : l'un, prélevé sur la plante encore non récoltée, s'appelle *yach gumruk*, et consiste en 112 paras par chaque soixante-dix pieds carrés; l'autre, perçu sur la feuille récoltée à raison de 6 piastres par batman, s'appelle *kourou gumruk*. Ces deux impôts sont affermés par le gouvernement au pacha de Trébisonde, qui à son tour les afferme à des particuliers, et, en comparant la somme que le pacha paie au gouvernement comme prix de la concession de ce droit avec la somme qu'il en retire lui-même, il se trouve que, déduction faite de tous les frais, il gagne sur le *yach gumruk* 37,500 à 40,600 francs, et sur le *kourou gumruk* 75,000 francs, ce qui porte le total de son bénéfice à environ 150,000 francs par an. Les habitans de la province de Djanik paient donc au pacha chaque année environ 150,000 francs en sus du

montant de l'impôt dont ils sont frappés par la loi. Cet impôt, en effet, est tellement faible, qu'on aurait pu le porter au chiffre que les pachas lui font atteindre, sans peser trop sur les habitans; seulement alors c'eût été le gouvernement qui aurait gagné tout l'excédant versé aujourd'hui illégalement dans la caisse privée du pacha. La province de Djanik, qui produit annuellement environ 57,000 oks de tabac, ne forme qu'une petite partie du pachalik de Trébisonde, qui, outre Djanik, renferme encore trois autres provinces, savoir : Karahissar, Trabézoun et Guné, toutes plus ou moins riches en tabac, et cette plante y est soumise au même régime fiscal. En admettant que les individus auxquels se trouvent affermés les droits sur le tabac dans tout le pachalik de Trébisonde retirent de cette perception un bénéfice annuel de 500,000 francs, on ne sera pas très loin de la vérité. Si l'on considère que le même régime domine plus ou moins dans tous les pachaliks de l'Asie Mineure, dont le nombre se monte à onze, renfermant trente-neuf provinces (*sandjak*) subdivisées en cinq cent quatre-vingt-treize districts (*caza*), et produisant presque toutes des quantités très considérables de ce tabac, on est amené à retrancher des revenus de la Turquie la somme énorme d'environ 2 millions de francs, qui, sur un seul article et seulement pour l'Asie Mineure, est soustraite au fisc impérial. Quel doit donc être le chiffre de la perte annuelle pour toute l'étendue de l'empire, et combien ce chiffre doit grossir lorsqu'on y ajoute le montant du bénéfice illégal qui résulte du système des concessions appliqué à la perception des droits sur les autres produits de l'industrie agricole et manufacturière, ainsi qu'à la perception de l'impôt direct et indirect!

Une autre cause du chiffre minime des revenus du gouvernement turc, ce sont, je l'ai dit, les entraves qui paralysent les forces productives de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Tout semble calculé, en effet, pour ralentir la production dans un pays où il serait si facile de l'activer. L'ignorance et l'inertie des fonctionnaires turcs rendent stériles entre les mains du gouvernement les sources les plus précieuses de la richesse nationale. Ce que j'ai dit des mines de l'Asie Mineure s'applique à toutes les autres branches du travail industriel en Turquie. Tandis que, dans les mines, on se contente d'un bénéfice dix fois inférieur à celui que les plus simples précautions permettraient d'obtenir, l'agriculture reste également stationnaire, et ne profite pas au centième des ressources que lui offre l'admirable nature de l'Orient.

Une dernière cause de ruine aggrave le mal déjà produit par les entraves et les abus que je viens d'énumérer. Le gouvernement turc est privé, par l'état de ses forces militaires, des moyens d'action et de répression nécessaires pour assurer l'exécution des lois. De là absence de sécurité, de garanties pour les producteurs comme pour les proprié-

taires. Dans un grand nombre de provinces, les tribus nomades des Avchares, des Kurdes, etc., se livrent à des brigandages et à des violences barbares que l'administration laisse trop souvent impunis. Ainsi toute industrie est étouffée dans son germe, car il manque au travail de l'homme en Turquie sa première condition d'existence et d'avenir, la sécurité, le respect de la propriété.

Les principales sources du revenu public en Turquie sont en premier lieu :

La dîme (*uchur*); elle est prélevée sur tous les produits de l'agriculture, ainsi que sur les bestiaux dont l'élève se rattache à l'économie rurale.

Le *bintimé* (anciennement appelé *salguine*), qui consiste en un droit de 25 pour 100 que paie chaque propriétaire d'après l'évaluation de ses biens tant meubles qu'immeubles. Ces biens pouvant se composer de valeurs déjà soumises à la dîme, — les céréales, les olives, les troupeaux, par exemple, — il s'ensuit que les mêmes propriétés se trouvent souvent frappées par deux impôts différens; c'est ainsi que sur 1,000 kilogrammes de blé le gouvernement en prélève 100 à titre de *dîme*, et 500 à titre de *bintimé*, tandis que, pour une maison estimée à la même valeur, il ne perçoit qu'un seul impôt, c'est-à-dire les 25 pour 100 du *bintimé*.

L'*intésap* est un droit dont sont frappés les boutiques et magasins selon la valeur des objets qu'ils exposent en vente; le maximum de cet impôt est de 60 piastres, et le minimum de 10 piastres par mois.

Le *haratch* ou capitation est imposé à tous les sujets chrétiens ou rayas de la Porte. Cet impôt personnel est de 30 à 60 piastres par tête, selon la répartition qui en est faite par les communes locales.

Le *gumruk* ou droit de douane consiste en un droit de 9 pour 100 prélevé sur les marchandises qui viennent de l'intérieur et s'embarquent pour les échelles situées dans l'empire, de 12 pour 100 sur les marchandises exportées à l'étranger, et enfin de 5 pour 100 sur les marchandises importées de l'étranger. De toutes ces sources du revenu de l'état, les dîmes et les douanes sont celles qui, en Asie Mineure, rapportent le plus, car on peut évaluer le résultat des premières à environ 15 millions de francs et celui des dernières à 25 millions de francs, ce qui fait un montant de 40 millions de francs; or, en y ajoutant les 2,500,000 francs que rapportent les mines, et en tenant compte du produit des autres sources de la recette, et nommément du *bintimé*, de *l'intésap*, du *haratch*, etc., on ne s'éloignera pas beaucoup du chiffre réel en admettant que le total des revenus que retire le gouvernement turc de l'Asie Mineure est de 50 à 55 millions de francs, ce qui prouverait que l'Asie Mineure à elle seule fournit plus d'un tiers du montant de la recette publique de l'empire.

La perception de presque toutes les branches diverses de cette recette est, je l'ai dit, l'objet de concessions accordées aux particuliers, et, qui pis est, aux fonctionnaires publics. Dans toute l'Asie Mineure, par exemple, les contribuables n'ont point affaire directement au gouvernement malgré la déclaration du fameux décret de Gulhané, qui avait solennellement condamné ce détestable régime. Malheureusement, depuis les huit années qui ont suivi la promulgation du *hatti-chérif*, les brillantes espérances qu'il avait fait naître sont loin de s'être complétement réalisées.

Le montant du revenu de l'état, quelque faible qu'il pût paraître d'ailleurs relativement aux ressources du pays, avait suffi, il y a une trentaine d'années, aux exigences de l'administration. Le budget offrait alors une concordance très satisfaisante entre la recette et la dépense. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Le gouvernement turc a voulu substituer à l'ancien régime administratif une organisation européenne; mais, au lieu de remplacer un système par un autre, il n'a réussi qu'à faire marcher côte à côte l'ancien et le nouveau régime, de telle sorte que les dépenses du gouvernement se sont grandement accrues sans que la chose publique y ait beaucoup gagné. La munificence du sultan actuel, munificence qui dégénère souvent en prodigalité, n'était guère de nature à rétablir l'équilibre détruit du budget turc. On comprend que dans des finances ainsi gouvernées le chiffre des dépenses n'ait pas tardé à dépasser celui des recettes, et aujourd'hui même la différence se continue dans une progression tout-à-fait alarmante, car en 1835 et 1836 la dépense dépassait la recette d'environ 30 millions de francs, tandis qu'en 1847 l'excédant de la dépense atteignait déjà le chiffre de plus de 80 millions de francs, c'est-à-dire les deux tiers du total du revenu; aussi le gouvernement a-t-il fini par recourir au papier-monnaie, pendant tant de siècles inconnu en Turquie. Il y a six ans seulement, c'est-à-dire en 1841, que ce signe fictif et onéreux a été pour la première fois lancé dans la circulation pour suppléer au manque des valeurs réelles. Le gouvernement turc a procédé d'abord avec une certaine circonspection dans l'établissement du nouveau signe monétaire; il a réduit l'émission des assignats au strict nécessaire; l'année suivante, c'est-à-dire en 1842, Izet-Pacha trouva moyen de faire rembourser une partie des billets et n'en émit que pour la valeur de 60 millions de piastres, tout en réduisant l'intérêt à 6 pour 100, tandis qu'il avait été à 12 pour 100. A peine Izet-Pacha était-il tombé que déjà la valeur du papier-monnaie en circulation représentait 80 millions de piastres, et aujourd'hui il y en a en Turquie pour plus de 150 millions de piastres à 6 pour 100. N'est-ce point là une progression bien rapide?

On voit combien il importe de développer en Turquie par tous les

moyens possibles la production industrielle, cette source intarissable de la richesse financière; mais, sans une bonne organisation militaire qui assure l'exécution des lois et la paix intérieure, l'état de l'industrie sera toujours languissant et précaire. Le chiffre total de l'armée régulière de l'empire ottoman, sans compter les *spahis* et autres milices indisciplinées, ne dépasse pas, même de l'aveu du cadre de l'état-major, cent cinquante mille hommes; cette armée doit être composée de cinq corps, chacun de trente mille hommes. Cependant ce devis officiel de l'état-major, tel qu'il est présenté au sultan, est encore bien au-dessus de la réalité, car des renseignemens soigneusement recueillis sur le chiffre de l'armée effective m'ont prouvé que ce chiffre ne dépassait point celui de quatre-vingt-quinze mille hommes, dont dix-sept mille de cavalerie.

Le tableau suivant fera connaître la hiérarchie militaire en Turquie et le montant mensuel des traitemens affectés aux différens grades.

GRADES.	MONTANT DES APPOINTEMENS PAR MOIS.	
	En piastres.	En francs.
Néfer (soldat).	20	4 50
On-bachi (commandant de 10 hommes). . . .	30	7 30
Tchaouch-bachi (commandant de 50 hommes).	40	9 50
Uz-bachi (commandant de 100 hommes). . . .	300	75 »
Miliasème (lieutenant du uz-bachi.)	180	41 »
Bin-bachi (commandant de 1,000 hommes). . .	750	175 »
Kolagassi (lieutenant du bin-bachi).	600	150 »
Miralaï (colonel).	1,500	329 »
Kaïmakam (lieutenant-colonel).	900	211 »
Liva ou pacha à une queue (général-major). .	7,500	1,770 »
Férik ou pacha à deux queues (lieut.-général.).	11,000	2,587 »
Muchir ou pacha à trois queues (gén. en chef).	70,000	15,880 »

Dans la moyenne, l'entretien d'un régiment revient au gouvernement turc à 3 millions de piastres (704,331 francs) par an, et celui du total de l'armée à 285 millions de piastres (environ 70 millions de fr.). L'entretien de l'armée absorbe donc bien au-delà du tiers des revenus de l'empire ottoman! On voit en outre qu'en Turquie il existe entre les salaires des grades subalternes et ceux des grades supérieurs une disproportion telle, qu'on n'en trouve point de semblable dans les armées d'aucune puissance européenne; car, en évaluant les frais de rations et d'habillement qui sont fournis au soldat en sus de son salaire à la moitié du montant de ce dernier, on aura à peu près la somme de

75 francs pour l'entretien annuel d'un soldat turc (d'infanterie), savoir : environ 50 francs de traitement, et 25 francs de frais d'entretien et d'équipement. Or, c'est un chiffre inférieur à celui que présente l'armée russe, qui est celle de toutes les armées européennes où l'entretien du soldat coûte le moins, puisqu'on peut l'évaluer (pour le soldat d'infanterie) à 125 fr. par an, tandis qu'il coûte en Autriche 212 fr., en Prusse 240 fr., en France 340 fr., et en Angleterre 538 fr. Il n'en est point de même des grades supérieurs de l'armée ottomane, car leurs émolumens peuvent non-seulement rivaliser avec ceux des armées les mieux payées de l'Europe, mais même les dépassent bien souvent; c'est ainsi qu'en tenant compte des rations très copieuses allouées à tous les fonctionnaires militaires en sus des traitemens dont je viens de donner le tableau, et en évaluant ces rations à la moitié du montant des traitemens, nous aurons pour l'entretien annuel d'un colonel turc la somme de 5,796 francs (c'est-à-dire 329 francs par mois de traitement, et 164 fr. à peu près de rations, ce qui fait 483 fr. par mois et 5,796 fr. par an); le lieutenant-général reçoit 41,560 fr. (c'est-à-dire 2,587 fr. de traitement par mois, plus 1,293 fr. de rations, ce qui fait 3,880 fr. par mois et 41,560 fr. par an); le général en chef ne reçoit point de rations en nature, mais il touche 190,560 fr. Il est vrai que lorsque les *muchirs* sont revêtus du poste de gouverneur-général d'un pachalik, tous les frais de représentation, ainsi que l'entretien de leurs secrétaires et domestiques, sont à leur charge; mais il faut avoir habité longtemps la Turquie et avoir connu l'intérieur du ménage des pachas pour savoir à quoi s'en tenir relativement à tous ces frais d'une représentation aussi modeste que peu coûteuse, et surtout à l'entretien de cette nombreuse valetaille recouverte de guenilles, le plus souvent même dénuée de chaussure et de linge. Aussi peut-on admettre comme règle générale que sur les 150 ou 190,000 francs que touchent annuellement les *muchirs*, ils en dépensent rarement le quart, en sorte qu'ils peuvent compter chaque année sur une centaine de mille francs de bénéfice légal, qui est le plus souvent doublé par l'adjonction d'autres bénéfices d'une nature beaucoup moins légitime.

Quoique l'entretien de l'armée absorbe près de la moitié des revenus de l'empire ottoman, elle serait loin de suffire aux exigences d'un système de protection militaire fondé sur l'établissement de lignes de fortifications et de points stratégiques. Sous ce rapport, il n'y a point en Europe de puissance de second ou de troisième ordre qui ne soit infiniment supérieure à la Turquie, car, sans parler des autres provinces de l'empire et en n'examinant que l'Asie Mineure, on se convaincra aisément que la main de l'ingénieur militaire n'y a pas encore laissé la plus légère trace de son passage. A l'exception des Dardanelles, il n'y a pas un seul point fortifié, pas un seul ouvrage militairement con-

struit qui puisse être considéré comme l'équivalent même du plus éphémère des blockhaus. Une contrée où la nature semblait avoir tracé le plan d'un fort gigantesque et inexpugnable est devenue ainsi une vaste région inoffensive, que tout agresseur peut parcourir sans obstacle et occuper sans résistance sérieuse.

Les seules fortifications en Asie Mineure qui méritent en quelque sorte ce nom (et encore moins par ce qu'elles sont que par ce qu'elles pourraient devenir), ce sont les deux lignes de châteaux qui bordent des deux côtés le Bosphore et les Dardanelles. Les châteaux des Dardanelles sont au nombre de onze : six sur la côte d'Europe et cinq sur la côte d'Asie. Les forts de la côte d'Europe sont : 1° *Settil-Bahar*, 2° *Namazian-Tabiassi*, 3° *Kilid-Bahar*, 4° *Dehermin-Bouroun*, 5° *Tchamly-Bouroun*, et 6° *Bovalé*. Les forts de la côte d'Asie sont : 1° *Kum-Kalé*, 2° *Tchamlik-Tabiassi*, 3° *Kalé-Sultanié*, 4° *Kalé-Bouroun-Tabiassi*, 5° *Nagara*.

Tous ces forts consistent soit en châteaux fortifiés seulement, soit en châteaux accompagnés de batteries, soit enfin en batteries seules; le mieux construit de tous les forts des Dardanelles est le fort de Nagara, situé sur l'emplacement de l'ancien Abydos, et consistant en un château et une assez bonne batterie; mais celui à qui sa position naturelle assigne la première place est sans contredit le château de Kilid-Bahar, dont le nom même, qui signifie *clé de la mer*, est parfaitement justifié par la nature des localités, car ici le détroit se resserre tellement que les boulets peuvent atteindre les deux côtes opposées. Presque tous les châteaux des Dardanelles sont dans un état de délabrement plus ou moins avancé, et deux années de travail au moins seraient nécessaires pour réparer les brèches qu'y a faites le temps; cependant, à la rigueur, les batteries seules, placées entre les mains des Européens, pourraient suffire à la défense du détroit; dans tous les cas, si l'on voulait compléter le système de défense des Dardanelles, il faudrait fortifier les hauteurs qui avoisinent les châteaux. Faute d'une telle précaution, les Dardanelles seraient exposées à un coup de main et pourraient être prises par des troupes de terre qui foudroieraient les forts du haut des collines voisines.

Il y a aux Dardanelles deux poudrières, l'une sur la côte d'Asie dans le château de Kalé-Sultanié (vulgairement appelé Tchanar-Kalési), et l'autre sur la côte d'Europe dans le château de Kilid-Bahar; la poudrière de Kalé-Sultanié est la plus importante, elle peut être considérée comme le dépôt principal, destiné à pourvoir, selon le besoin, tous les forts des munitions, des projectiles nécessaires; aussi, en cas d'attaque, ce serait vers le château de Kalé-Sultanié qu'il faudrait diriger les premiers efforts, soit pour s'emparer du dépôt central, soit pour l'incendier. En ce moment, la poudrière de Kalé-Sultanié ren-

ferme à peu près 600,000 cartouches à fusil et 350,000 charges de canon. Le nombre total des canons qui se trouvent aux différens forts des Dardanelles est de 600, et celui des obusiers de 200, ce qui donne pour total 800 bouches à feu. Le chiffre de la garnison distribuée dans les différens forts ne dépasse guère 3,200 hommes, parmi lesquels on chercherait inutilement de bons canonniers, bien qu'un officier prussien, M. Wendt, soit chargé de l'instruction et de l'exercice de cette garnison; mais, malgré le mérite incontestable de ce fonctionnaire, il subit le sort réservé, parmi les Turcs, à tout étranger qui se charge de l'ingrate tâche de les initier à la science européenne. Aux yeux des autorités turques, aux yeux même des soldats, ce n'est qu'un *giaour* imposé par la fantaisie du sultan, et qu'une autre fantaisie pourra bientôt mettre à la porte; ce qui effectivement ne tarderait pas à arriver si, emporté par son zèle et la conscience de son devoir, l'étranger persistait à vouloir atteindre le but de sa mission, au lieu de se résigner modestement à une position passive.

Ce serait mal juger toutefois le gouvernement ottoman que de croire qu'il n'est pas sérieusement préoccupé de la nécessité des réformes administratives que réclament les intérêts politiques aussi bien que les intérêts matériels de la Turquie. Après avoir montré les abus qui affligent les populations de l'Asie Mineure, comme celles de tout l'empire ottoman, il est juste d'indiquer aussi les moyens employés depuis quelques années pour introduire la Turquie dans une voie meilleure.

V.

Tout le monde a entendu parler de l'acte proclamé le 3 novembre 1839 et généralement connu sous le nom de *hatti-chérif de Gulhané*. Ce manifeste, d'ailleurs très remarquable par les sentimens généreux et philanthropiques qu'il respire, semblait promettre à la Turquie une ère nouvelle, une renaissance complète. Les réformes que le sultan se proposait d'accomplir devaient (ce sont ses propres termes) « porter sur trois points : 1° les garanties de sécurité quant à la vie, l'honneur et la propriété des sujets ottomans; 2° un mode régulier de répartition et de perception des impôts, et l'abolition complète du système d'*iltizam* ou de concession de ces droits à des particuliers (1); 3° l'établis-

(1) Ce système était flétri par le sultan dans les termes suivans : « Un usage funeste subsiste encore, quoiqu'il ne puisse avoir que des conséquences désastreuses : c'est celui de concessions vénales connues sous le nom d'*iltizam*. Dans ce système, l'administration civile et financière d'une localité est livrée à l'arbitraire d'un seul homme, c'est-à-dire quelquefois à la main de fer des passions les plus violentes et les plus cupides, car, si ce fermier n'est pas bon, il n'aura d'autres soins que son propre avantage. »

sement d'un mode régulier pour la levée des soldats et la durée de leur service. »

Sécurité pour la vie et la propriété des sujets ottomans, meilleure répartition et meilleure perception de l'impôt, meilleure organisation de l'armée, c'étaient là de belles promesses : le triple but marqué si solennellement par le hatti-chérif de Gulhané a-t-il été atteint? Commençons par le premier ordre de réformes, par celles qui devaient assurer des garanties nouvelles à la vie, à l'honneur et à la propriété des sujets du sultan. Il est vrai que le droit de vie et de mort n'est plus au nombre des attributions des pachas. A la suite de la promulgation du manifeste de Gulhané, ces fonctionnaires ont été dépouillés d'une prérogative aussi exorbitante, et ils ne peuvent plus infliger les peines capitales sans un ordre explicite du gouvernement central de Constantinople; toutefois l'autorité des pachas est telle encore que, s'il leur plaît d'ôter la vie à un individu, ils ont mille moyens légaux d'atteindre leur but sans recourir à une exécution capitale. C'est ainsi que j'ai vu moi-même, dans plus d'un pachalik, des malheureux condamnés à des incarcérations qui terminaient promptement leur existence : en pareil cas, on a soin de sauver les formes et le principe des nouvelles institutions, et on annonce aux autorités de Constantinople que tel individu incarcéré provisoirement, en attendant la décision des hautes autorités de la capitale, est mort subitement dans sa prison. Les pachas ont un autre moyen non moins ingénieux d'éluder la loi nouvelle; il y a des châtimens corporels qui, appliqués avec certains raffinemens, équivalent parfaitement à la peine capitale. Les nouvelles institutions fixent, il est vrai, le maximum des coups de verge que peut ordonner un juge ou un kadi, et on se garde bien de dépasser le chiffre légal; seulement la dose tolérée par la loi est administrée à plusieurs reprises et à des intervalles plus ou moins courts, ce qui amène le résultat voulu sans que la loi ait été littéralement violée. Si les prescriptions légales destinées à garantir la vie des sujets ottomans sont ainsi respectées, que sera-ce des prescriptions relatives à l'honneur et à la propriété? Ici, d'ailleurs, les nouvelles institutions se sont trouvées en présence de l'ancienne loi du Koran, devant laquelle il a fallu s'incliner. Cette loi condamne les sujets chrétiens à l'incapacité politique et sociale; elle les prive du droit de faire valoir leur témoignage devant les tribunaux; or, quelle garantie un sujet chrétien de la Porte a-t-il pour son honneur et sa propriété, lorsqu'à chaque instant ses concitoyens musulmans peuvent l'attaquer dans ses droits les plus sacrés, sans qu'il ait de réparation à espérer, à moins qu'un musulman lui-même ne condescende à lui servir de témoin contre des musulmans? Ainsi aujourd'hui, comme du temps de Mahomet et d'Amurat, un Grec ou un Arménien peuvent être impunément mal-

traités et insultés par des Turcs en présence d'une foule d'autres chrétiens, et ces derniers ne sauraient servir de témoins à l'offensé pour faire condamner les coupables.

Le second point de l'acte de Gulhané a-t-il été mieux atteint que le premier? Il s'agissait de l'établissement d'un mode régulier de répartition et de perception des impôts. On promettait en outre l'abolition complète du système de *l'iltizam* ou de la concession des droits de perception. Ce que j'ai dit du régime financier turc montre assez que le système de *l'iltizam* est encore pratiqué ouvertement dans tout l'empire. Ici les promesses impériales sont en contradiction flagrante avec la réalité. Le système que le décret souverain a solennellement flétri comme la honte et le fléau de l'empire y domine en ce moment sous la sanction et avec la coopération la plus énergique de l'administration même.

Le décret de Gulhané promettait encore l'établissement d'un mode régulier pour la levée des soldats et la durée de leur service. Il faut reconnaître que de toutes les réformes proclamées à Gulhané celles relatives à la conscription et à la durée du service militaire ont été les moins illusoires. Le recrutement s'opère maintenant en Turquie avec infiniment plus de méthode et de régularité qu'autrefois, et l'existence ainsi que l'avenir du soldat y ont reçu de solides garanties; mais, en limitant ses réformes militaires au recrutement et à la durée du service, le gouvernement turc a trop oublié la nouvelle mission que l'établissement d'une administration régulière devait imposer à l'armée ottomane. Cette mission est celle qui appartient dans tout pays civilisé à la force militaire chargée de veiller au nom de la société sur la sécurité des populations. L'armée turque n'est guère en état de remplir ce noble rôle. La réforme militaire, faute d'avoir été complète, laisse subsister en Turquie les anciens abus à côté des innovations récentes. Sous l'empire des anciennes institutions, le droit de défense et de protection de l'ordre intérieur appartenait à chaque membre de la société musulmane. Tout sujet turc avait le droit de porter des armes et de s'en servir dans l'intérêt de sa propre conservation. De leur côté, les pachas et leurs mandataires subalternes étaient investis du droit de sauvegarder leurs provinces par tous les moyens qu'ils jugeraient convenables, et, dans certaines régions de l'empire habitées par des tribus turbulentes ou pillardes, les puissans chefs des pachaliks ne maintenaient leur autorité que par l'application inflexible d'un véritable système de terreur, auquel le gouvernement central restait le plus souvent étranger. C'est ainsi que les célèbres feudataires connus sous le nom de Tchapan-Oglou et de Kara-Osman-Oglou, qui, il n'y a pas plus d'une cinquantaine d'années, adminis-

traient à eux seuls presque toute l'Asie Mineure en véritables souverains, avaient réussi à dompter complétement ces Kurdes et ces Avchars aujourd'hui si intraitables. Sous leur régime vigoureux, les habitans de la campagne n'avaient rien à craindre du voisinage de ces bandits; les loups et les brebis se trouvaient pour ainsi dire logés dans la même enceinte sans qu'il en résultât aucun inconvénient. Cependant cet ordre de choses était comme de raison incompatible avec une administration régulière, et un gouvernement civilisé ne pouvait ni ne devait souffrir l'existence d'un état dans un état, il ne pouvait pas davantage abandonner aux individus le droit de se défendre eux-mêmes. Seulement, abolir l'autorité infiniment trop étendue des pachas et le droit illimité de l'usage des armes, c'était dire à la société turque : « Je me charge du soin de vous défendre. J'exige que non-seulement vous me remettiez vos armes, mais qu'encore, en cas de rixe, vous renonciez au droit de repousser la force par la force. En revanche, je vous accorderai ma protection contre l'arbitraire de mes délégués, qui ne pourront plus disposer de votre vie et de vos biens; votre personne sera inviolable, et aucun individu ne pourra être condamné sans jugement ni déclaré coupable d'un acte quelconque sans la déposition des témoins. » En limitant l'autorité des pachas, le gouvernement turc avait-il bien mesuré toute l'étendue de la responsabilité et des engagemens qu'il contractait? Évidemment non, car d'abord il n'a pas eu le pouvoir de contraindre tous ses sujets à renoncer aux sauvages prérogatives de l'ancien ordre social. En Asie Mineure, par exemple, tandis que les habitans des villes et des campagnes sont désarmés, presque la totalité des tribus kurdes et avchares demeurent en possession de leurs armes, ce qui a divisé tous les habitans de plusieurs provinces, et notamment ceux de l'Asie Mineure, en deux camps, l'un désarmé et seulement protégé par les promesses du gouvernement, l'autre jouissant de l'avantage d'appuyer ses demandes et ses exigences par la force des armes.

Les autorités locales n'ont aucun moyen, malheureusement, pour réparer l'atteinte si grave portée par ce déplorable régime à l'équilibre social, car, d'un côté, la nouvelle loi a mis les habitans hors d'état de se défendre eux mêmes, et, de l'autre, les pachas n'ont ni le pouvoir ni le désir d'employer contre les agresseurs l'intervention de la force armée. D'ailleurs, cette intervention, si même elle était toujours praticable, n'atteindrait qu'imparfaitement son but, car les agresseurs ne peuvent, selon la nouvelle loi, être punis que lorsqu'ils sont surpris en flagrant délit, ou bien lorsque, selon l'ancienne loi, ils sont accusés par le témoignage d'un musulman; de plus, les pachas ne tolèrent que trop souvent, et pour cause, les déprédations exercées par cer-

taines tribus dont ils connaissent parfaitement les chefs. La difficulté de donner toujours aux plaintes des populations chrétiennes la sanction d'un témoignage musulman, la défense faite aux pachas de provoquer la moindre effusion de sang, sont autant d'armes légales dont ces fonctionnaires se servent quelquefois pour justifier leur tolérance à l'égard des hordes barbares dont ils sont trop souvent les complices.

L'Asie Mineure doit donc être comptée parmi les parties de l'empire qui ont le plus souffert des réformes mal exécutées de l'acte de Gulhané. Dans les pachaliks de Sivas, de Marach, d'Angora et tant d'autres, j'ai vu une quantité de villages livrés, pieds et poings liés, à la merci des tribus kurdes et avchares, qui non-seulement prélèvent sur les habitans des contributions arbitraires, mais encore aux époques de leurs migrations détruisent les moissons en faisant paître dans les champs de blé leurs chameaux et leurs moutons. Quand les habitans sont chrétiens, la fureur de ces hordes vagabondes ne connaît plus de bornes. Dans toute la région riveraine qui s'étend le long du Kizil-Ermak depuis Kaïsaria jusqu'à Sivas, région presque exclusivement occupée par une nombreuse population du rite arménien, les Kurdes s'abandonnent au pillage avec la double énergie inspirée par le fanatisme et la certitude de l'impunité. En effet, les agresseurs savent que les dénonciations des habitans chrétiens sont nulles, ne pouvant être appuyées que sur leur propre témoignage, que les tribunaux turcs n'acceptent point. De plus, toutes les tribus nomades qui sillonnent les provinces de l'empire ottoman savent également bien qu'à défaut de la connivence des autorités locales elles peuvent toujours compter sur leur impuissance. Je ne citerai à ce sujet que deux exemples. La province de Bozok, qui fait partie du vaste pachalik de Sivas, sert de quartier d'hiver à un grand nombre de Kurdes appartenant à la tribu de Richvan, tribu dont le nom seul est pour tous les habitans de l'Asie Mineure un véritable épouvantail, tant elle est renommée par la hardiesse de ses razzias et son indomptable instinct de brigandage. Deux fois par an, cet essaim de pillards, qui ne compte pas moins de sept à huit mille individus, traverse la province, d'abord au printemps, quand ils transportent leurs tentes sur les plateaux élevés de Sivas et d'Érzeroum, et ensuite en automne, lorsqu'ils abandonnent leurs *yaïlas* ou pâturages d'été pour reprendre leurs campemens d'hiver. Chacune de ces deux migrations est un véritable fléau pour les populations sédentaires, et cependant chaque automne ces brigands privilégiés viennent tranquillement reprendre leurs campemens d'hiver en dressant leurs tentes dans les vallées boisées du Tchitchek-Dagh et Mailla-Dagh, situées seulement à une journée de distance de Yuzgat, chef-lieu de la province et résidence du pacha qui l'administre et est censé la dé-

fendre. Or, quels sont les moyens de défense que le gouvernement a placés entre les mains du pacha pour protéger plusieurs centaines de villages inoffensifs contre des hordes de brigands tous parfaitement montés et armés de pied en cap? Ces moyens, les voici : d'abord cinquante hommes, soldats irréguliers moitié fantassins et moitié cavaliers, que le gouvernement met à la disposition du pacha, et dont le salaire est de 100 piastres (23 fr. 50 cent.) par an pour les fantassins, et de 130 piastres (30 francs) pour les cavaliers, salaire dans lequel sont non-seulement compris les frais de nourriture, mais aussi l'achat et l'entretien du cheval. Qu'on ajoute à ces cinquante soldats trente-deux cavaliers irréguliers (*zaptys*) attachés au service des chefs de districts qui composent la province, et l'on a, pour total de la force armée destinée à y faire respecter la loi et à tenir en frein sept à huit mille Kurdes turbulens, le chiffre de *quatre-vingt-deux individus!*

Le district minier d'Akmadène nous offre un autre exemple non moins significatif de cette insuffisance des moyens militaires mis à la disposition des fonctionnaires turcs; il renferme près de quatre-vingt-dix villages sans cesse attaqués et pillés par les Kurdes, qui viennent même très souvent interrompre les travaux de la mine dont le gouvernement retire un si grand bénéfice; or, pour faire face à cette bande d'ennemis de l'ordre social, quelle est la force dont dispose le chef ou *mudir* de ce district? *Seize cavaliers irréguliers!*

La sécurité de la propriété, la perception de l'impôt, l'organisation de l'armée, restent donc après comme avant le hatti-chérif de Gulhané les trois points qui appellent aujourd'hui plus que jamais la sollicitude du gouvernement turc. Les réformes accomplies ont rendu même plus nécessaires encore en Turquie les réformes ajournées. L'appareil gouvernemental de l'empire ottoman est en ce moment comme une machine dont on aurait voulu remplacer les ressorts anciens par des ressorts nouveaux, sans avoir pris la précaution de supprimer ou de remplacer les rouages que cette grave modification rendait inutiles ou nuisibles. La machine, mise en mouvement par des forces qui se contrarient ou s'annulent, a fini par ne plus obéir à aucune impulsion. et, si défectueuse qu'elle soit, cette machine est encore très coûteuse.

En Turquie, on sait déjà à quoi s'en tenir sur les avantages du système réformateur. Ici, comme partout ailleurs, quand on impose au peuple de nouveaux sacrifices, son premier mouvement est de se demander quels sont les résultats qu'il achète à ce prix, et, lorsqu'il découvre que le sacrifice a été gratuit ou disproportionné avec le bien obtenu, il se croit dupe; le mécontentement devient alors général, et c'est un symptôme qu'il serait dangereux de laisser se développer, car il pourrait devenir, surtout par le temps qui court, le précurseur d'un

orage, d'une crise plus ou moins redoutable. Or, ce sentiment de méfiance envers l'autorité est très répandu dans la masse du peuple ottoman, et y fait des progrès rapides à mesure que le contribuable turc arrive à vider son compte courant avec le gouvernement et qu'il parvient à se persuader de cette simple vérité, que depuis les réformes il paie beaucoup plus sans avoir obtenu une condition sinon supérieure à sa condition ancienne, du moins meilleure relativement à l'étendue des sacrifices qu'il s'est imposés. Il y a quelque chose de fondé, on ne peut le méconnaître, dans ces impressions de désappointement, j'ajouterai même dans le sentiment de regret qui bien souvent les accompagne. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à comparer le cadre actuel des impôts dont sont frappées les provinces ottomanes avec celui des époques antérieures au système nouveau, à rapprocher, par exemple, du montant des contributions prélevées sur les habitans d'Angora depuis la proclamation du hatti-chérif de Gulhané le montant des mêmes contributions telles qu'on les exigeait antérieurement à la réforme.

NATIONALITÉ des contribuables.	MONTANT ANNUEL des contributions de la ville d'Angora.	
	Avant la réforme.	Aujourd'hui.
Mahométans.	167,360 piastres.	227,850 piastres.
Catholiques.	82,000	231,984
Grecs.	38,102	78,312
Arméniens.	9,164	18,480
Totaux.	296,626 piastres.	556,626 piastres.

A l'époque où la province de Bozok était administrée par la famille Tchapan-Oglou (il n'y a pas encore une quarantaine d'années), elle fournissait annuellement 200,000 piastres de contributions et de plus 60,000 kilos de blés à titre de dîme; en évaluant le *mud* à 200 piastres, prix actuel de la mesure de blé dans cette localité, les 60,000 kilos représenteraient aujourd'hui environ 700,000 piastres, ce qui, ajouté au produit des contributions, ferait monter à 900,000 piastres le total du revenu que les Tchapan-Oglou tiraient de la province de Bozok, qui jouissait alors d'un calme et d'une sécurité parfaite. Cependant cette province, malgré les vexations et les brigandages qui l'affligent depuis la chute de l'ancienne administration, fournit aujourd'hui au trésor impérial des contributions très supérieures, comme on en peut juger par les chiffres suivans :

Bintimé.		1,706,000 piastres.
Dîme.		600,000
Haratch.		50,000
	Total. . . .	2,356,000 piastres.

Il y a là un contraste sur lequel je n'insiste pas. Les exemples ne me manqueraient pas d'ailleurs pour prouver l'énorme accroissement occasionné par l'introduction du système réformateur dans les charges des sujets de l'empire ottoman; mais je crois inutile d'appuyer par de nouveaux faits une assertion que les preuves déjà citées ont dû rendre irrécusable : c'est que, si la charte de Gulhané n'a point atteint d'un côté son but principal, de l'autre elle n'en a pas moins modifié gravement la condition des sujets ottomans en leur imposant des charges nouvelles que les avantages solennellement promis n'ont point encore compensées.

Que conclure de cette situation pénible où sont placées les nombreuses populations soumises au sultan Abdul-Medjid? Suffirait-il, pour accorder à leurs griefs une satisfaction légitime, d'exécuter plus loyalement le hatti-chérif de Gulhané? Non sans doute : ce hatti-chérif n'est que le témoignage éloquent des vues libérales, des généreuses intentions du gouvernement turc. Il promet beaucoup de réformes, mais il laisse subsister encore plus d'abus. L'œuvre de régénération dont les principales bases ont été jetées à Gulhané n'exige pas seulement plus de fidélité, plus de zèle dans les fonctionnaires chargés d'en assurer le succès; elle demande encore à être complétée sur beaucoup de points; et, en admettant même que ce difficile travail fût accompli, il resterait à la Turquie un pas à faire dans la voie où ce hatti-chérif l'a introduite : je veux parler de l'émigration européenne, qu'il serait de l'intérêt du gouvernement turc d'encourager, de favoriser par tous les moyens.

Compléter le hatti-chérif de Gulhané, favoriser l'émigration européenne, telle est la double tâche imposée au sultan actuel. Cette tâche n'est au-dessus ni de son intelligence ni de son noble caractère. J'ai déjà montré combien le hatti-chérif de Gulhané avait créé de difficultés nouvelles dans la situation intérieure de la Turquie. Il suffira de rappeler ces difficultés, en ce qui touche l'Asie Mineure, pour préciser les graves exigences que, dans l'Anatolie comme dans le reste de l'empire, le gouvernement turc ne saurait long-temps méconnaître.

Il demeure prouvé qu'on n'a point su jusqu'à ce jour tirer de l'Asie Mineure des bénéfices matériels en proportion avec les ressources va-

riées et nombreuses de ce magnifique pays. — Il est non moins évident que l'absence de voies de communication doit être comptée parmi les principales causes qui ont entravé le développement de ces ressources. — Il faut reconnaître enfin que la situation de l'Asie Mineure a été plutôt aggravée qu'améliorée par les prescriptions de l'acte de Gulhané. A côté de dispositions libérales, cet acte laissait à l'arbitraire une part que les agens subalternes de l'administration turque ont trop bien su exploiter. En continuant de refuser la validité légale au témoignage des sujets chrétiens de l'empire, on a créé une situation intolérable à une portion considérable de la population, qui est tenue d'obéir aux prescriptions civiles des lois musulmanes. Deux considérations importantes devraient cependant décider le gouvernement turc à supprimer cette différence inique au point de vue légal entre les musulmans et les chrétiens.—En reconnaissant l'égalité devant la loi des deux religions, le divan obtiendrait à son tour l'abolition de la juridiction exceptionnelle que les puissances européennes sont forcées de maintenir en faveur de leurs nationaux résidant en Turquie, et qui est très préjudiciable aux intérêts musulmans. — Cette grande réforme aurait un autre avantage : elle détournerait vers le territoire turc le torrent de l'émigration européenne qui se porte en ce moment vers des contrées plus lointaines, et qui trouverait là des conditions de prospérité, de stabilité, bien supérieures à celles qu'on cherche aujourd'hui dans les solitudes inexplorées du Nouveau-Monde.

La première de ces considérations tient aux intérêts les plus sérieux de la Turquie. La dignité du gouvernement est compromise par les priviléges dont jouissent les Européens résidant sur le territoire ottoman; l'ordre public en souffre plus encore. Quand on a vu dans les grands ports de mer de la Turquie, à Smyrne, par exemple, les abus scandaleux que favorise la législation relative aux Européens, on ne s'explique pas que le gouvernement turc laisse subsister plus longtemps un pareil régime. La simple exhibition d'un passeport suffit pour soustraire à la justice musulmane l'étranger qui a enfreint le plus audacieusement les lois du pays. Ce privilége équivaut même à une sorte d'impunité, car ceux qui se sont trouvés sur les lieux savent très bien que la prétention invoquée par les puissances européennes de juger elles-mêmes et de châtier au besoin leurs nationaux n'est le plus souvent qu'un vain prétexte. Cette foule d'aventuriers maltais, céphaloniens, corfiotes, que le consul britannique de Smyrne enlève chaque jour aux tribunaux turcs, reparaissent après une courte absence sur les lieux mêmes souillés par leurs crimes et y défient insolemment l'autorité musulmane.

L'intérêt du gouvernement turc serait donc d'abolir le régime su-

ranné qui seul détermine les gouvernemens européens à exiger le maintien de la juridiction exceptionnelle relative aux étrangers : l'intérêt des gouvernemens occidentaux serait aussi de pouvoir écouler vers la Turquie l'excédant de population qui trop souvent devient, pour la société européenne, une cause de désordre. Des deux parts, il y aurait un égal avantage à supprimer des entraves et des priviléges incompatibles avec l'existence d'un gouvernement régulier. Chaque jour voit s'augmenter le nombre des émigrans européens qui se dirigent vers l'Amérique. Le monde oriental renferme cependant d'immenses contrées qui n'attendent qu'une population laborieuse pour créer à l'Europe comme à la Turquie de nouvelles sources de richesses: cette population, protégée par les priviléges exorbitans dont jouissent aujourd'hui les étrangers, ne serait sans doute pour la Turquie qu'une corporation redoutable, une sorte d'état dans l'état, et tout au moins une source féconde d'embarras diplomatiques; mais que l'ancien système disparaisse, que la Turquie assure aux étrangers la jouissance du droit commun, que l'Europe renonce aux priviléges nécessités seulement par le maintien de la vieille législation musulmane, et l'émigration européenne aura bientôt tourné vers l'empire ottoman l'activité féconde qui se concentre depuis si long-temps vers les deux Amériques. Dans le cas où les émigrans d'Europe prendraient enfin le chemin de la Turquie, c'est l'Asie Mineure qui devrait surtout être signalée à leurs efforts. Cette grande terre, si voisine de l'Europe, rapprochée de nous par des communications si régulières et si commodes, réunissant, par un singulier privilége, la température de l'Espagne, de l'Italie, à celle de la Hollande ou de l'Allemagne, cette péninsule, si riche et si admirablement située, offre au trop plein des sociétés occidentales un débouché magnifique que le moment est venu de leur ouvrir. L'Europe, en portant la vie dans ces contrées depuis si long-temps désertes, ne ferait que leur rendre ce qu'elle en a reçu; ne sont-ce point les opulentes cités de l'Asie Mineure qui lui envoyaient autrefois, avec leurs colons, les trésors de la civilisation et de la science antiques?

Je n'ai voulu rien cacher des abus qui ont survécu en Turquie à l'acte réformateur de Gulhané. J'aurais mieux aimé pouvoir, comme l'ont fait tant d'écrivains, saluer dans cet acte le signal d'une ère de brillante régénération pour la race ottomane. L'appréciation exacte des faits ne permet pas de lui donner ce caractère. Le jugement que j'émets ici paraîtra peut-être en désaccord avec l'opinion qui s'est fait jour dans la plupart des nombreux écrits publiés sur la Turquie depuis quelques années. Dans presque tous ces écrits, à vrai dire, on cherche en vain ces renseignemens précis que le voyageur n'obtient qu'à la condition de

connaître la langue turque et d'avoir séjourné pendant plusieurs années sur le territoire ottoman. Tout conspire, en Orient, à dérober la vérité aux regards de l'observateur. Le gouvernement turc lui-même se rend-il bien compte des difficultés qui, dans les provinces éloignées de Constantinople, paralysent son action et contrarient ses vues réformatrices? L'intérêt bien entendu de la Turquie veut qu'on lui parle avec franchise et qu'on ne lui cache point des abus que quelques mesures énergiques feraient aisément disparaître. Que la Turquie y songe : les tristes scènes dont le Pirée a été le théâtre sont comme l'inauguration d'une ère politique où triomphera fatalement le terrible principe du droit du plus fort. En souillant le drapeau de Nelson par d'odieux actes de piraterie, la Grande-Bretagne a reconnu aux autres puissances le droit d'agir comme elle en présence d'intérêts rivaux, et de ne prendre conseil, à leur tour, que de leur force matérielle. Cette rude leçon donnée aux faibles ne doit pas être perdue pour les puissans. Elle doit servir aussi aux états secondaires qui peuvent, au prix de quelques efforts, s'élever à une condition meilleure. Les nobles protestations de la Russie, les loyales démarches de la France n'atténuent point la portée de l'événement qui vient de s'accomplir en Grèce. La victoire n'en est pas moins restée à la force brutale, et c'est là un précédent dont l'Europe ne perdra pas la mémoire. La Turquie fera donc bien de se prémunir contre les éventualités que pourrait créer à son détriment cette législation du plus fort qui vient de triompher dans les eaux de l'Archipel. Or, le plus sûr moyen pour elle de reprendre sa place dans la famille des grands états, c'est d'entrer franchement dans les voies de la civilisation occidentale, c'est de supprimer les derniers abus qui séparent la société musulmane des sociétés européennes.

PIERRE DE TCHIHATCHEF.

LITTÉRATURE HOLLANDAISE.

DU DRAME HISTORIQUE EN HOLLANDE.

Leycester in Nederland (*Leicester dans les Pays-Bas*), par Mlle Toussaint; 4 vol. in-8o, Amsterdam, Beijerinck.

Voulez-vous être soudainement et complétement dépaysé? n'allez pas à Constantinople, allez à Rotterdam; arrivez dans cette ville un jour de marché. Les bâtimens chargés de marchandises, les canaux bordés de grands arbres, dans les rues une population compacte comme celle qu'on voit à Paris les jours de réjouissances publiques; une multitude qui se presse sans désordre et même sans bruit, car on n'entend ni chevaux ni voitures, une multitude empressée et calme, affairée et silencieuse, vraie fourmilière humaine en travail, et, des deux côtés de chaque rue, une décoration de théâtre représentant des maisons régulières, uniformes, mais impossibles, mais bien certainement de bois ou de carton, car comment de vraies maisons seraient-elles si propres, si lisses, si nettes, si semblables entre elles?... tel est le spectacle qui vous frappera à votre entrée en Hollande, et que vous aurez toujours devant les yeux tant que vous resterez dans ce singulier pays, qui est à notre porte, et dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir visité, si ce n'est peut-être en allant au Diorama contempler une vue de la Chine; ce pays, où l'on traverse éternellement une certaine prairie que Paul Potter et les autres paysagistes hollandais ont si admirablement reproduite, car je soutiens que c'est toujours la même et qu'il n'y en a qu'une en Hollande; ce pays enfin, qui est comme un grand parc à travers lequel on navigue sur un canal encaissé dans la verdure,

au milieu des kiosques, des pavillons indiens, des ponts chinois, des serres chaudes pleines de plantes exotiques, parmi des ombrages tels que les peint Ruysdael, et dans lesquels se joue la capricieuse et fantastique lumière de Rembrandt.

Puisque la Hollande diffère autant par la physionomie qui lui est propre de toutes les autres contrées, on doit s'attendre à trouver chez les Hollandais le cachet d'une nationalité bien tranchée. En effet, nulle part en Europe le type national ne s'est conservé plus intact. Les Hollandais ne se ressemblent pas tout-à-fait entre eux autant que leurs maisons de briques, leurs rues plantées d'arbres et bordées de canaux, les plaines fertiles et monotones de leur pays; mais il est certain qu'ils se ressemblent beaucoup, sauf quelques différences qui tiennent aux provinces. Dans la famille des nations européennes, la nation hollandaise est un individu dont le caractère est fort nettement accusé, et qu'on ne peut être tenté de confondre avec aucun autre.

C'est que cette nation n'est point, comme la nation belge par exemple, une agrégation de populations diverses que les événemens et les circonstances ont réunies sous un même sceptre. La Hollande s'est créée elle-même; elle s'est formée et s'est maintenue par sa propre énergie; elle a commencé par faire son sol. Ici ce n'est pas l'homme qui est né de la terre, c'est la terre qui est née de l'homme; mais cette terre conquise sur l'Océan, il a fallu la défendre contre lui: de là une lutte de tous les jours, des efforts incessans, un combat sans relâche. Cette guerre patiente contre la nature a trempé le flegme courageux des Hollandais; puis il a fallu soutenir une autre lutte, d'autres combats : après l'Océan, Philippe II et Louis XIV. Deux fois les digues de Hollande se sont trouvées aussi fortes contre l'envahissement de l'étranger que contre l'irruption des flots, et quand l'étranger a pénétré jusqu'à leur pied, percées par des mains patriotiques, elles se sont ouvertes pour l'engloutir. L'histoire d'un tel peuple ne peut manquer d'intérêt; il y a en Europe deux pays peu considérables, qui, par la puissance à laquelle ils se sont élevés pendant une période de leur existence, mériteraient des historiens : la Hollande et le Portugal. Tous deux ont rempli les mers lointaines de leur nom, tous deux ont soumis de vastes régions à un territoire borné, tous deux ont eu leur âge d'éclat et de grandeur; mais il y a cette différence, que le Portugal est tombé avec le roi Sébastien dans le champ d'Alcacer Kebir, et que le fantôme de son antique gloire n'a pas reparu plus que le roi Sébastien lui-même, toujours vainement attendu. Tour à tour soumis à l'Espagne ou dépendant de l'Angleterre, le Portugal a vu se détacher de lui ses possessions transatlantiques, et il s'épuise aujourd'hui au sein de la misère et des troubles politiques. La Hollande, au contraire, est à cette heure un pays libre, riche, prospère : elle a 15 millions de sujets dans la mer des Indes, sous le plus beau ciel de l'univers. Pendant douze

ans, une opposition libérale, ferme sans être anarchique, a réclamé et a fini par obtenir la révision du pacte fondamental.

Grace à l'à-propos de cette réforme, la Hollande n'a pas été ébranlée par les tempêtes européennes de février et de mars; c'est que la Hollande est le pays du bon sens et des capitaux, et qu'il n'y a rien de moins révolutionnaire que ces deux choses-là.

Une nation qui a un caractère et, on peut le dire, un tempérament si particuliers, devait avoir aussi un art et une littérature à elle. Pour l'art hollandais, il n'y a rien à apprendre à personne. La littérature hollandaise est moins connue; la faute en est un peu à une langue qui, entre les idiomes germaniques, est, pour nous Français, je l'éprouve ainsi, malgré ma sympathie pour le peuple hollandais, particulièrement désagréable par un mélange de dureté et de mollesse, par une alternative de grasseiement et de râclement auquel nos oreilles ont peine à s'accoutumer. Essayer de parler hollandais, c'est comme goûter d'une confiture douceâtre entremêlée de petits cailloux. Quelle différence entre les sons de cet idiome et ceux d'un autre idiome germanique, du suédois, formé en grande partie des mêmes racines, mais qui, avec ses terminaisons sonores et ses voyelles retentissantes, fait penser à l'espagnol! Le suédois et le hollandais, c'est un manteau de pourpre et un pourpoint de futaine grise, c'est un coup de trompette et le son d'une crécelle enrouée, ce qui n'empêche pas l'harmonie relative des vers: les sons de l'anglais blessent aussi nos oreilles, et pourtant, même sans être Anglais, on peut sentir la mélodie relative de Pope.

Ne nous étonnons point si les Hollandais trouvent de l'harmonie dans les vers de Vondel, bien que les mots dont ils se composent nous écorchent les oreilles, et qu'à voir seulement les *ch* et les *k* dont ils sont hérissés, il y ait de quoi nous agacer les dents. Il faut penser que les plus beaux vers de Racine auraient probablement fait le même effet, prononcés sur le théâtre d'Athènes. Ce que nous pouvons apprécier dans la littérature hollandaise, c'est le caractère patriotique et national qui la distingue si glorieusement. Cette veine de nationalité que nous allons suivre rapidement à travers une littérature peu connue nous amènera au roman historique de Mlle Toussaint, roman qui est le sujet que nous voulons traiter aujourd'hui.

Au moyen-âge, il n'y a pas encore de poésie nationale en Hollande; c'est tout au plus si la nationalité hollandaise est constituée. Le Hollandais ne s'est pas encore nettement séparé du Flamand. Avant le XVIe siècle, la Hollande a des chroniques rimées, des poèmes didactiques et des poèmes chevaleresques comme le reste de l'Europe, mais rien où l'on sente le génie particulier du peuple. Il faut arriver jusqu'au siècle de son émancipation, au XVIe siècle, pour voir poindre les premières lueurs de cette littérature nationale que nous cherchons.

Elle apparaît tout d'abord, insurgée contre la tyrannie étrangère. Les *chambres de rhétorique*, académies pédantesques dans le principe, sont redoutées alors comme des foyers d'opposition politique et religieuse, et les lettres grandissent avec l'indépendance nationale dont elles ont protégé le berceau.

Le XVIIe siècle fut le grand siècle de la Hollande. Les découvertes, les guerres, les conquêtes qui le remplissent si glorieusement, suscitèrent des voix pour les chanter. Heinsius célébra en vers énergiques Jacques Heemskerk, qui, marin intrépide sur les plages glacées de la Nouvelle-Zemble et victorieux amiral dans les eaux de Gibraltar, se montra tour à tour le Cook et le Nelson de la Hollande. Vondel, le nom le plus classique de la poésie hollandaise, rappelle plutôt une imitation appropriée de la littérature antique et de la littérature française qu'une création nationale. Cependant les meilleures tragédies de Vondel roulent sur des sujets nationaux. L'une a pour héros le fabuleux prince Bato, qui a donné aux Bataves leur nom, ou plutôt qui doit son existence à ce nom, comme le roi Dan au peuple danois, le roi Brut aux Bretons et le roi Francus aux Francs.

Gilbert d'Amstel a pour sujet un événement et des personnages moins anciens. La prophétie de la grandeur future d'Amsterdam dans la dernière scène, l'un des morceaux les plus remarquables de la pièce, achève de lui donner un caractère national. Enfin, la tragédie de *Palamède* doit son principal intérêt aux allusions qu'elle renferme, et dont Barneveld, ce grand et malheureux citoyen, est l'objet. Elle fut écrite après que le parti de Maurice eut triomphé, et quand l'inspiration patriotique, forcée de se voiler sous une fable étrangère, était obligée de remonter jusqu'au siége de Troie; mais l'inimitié politique sut l'y découvrir, et Vondel fut persécuté pour s'être souvenu dans ce sujet grec qu'il était Hollandais.

La république de Hollande, que n'avait pu subjuguer la puissance de Louis XIV, fut envahie par l'imitation des lettres françaises, et dès lors on vit s'effacer le caractère indigène de sa littérature. Ceci dura encore pendant la première partie du XVIIIe siècle; mais bientôt quelques voix s'élevèrent pour protester contre ce culte servile d'une muse étrangère, en même temps que des chants de victoire célébraient les défaites de la France, les victoires d'Eugène et de Marlborough. Enfin, de la foule des poètes médiocres dont les noms hérissent à cette époque les pages de l'histoire littéraire, on voit sortir un nom qui marque le retour de la poésie hollandaise aux souvenirs et aux sentimens nationaux, et par là son retour à la vie : ce nom est celui des deux frères Van Harem. L'un d'eux, Guillaume, tente une épopée nationale, dont le héros est le père fabuleux de la race frisonne. Malheureusement le poème de Van Harem, jeté dans le moule de l'épopée classique, n'a guère de national que le titre. Du reste, Guillaume Van Harem était un bon

citoyen. Voltaire, qui l'avait connu dans un voyage de Hollande et parle de lui avec éloge dans sa *Correspondance*, lui adressa d'assez beaux vers, dans lesquels il comparait l'estimable diplomate hollandais à Démosthène, à Pindare et à Tyrtée. Quand il était en humeur louangeuse, Voltaire n'y regardait pas de trop près. On connaît ses jolis vers au *charmant roi de la Chine*, mais tout le monde ne sait pas qu'ils furent écrits à l'occasion d'une pièce de vers que l'empereur Kien-Loung avait composée sur la prise de la ville tartare de Moukden, qui, après une défense héroïque, fut traitée avec la plus grande cruauté par le charmant empereur; il est vrai qu'il avait persécuté les jésuites. Van Harem, frère de Guillaume, mérite mieux une place ici par son poème des *Gueux*, qui respire d'un bout à l'autre l'enthousiasme patriotique le plus ardent. Depuis les deux Van Harem, le sentiment national, ravivé par eux dans la poésie hollandaise, n'en est plus sorti. Il inspira de mâles accens contre les ennemis de la patrie, ou en l'honneur de ses héros et de ses triomphes, au mélancolique Feith, qui chanta la victoire de Doggersbank et le grand-amiral Ruyter; le même sentiment anima les chants de Bellamy; c'est là que se trouvent les *Vers à un Traître* que M. Marmier a cités autrefois dans cette *Revue*. Bellamy mériterait mieux le nom de l'Archiloque hollandais que Van Harem les noms de Pindare ou de Tyrtée. La nouvelle école poétique qui s'est élevée en Hollande se rattache à ce mouvement national que la littérature hollandaise a reçu à la fin du XVIIIe siècle. Le poème des *Gueux* a été publié en 1830 par Bilderdijk, le talent le plus varié et, à quelques égards, le plus remarquable que la Hollande ait produit dans la dernière phase de son développement.

Beaucoup d'autres noms, parmi lesquels il en est qui sont très honorablement portés par des écrivains vivans, seraient dignes d'être plus connus en France. Le nom que je tenterai aujourd'hui d'*introduire* auprès de mes compatriotes est celui d'une femme qui a déjà produit un grand nombre de romans; je choisirai parmi eux celui qui a pour titre : *Leicester dans les Pays-Bas*, et qui est pénétré d'un bout à l'autre de ce sentiment national dont j'ai signalé la présence dans quelques autres monumens de la littérature hollandaise. Mlle Toussaint appartient à une famille de réfugiés, comme le prouve son nom d'origine française. Elle est née à Alkmaar, dans la Nord-Hollande. Pour ceux qui, avant d'aborder les ouvrages d'un auteur, sont bien aises de faire connaissance avec sa personne, et ce désir se conçoit particulièrement quand l'auteur est une femme, nous empruntons à un journal littéraire hollandais ce portrait dont nous lui laissons la responsabilité (1) : « Sa personne est extraordinairement petite et mignonne, sa taille est fine et délicate, la vivacité de ses mouvemens et de sa physio-

(1) *De Tijd*, deel VI, 323.

nomie expriment son caractère passionné. Au sein de l'intimité, elle laisse échapper la naïveté presque enfantine que son esprit a été assez heureux pour conserver dans toute sa fraîcheur à travers des études sérieuses et incessantes. Ses traits ne sont pas beaux (je demande pardon à l'auteur de traduire cette ligne, ce qui suit est mon excuse), mais fins, expressifs et nettement dessinés; dans une conversation animée, ils deviennent parlans, pleins de vie, et acquièrent alors une beauté animée et d'un caractère particulier. » Voilà pour le signalement de la femme, passons à l'écrivain. Mlle Toussaint a écrit, de 1835 à 1847, un grand nombre de nouvelles et de romans, une trentaine environ en douze ans, et, ce qui rend cette fécondité plus remarquable, plusieurs de ces compositions appartiennent au genre historique, et ont exigé des études sérieuses devant lesquelles l'auteur n'a jamais reculé.

Après avoir publié des récits détachés qui ont paru dans divers recueils littéraires et sur lesquels l'auteur s'est prononcé depuis assez sévèrement (1), Mlle Toussaint se tourna vers le roman historique. Elle débuta dans ce genre de composition par *le Duc de Devonshire, épisode de la jeunesse de Marie Tudor;* puis vinrent *les Anglais à Rome,* peinture de la Rome de Sixte V, qui eut un grand succès. *La Maison Lawernesse* a ouvert la série des compositions dans lesquelles Mlle Toussaint a évoqué des personnages appartenant à l'histoire de son pays ou liés à cette histoire, tantôt peignant la cour de Bourgogne dans *Charles-le-Téméraire,* tantôt faisant paraître sous un jour nouveau le cardinal de Ximenès et le duc d'Albe. Le temps me manquerait pour suivre Mlle Toussaint dans le vaste champ qu'elle a parcouru, aux applaudissemens de ses compatriotes. D'ailleurs, comment analyser et caractériser ici des ouvrages si nombreux et si étendus? Je crois plus utile de m'attacher à un roman de Mlle Toussaint, à celui qui, à mon sens, est le plus considérable, et de chercher à donner une idée de la nature de son talent par quelques citations. En géologie, toutes les descriptions du monde ne valent pas, pour faire connaître un terrain nouveau, le moindre échantillon : il en est à cet égard de la littérature comme de la géologie.

Celui des ouvrages de Mlle Toussaint auquel elle semble attacher le plus d'importance est un roman historique intitulé : *Leicester dans les Pays-Bas.* On sait qu'après avoir appelé le duc d'Anjou, les Hollandais, en lutte avec l'Espagne, mirent à leur tête le célèbre favori d'Élisabeth. C'est la situation de la Hollande sous Leicester qu'a voulu peindre Mlle Toussaint. Toutes les opinions religieuses et politiques, tous les intérêts et les sentimens des divers partis qui divisaient la nation hollandaise à cette époque sont retracés dans cette vaste et conscien-

(1) Voyez la préface des *Versprejde Verhaalen.*

cieuse étude historique, qui a coûté à son auteur deux années de travail. Cette manière d'écrire le roman est fort différente de la méthode expéditive du *feuilleton*. Elle serait estimable chez tout écrivain, elle mérite encore plus de respect chez une femme; il est vrai que cette femme est Hollandaise, et que la patience est une vertu de sa nation.

Il faut se sentir quelque peu doué de cette vertu, qui est médiocrement à notre usage, pour mener à fin la lecture de quatre volumes hollandais assez compactes dont se compose, en attendant une suite qui n'a pas encore paru, le roman de M[lle] Toussaint, surtout accoutumés que nous sommes au fracas des événemens, à la multiplicité et à la complication des aventures. Passer de l'un de nos romans tourmentés à ce roman tranquille, c'est quitter une rue bruyante et embarrassée de Paris, et se trouver tout à coup transporté sur un canal silencieux de la Hollande. L'action se déroule lentement (1); chaque personnage, et ils sont nombreux, ne commence à agir, quand il agit, qu'après que le lecteur a eu amplement le temps de faire connaissance avec lui, soit par de longs dialogues, soit par des analyses psychologiques très détaillées; on ne peut poser plus complaisamment que ne le font les héros et les héroïnes de M[lle] Toussaint, mais aussi les portraits ont un air de vie et de naturel qui attachent toujours plus à mesure qu'on les regarde de plus près et qu'on les considère plus longtemps. C'est de la peinture hollandaise en roman. L'auteur dit quelque part : « Nous allons vous présenter trois tableaux, » et l'auteur tient parole; ailleurs, après avoir consacré deux pages à la description de l'ameublement et de la décoration d'une chambre, description qu'on dirait copiée de Terburg ou de Mieris, l'écrivain, qui semble en avoir assez, ajoute : « Passons des meubles aux personnes. » Puis viennent deux autres pages sur le costume d'un personnage qui n'est pas en première ligne dans le roman. Une page est remplie par le signalement minutieux de ses traits, et ce n'est qu'après avoir traversé tout ce luxe de descriptions, qu'on arrive au caractère; puis M[lle] Toussaint, venant à un autre personnage, un personnage féminin, dit : « Nous avons parlé de son vêtement, nous allons le décrire, » et elle décrit. Je le répète, ces descriptions sont excellentes, elles ont le fini des *intérieurs* que nous admirons dans les maîtres hollandais : une certaine chambre sombre à Utrecht rappelle les clair-obscurs de Rembrandt; mais, si la peinture se fait pardonner par la perfection de la touche et du pinceau la minutie des détails, la prose, même la plus achevée, ne saurait les rendre assez présens et assez réels pour qu'ils ne lassent pas bientôt l'œil de l'esprit : l'esprit sent promptement le besoin de considérer autre chose que des formes matérielles, quelque admirablement qu'elles

(1) L'auteur le confesse au commencement du neuvième chapitre, « continuant un récit qui a fait encore si peu de chemin, *Een verhaal vervolgende, dat nog schlechts zoo Korte Schreden voorwaarts heeft Gedaan*, t. I, p. 294. »

soient reproduites; ce que l'ame ne se lasse jamais de contempler, c'est l'ame.

Mlle Toussaint le sait, car si elle se complaît, sous l'influence des instincts pittoresques de son pays, dans la description minutieuse des meubles et des vêtemens, elle se garde de négliger pour la nature extérieure et matérielle la nature intérieure et la vie morale. Au contraire, elle en sonde d'un coup d'œil très pénétrant les abîmes, elle en fouille d'une main très sûre les replis. Peut-être ici encore la tendance descriptive, transportée du monde physique dans le monde moral, se laisse-t-elle trop sentir. Mlle Toussaint fait parfaitement connaître les personnages de son roman, mais c'est plutôt par une analyse approfondie et délicate de leurs sentimens ou de leur caractère que par une mise en scène vive et franche; elle les explique au lecteur plutôt qu'elle ne les lui montre; il les comprend plus qu'il ne les voit. Aussi le consciencieux écrivain se croit-il toujours obligé d'exposer tous les antécédens de ses personnages, de scruter les motifs de leurs actions, de démêler ce qu'il y a de bon et de mauvais dans leurs sentimens. Quand il s'en dispense, il croit devoir donner une excuse valable. « Si celui-ci (Uitenbogaerd) était un des personnages principaux dans notre roman, nous ne craindrions pas de donner notre sentiment sur son compte; mais il ne fait que passer devant nos yeux pour ne plus revenir. » Il faut cela pour que Mlle Toussaint croie pouvoir se dispenser de prononcer son jugement sur Uitenbogaerd.

Le grand mérite de ce livre, c'est d'être écrit sérieusement, mérite trop rare de notre temps, quand la plume court pour ainsi dire toute seule sans que la conscience de l'écrivain s'occupe du chemin qu'elle fait, et souvent sans que sa volonté se mêle de la diriger.

Un caractère remarquablement dessiné est celui de Reingoud. Ce personnage, qui fut l'ame du gouvernement de Leicester et succomba sous les malédictions du parti national et la haine de Barneveld, joue un rôle principal dans le roman, et a fourni à l'auteur le sujet d'une création véritablement forte et profonde. Sans principes, sans croyances, mais plein d'habileté et de courage, se dévouant à une cause non par enthousiasme pour cette cause, mais seulement parce que son sort est lié à elle, s'acharnant dans la lutte parce qu'au bout il y a la ruine ou le triomphe, dominant ou effrayant ceux qui le haïssent, séduisant les uns, faisant ployer les autres, sans pitié, sans colère, sans entrailles, excepté pour sa petite-fille, qu'il a d'abord repoussée, et dont la grace innocente l'a vaincu : tel est Reingoud. Cette figure, qui plane sur tout l'ouvrage, est touchée de main de maître. Né en Brabant, ancien serviteur d'Egmont, élève et instrument de Granvelle, après la chute du gouvernement espagnol qu'il avait servi, Reingoud s'était réfugié en Hollande, où il parvint, par son activité et son intelligence, à entrer dans les affaires, d'où ses antécédens le repoussaient. Abju-

rant la religion catholique, il se fit de son apostasie un moyen de succès auprès des ministres calvinistes auxquels il procurait l'honneur de sa conversion. Envoyé en Angleterre pour négocier avec le gouvernement d'Élisabeth, il devint l'homme de Leicester, le servit et le dirigea, se rendit indispensable en lui procurant l'argent dont il avait besoin, et fut en horreur aux Hollandais. Il tint tête long-temps à l'orage et fut enfin précipité. L'auteur est parvenu à inspirer une sorte d'intérêt pour ce personnage si peu intéressant, à force de mettre de vie et de vérité dans son portrait. Cet homme qui dit qu'après la douceur d'être aimé il n'y en a pas de plus grande que d'être haï, cet homme de bronze qui ne s'amollit un peu qu'auprès de sa petite-fille, la séraphique Jacoba, montre toute la puissance et toute l'intrépidité de son caractère dans une scène remarquable qui se passe entre lui et l'honnête Daniel. Celui-ci, homme médiocre dont l'ambition est depuis long-temps d'arriver à être secrétaire intime de Leicester, et qui est enfin parvenu à obtenir ce poste, objet de tous ses rêves, méprise profondément Reingoud, dont il connaît les fâcheux antécédens. Reingoud, loin de ménager le nouveau secrétaire, le traite devant Leicester avec la dernière hauteur et comme un subalterne. C'est qu'il s'agit pour Reingoud de mater une bonne fois l'important secrétaire, qui est fort peu disposé à lui montrer du respect, et c'est ce qu'il accomplit par une seule conversation dans laquelle il déploie cet ascendant qu'*un esprit ferme a sur l'esprit grossier des vulgaires humains*. Je traduis quelques passages de ce remarquable dialogue, en l'abrégeant un peu.

— Et maintenant que nous sommes seuls, maître Daniel, n'avez-vous rien à me dire? demanda au bout d'un moment Reingoud, tandis que, la tête appuyée sur les deux mains, il fixait sur son interlocuteur un regard perçant.

Un frisson saisit Daniel; un violent combat se livrait dans son ame entre l'orgueil, l'ambition, le désir de faire fortune. Devait-il se jeter aux pieds de l'homme auquel il voyait que Leicester avait concédé la toute-puissance, dans les mains duquel Leicester semblait l'avoir livré lui-même comme tout le reste? Devait-il prononcer une parole de lâcheté et implorer la faveur de cet homme? ou devait-il, devait-il une fois pour toutes exprimer ce qu'il sentait, et lui laisser voir la profondeur de sa haine et son dégoût? ou fallait-il maîtriser ces aspirations ambitieuses qui avaient abouti à une telle humiliation? Mais alors tous ses sacrifices antérieurs, toutes ses anciennes bassesses auraient été en vain. Daniel osa commencer le combat, ou plutôt son ame blessée ne put se contenir.

— Je ne connais que d'aujourd'hui la personne de maître Reingoud; que puis-je avoir à lui dire?

— Me connaître! reprit Reingoud avec un sourire plein d'une profonde ironie.

— Mais cependant le nom de maître Reingoud ne m'est pas étranger, et je puis lui dire ce que tout homme d'honneur qui est du Brabant, et qui a mémoire de ce qui s'y est passé il y a seize ans, peut dire à maître Jacques Reingoud... Dois-je prononcer le mot, messire? dois-je dire comment on vous nomme?

— Sans doute, maître Daniel; je vous ai moi-même délié la langue afin que vous puissiez dire ce qui vous conviendra, répondit Reingoud avec un calme parfait.

— Dois-je dire aussi le nom que vous donnent les marchands d'Anvers?... Vous êtes soupçonné de méfaits et de coupables pratiques dans le maniement des deniers de la république; vous êtes soupçonné d'avoir plus songé à vos propres profits, à ceux de vos créatures et à ceux du gouvernement espagnol qu'à ceux du pays; ces manières d'agir, on les nomme *fraude*.

— Oui, fraude; c'est bien le nom qu'on doit donner à de telles pratiques, reprit sèchement Reingoud; mais est-ce là tout que vous aviez à me dire? J'espérais entendre de vous d'autres discours.

— Non, ce n'est pas tout, et vous entendrez tout ce qui me reste à dire, s'écria Daniel irrité par ce sang-froid. Vous avez rompu votre ban, vous vous êtes secrètement échappé d'Anvers, et par là vous avez porté contre vous-même un témoignage de votre culpabilité.

— Mais, bon Dieu! reprit Reingoud avec une certaine impatience, à quel propos tout cela?

— A quel propos, maître Jacques? A ce propos que vous sachiez que je ne connais parole ou figure qui puisse exprimer votre impudence. Quoi! étant ce que vous êtes, vous avez osé vous insinuer dans la faveur d'un seigneur puissant certainement par de perfides manœuvres, et, parce que vous aviez usurpé cette faveur, vous n'avez pas craint d'insulter par des paroles dures et des ordres hautains un homme d'honneur comme moi! Des ordres à moi, maître Jacques Reingoud! à moi, qui publiquement et légalement viens d'être nommé secrétaire intime de milord comte de Leicester!

— Et après? dit Reingoud.

— Et après! poursuivit Daniel avec une sorte d'ébahissement et avec une surprise impossible à décrire, voyant l'homme qu'il insultait demeurer parfaitement calme et ne donner aucun signe de déplaisir et de colère, tandis qu'un sourire d'ironie errait sur ses lèvres. — Maintenant je sais que je suis perdu ici, et que vous allez user de votre influence pour m'enlever la faveur de milord; mais moi je vais me jeter à ses pieds, je vais lui dire tout ce que je vous ai dit, poursuivit Daniel dans une sorte de désespoir, et nous verrons si le comte mettra de côté un fidèle et zélé serviteur qui a su déjà lui être utile pour un homme qui a de semblables taches au front.

Reingoud hocha la tête.

— Que direz-vous à milord sur mon compte que son excellence n'ait déjà appris de ma propre bouche? Me croyez-vous assez maladroit pour taire à l'homme dont je possède la confiance ce que la moitié du pays peut lui dire à mon désavantage? Le comte de Leicester sait de moi tout ce que les hommes peuvent savoir; mais le comte de Leicester est un seigneur trop habile et trop avisé pour rejeter à cause de cela les services d'une tête comme la mienne, quand il ne pourrait en trouver deux semblables dans toutes les Provinces-Unies. — Non! pas deux semblables, poursuivit-il se parlant à lui-même avec une conviction qui, dans un autre, aurait pu sembler une outrecuidance ridicule, mais qui, chez lui, était manifestement le résultat d'une haute conscience de lui-même. Aldegonde est trop gentilhomme, trop chevalier, trop extravagant, — et Barneveld lui-même, quand il ne serait pas du parti opposé, est trop opiniâtre pour le comte, et, quelle que soit sa valeur comme adversaire, comme champion pour lui, trop médiocre.

Après avoir soulagé son orgueil en donnant essor à son mécontentement, Daniel commençait à réfléchir qu'il avait été un peu téméraire, surtout lorsque le discours de Reingoud l'eut convaincu qu'il en appellerait en vain à Leicester. Il poursuivit ainsi d'un ton découragé et avec un sombre désespoir. — J'irai cependant; je ne puis rétracter ce que j'ai dit; mais je sais que je suis perdu.

Il se préparait à sortir; un geste impérieux de Reingoud le retint.

— Restez : je vous ai ordonné de vous asseoir.

Et de nouveau Daniel obéit machinalement à l'ascendant de l'homme qu'il détestait.

— Et pourquoi seriez-vous perdu? Je vous ai permis de parler comme vous l'entendriez, et je l'ai fait pour savoir ce qui se passait dans votre ame. Il paraît que vous aviez besoin de soulager votre cœur une bonne fois, tandis que j'attendais que vous pourriez me faire quelque proposition bien réfléchie.

— Une proposition, sire Jacques Reingoud, à un ennemi!

— Avez-vous donc tant de peine à comprendre que je ne suis pas votre ennemi? Si je l'avais été, vous aurais-je appelé ici? Ne pouvais-je faire à moi seul le projet de cet acte de navigation et vous tenir hors de la portée de l'attention de milord? et pensez-vous que maître Christian Huigens ne puisse aussi bien rédiger cet écrit que vous allez le faire? Votre ennemi! Qui a pu vous donner cette idée?

— J'ai dû penser, quand vous m'aviez humilié, que vous cherchiez une occasion de me nuire auprès de monseigneur, dit Daniel, descendant du ton de l'accusation au ton de l'excuse.

— Une belle idée, vraiment! M'aurait-il donc coûté plus d'un mot pour me débarrasser en un moment de vos fonctions de secrétaire in-

time? Ah! j'ai bien autre chose en tête! Celui qui ne marche dans ma voie, rejeté. — Il est prédestiné, comme disent les prédicans. Ils le diront dans leurs chaires quand il le faudra. — Votre ennemi! poursuivit-il en secouant la tête; j'aurais attendu de votre habileté que vous auriez deviné l'*ami* dans mes façons d'agir avec vous.

— Vous, un ami! reprit Daniel avec amertume, et vous m'humiliez, vous me foulez aux pieds comme un simple stipendié devant témoins, en présence du seul maître que ma charge me force à reconnaître!

— C'est votre faute, seigneur Daniel; vous auriez dû me pénétrer du premier coup d'œil...... Ne devinez-vous pas? Si je vous ai écrasé tout à l'heure, c'était pour vous éclairer, pour vous montrer que je faisais de votre maître ce qu'il me plaisait, pour vous montrer quelle puissance était entre mes mains avant de vous proposer de la partager avec moi, pour vous prouver que je pouvais donner avant de vous appeler à moi par une promesse.

Daniel considérait Reingoud avec une sorte d'étonnement et d'effroi. — Et maintenant, c'est manqué? demanda-t-il humble et accablé.

— Pourquoi en serait-il ainsi? et s'il en était ainsi, vous parlerais-je de la sorte en ce moment? Écoutez-moi, et sachez quelles sont mes intentions et ce que j'exige. Appelé ici pour délibérer avec le comte sur les moyens de mettre ordre à l'avidité insensée qui approvisionne l'ennemi avec nos propres ressources, je n'ai pas eu besoin de beaucoup de paroles pour convaincre son excellence de mon intelligence et de mon bon jugement dans ces matières. Ce n'est pas tout, le comte a vu bientôt, comme je le voulais et l'attendais, que je lui étais nécessaire; je l'ai vu aussi, mais j'ai vu quelque chose de plus : j'ai compris que le comte ne pouvait continuer à gouverner, tergiversant et biaisant entre la guerre et la paix, entouré, comme il est ici, d'amis incertains, de faibles serviteurs, d'ennemis secrets. Les premiers, par politique et par crainte, lui cachent le véritable état des choses; les chefs hollandais du conseil d'état se taisent par prudence et dans un intérêt de parti, les Anglais par ignorance, et le chancelier Leoninus, *qui sait*, par discrétion exagérée. Et cependant le comte a grand besoin de *savoir*. Depuis son séjour à Amsterdam, il est certain qu'il ne peut y avoir aucune alliance solide, aucune paix sincère entre Leicester et les Hollandais. Jusqu'ici il a cru n'avoir affaire qu'à quelques marchands récalcitrans et à quelques magistrats entêtés. On lui a mis en tête cette folie. Moi, je l'ai éclairé. Il connaît maintenant d'où vient l'esprit de l'opposition contre laquelle il est venu se heurter tant de fois. Je lui ai appris que le parti des états a formé ici une association dangereuse, que cette association pouvait devenir un corps puissant et redoutable, et que Barneveld en était l'organisateur et le chef. Il voit à cette heure la résistance comme incarnée devant lui, et, quand il me demandera

les moyens de la combattre, je les lui montrerai et les lui mettrai entre les mains..... Nous ferons voir à ces marchands ce qu'est la rébellion contre un maître qui peut dire : *Io el rey*, aussi bien que Philippe II... La guerre commence entre moi et maître Jean de Oldbarneveld, et nous combattrons jusqu'à ce que l'un de nous deux reste sur le carreau; ceux que nous servons nous fourniront des armes et savoureront la joie du triomphe, mais ils ne devineront pas d'où le coup sera parti... Amsterdam tremblera pour son commerce; Rotterdam baissera la tête en frémissant pour éviter le coup qui la menace; la Zélande, qui peut être atteinte dans ses ports, entrera dans une alliance qui satisfait sa jalousie contre la Hollande... Alors Barneveld et son parti seront affaiblis et abaissés, ses provinces n'auront plus la voix si haute parmi les provinces de l'union, ses créatures ne parleront pas si fièrement dans les états-généraux et dans ceux de la province; l'égalité sera reconnue; Utrecht lèvera encore quelque temps la tête, et pâlira; milord lui retirera la souveraineté. Mais ils sont encore trop puissans, Barneveld et les siens. Au reste, j'ai déjà beaucoup à leur opposer : les forces anglaises sont réunies et concentrées dans la cité et la province d'Utrecht... Dans la ville, tout est à milord et à moi, car j'ai prévu cette heure, et je l'ai préparée.

Ici Reingoud énumère les partisans qu'il a gagnés, et il ajoute : — Telles sont mes forces, elles entourent milord. Un seul parmi les Anglais pourrait me tenir tête : sir Philippe Sidney; mais nous lui mettrons bientôt les armes à la main. Le chancelier ne sera pas toujours mon instrument, et il pourrait être mon adversaire; mais deux causes lui ôtent tout pouvoir sur l'esprit de milord : il inspire le respect, et il cloche en matière d'orthodoxie religieuse. Dans le conseil d'état, les partisans de la Hollande sont en minorité; des autres, on peut faire d'aveugles instrumens. J'ai là Meetkerke, qui est un homme honorable et mon ami, et auquel je permettrai de se pousser dans la faveur de milord autant qu'il lui plaira; Paul Buis, qui devra choisir entre rompre ou plier, et vous, dont j'attends de très bons services...

— De moi? dit Daniel stupéfait.

— Certainement. Croyez-vous que je n'aie pas besoin de vous ailleurs que dans le cabinet? Et maintenant que vous voyez de quelle force je dispose et ce que je compte en faire, voulez-vous y joindre votre appui ou vous ranger de l'autre côté? Vous appartenez au parti dont je suis le chef; les prédicans de La Haye vous estiment, et les Hollandais vous détestent : deux motifs de faveur auprès de moi. Milord m'a parlé de votre capacité; j'y crois, et je veux la mettre à l'épreuve, mais à une condition : je ne suis pas seulement le bras de mon parti, je n'en suis pas seulement la tête, je veux en être l'ame et le maître! Il faut qu'il ne respire que de mon souffle, ne vive que de

mon esprit, ne voie que par mes yeux! Je le répète, celui qui ne me donnera pas la main sera sous mes pieds.

Daniel, pendant ce long discours, avait eu le temps de réfléchir. Comme Leicester, il était dominé par l'ascendant de ce personnage, qui parlait des hommes et de l'avenir ainsi que d'un bien qui lui appartenait. Maître Daniel avait complétement oublié que, deux heures auparavant, il n'eût voulu pour rien au monde de cet homme pour son associé.

— Mais, avant de faire votre choix, rappelez-vous bien ce que je suis, ce que j'ai été et ce qu'on dit de moi en Brabant, ajouta Reingoud avec quelque ironie.

Daniel s'était levé.

— Je pensais bien que vous ne m'auriez pas pardonné cela, dit-il tout effrayé.

— Me l'avez-vous demandé? dit sévèrement Reingoud.

L'orgueilleux se précipita aux pieds de Reingoud.

— Oubliez ce que j'ai dit dans un moment d'amertume insensée et dans l'irritation de l'offense.

— Je ne vous demande plus ce que vous avez choisi; on ne s'agenouille qu'aux pieds de son maître.

— Maître! répéta Daniel, et il demeura dans son humble attitude, la tête baissée.

Nous voudrions pouvoir donner une idée du regard que Reingoud jeta sur l'homme courbé devant lui, et qui, dans son ame, était encore plus humblement prosterné qu'il ne le paraissait au dehors. Ce regard offrait un mélange de mépris, d'orgueil diabolique, d'audace triomphante et d'une froide et ironique exaltation. Satan doit jeter de semblables regards à une ame qui s'est donnée à lui.

— Esclave, lève-toi! dit Reingoud au bout d'un moment, et il lui tendit la main.

— En voilà un auquel le diable offre quelque chose de moindre que les royaumes de la terre! dit en italien une voix pénétrante.

Daniel frissonna; deux yeux noirs brillaient dans un coin de la salle.

— Dieu du ciel! nous n'étions pas seuls!

— Il fallait bien avoir un témoin de notre alliance, dit Reingoud en souriant; mais, soyez tranquille, nous allons chasser le mauvais hôte qui vous a effrayé. — Docteur Julio, vous voyez que vous êtes inutile ici; je n'ai plus d'ordre à vous donner.

L'Italien disparut de nouveau derrière un pan de tapisserie qu'il avait soulevé.

— Et maintenant notre acte de navigation! s'écria joyeusement Reingoud.

— Oui, milord, dit Daniel, qui n'était pas encore remis de son trouble.

La partie romanesque du livre est d'un intérêt un peu trop tempéré; non que les héroïnes de Mlle Toussaint manquent d'exaltation, mais cette exaltation manque elle-même trop souvent de nuances. Martina, Jacoba, sont des personnages un peu trop tout d'une pièce. Ces caractères n'ont pas assez de relief et de cette individualité que donne, même à la passion et à l'enthousiasme le plus exclusif, la diversité des facultés humaines. Ces figures intéressantes sont dessinées un peu comme les personnages romanesques des tragédies de Schiller, d'après un type idéal et vague, plutôt que prises dans la nature et transportées vivantes dans le drame ou le roman, comme les créations de Shakspeare ou de Walter Scott.

Le héros de cette partie du roman est Sidney, personnage propre à jouer ce rôle s'il en fut. Quelle figure plus chevaleresque en effet pouvait se détacher plus gracieusement sur le fond sanglant des guerres religieuses et des discordes civiles que le jeune homme aimable et accompli qui, après avoir écrit une *Arcadie* pour sa sœur, vint mourir en héros devant Zutphen? C'est dans ce livre, *l'Astrée* de l'Angleterre, que Mlle Toussaint a puisé l'idée des longs et tendres entretiens de Sidney avec l'intéressante Martina. Un homme d'armes du XVIe siècle écrivait volontiers ces langoureuses sentimentalités, mais ses passions étaient plus vives et plus franches. Rien n'est souvent moins semblable que la vie des hommes et leurs écrits. Sidney, dans le roman de Mlle Toussaint, est un habitant de *l'Arcadie;* j'imagine qu'il se bornait à en être l'auteur.

Le personnage de prédilection de Mlle Toussaint, celui dans lequel il semble qu'elle ait mis le plus de son ame, de son imagination, de sa rêverie, est la mélancolique Martina. Épouse négligée par un mari ambitieux et médiocre, elle se console en se livrant à un sentiment plein d'idéalité pour Sidney; Sidney y répond par un sentiment plus idéal encore, et la pauvre Martina, froissée dans la réalité et blessée jusque dans ses rêves, retombe sur elle-même avec une profonde mélancolie; mais cette mélancolie est douce, résignée, hollandaise : elle ne déclare point la guerre à la Providence et à la société; elle se contente de souffrir et de gémir en silence. Martina est un peu parente de cette pauvre femme dont l'*écrasement* a été si admirablement tracé par une plume aujourd'hui brisée, dans un récit auquel il est permis de penser ici, car il s'appelle : *Une Histoire hollandaise.*

Décidément, ce qu'il y a de mieux, ce me semble, dans le roman de Mlle Toussaint, c'est l'histoire. La plume vigoureuse de l'auteur sait

tracer avec fermeté les contours d'un caractère ou dessiner avec précision les principaux traits d'une situation politique.

Leicester n'est pas présenté par Mlle Toussaint sous un jour aussi brillant que par Walter Scott. Il n'est pas là dans son splendide château de Kenilworth, recevant sa souveraine au sein de cette demeure qui a laissé à l'Angleterre sa plus gigantesque ruine féodale. Il apparaît plus soucieux, plus sombre, au milieu d'un peuple étranger, entouré d'ennemis, luttant contre des difficultés infinies et des périls toujours renaissans, poursuivi par les ombrages et les rancunes d'Élisabeth, qui ne lui a pas pardonné son mariage; non, comme à Kenilworth, engagé dans les complications d'une situation romanesque, mais plongé dans tous les embarras d'une situation politique; plus ressemblant à cet homme au visage triste, aux traits lourds et sans grace, que représentent ses médailles et ses portraits, entre autres celui que l'on voit au château de Warwick. Mlle Toussaint nous montre cet homme, qui était célèbre par le désordre de ses mœurs, qui avait fait assassiner sa première femme et empoisonner le mari de celle qu'il devait épouser ensuite, courtisant les sévères prédicans de la Hollande et flattant ces pédans qu'il méprise : triste personnage que ce Leicester ambitieux, ardent et timide, qui, frémissant sous le joug de la faveur impérieuse d'Élisabeth, tour à tour l'irritait par des saillies d'indépendance et la désarmait par des bassesses.

A l'ambitieux Leicester est opposé le patriote Barneveld dans ce remarquable portrait : « Barneveld était uniquement homme d'état, par la tête, par le cœur, par l'ame, par tout son être. Barneveld avait un seul but, et ne s'en laissait détourner par rien; rien de ce qui pouvait lui faire obstacle n'était médiocre à ses yeux. Avec une patience souple, il attendit le moment de marcher vers ce but; avec une persévérance inflexible, il s'en approcha lentement, et le saisit enfin d'une main ferme. Par là il fut possible à Barneveld de l'emporter sur Reingoud... Les lueurs de l'esprit de celui-ci étaient comme ces rayons étincelans qui mettent vivement en relief le point qu'ils éclairent, mais qui ne répandent pas une lumière complète sur un objet. Or, qui garantira mieux un cavalier des périls d'une route pleine de fondrières et hérissée d'obstacles, le pétillement d'une lumière vive, mais intermittente comme celle de l'éclair, ou la clarté pâle, mais égale, de la lune, qui brille pendant toute la nuit sur le chemin tout entier? »

Mlle Toussaint s'est complétement transportée dans le temps qu'elle raconte; elle connaît, elle reproduit dans tous leurs détails les sentimens politiques de la Hollande au XVIe siècle, non-seulement la haine du peuple néerlandais contre les Espagnols, mais les inimitiés particulières des villes, l'antipathie d'Utrecht et d'Amsterdam, le mépris

des Hollandais pour les Brabançons. Toutes les nuances de la situation religieuse sont démêlées et retracées avec une connaissance profonde de l'époque, et souvent une grande finesse, depuis Barbara Boots, la dévote catholique, jusqu'à Douglas, le jeune protestant farouche. D'autres personnages intermédiaires sont placés à divers degrés sur cette échelle de croyances qui va du catholicisme le plus naïf au calvinisme le plus exalté. Il y a le prédicant Fraxinus, ambitieux et persécuteur; il y a le vertueux Taco-Sijbrandz, honnête ministre d'une fraction dissidente. Le moment où celui-ci s'arrache à son petit troupeau pour demeurer fidèle à sa conscience a fourni à l'auteur une scène touchante. Celui qui veut obtenir de lui les concessions qu'il refuse dit à sa femme : Dame Sijbrandz, jetez-vous aux pieds de votre mari avec vos enfans innocens, et suppliez-le de rester.

— Oh! qu'il reste, s'écrièrent tous en chœur les membres de la congrégation, ne songeant pas dans ce moment aux conséquences de cette parole. Conserver leur maître chéri semblait le plus pressé.

— Afin qu'il n'attire pas l'exil sur vous et sur lui, poursuivit Uitenbogaerd, et qu'il n'appelle pas sur vous le malheur et la pauvreté pour une chose de médiocre importance.

— Rien n'importe médiocrement quand il y va de la conscience, reprit Taco avec fermeté; mais je ne veux pas, sans son consentement, livrer le sort de ma femme et de nos enfans à ce qui peut leur survenir. Marie! prends ta résolution, sois une honnête servante de Dieu appelée à marcher en tête de son troupeau. Il faut choisir entre la paix du monde et la paix de la conscience. Quelle voie suivre? quelle voie voulez-vous suivre avec celui qui est votre mari?

Quel que fût le nombre des témoins de cette scène, soudain régna parmi eux un silence pareil à celui de la prière, tant ils comprirent tous en même temps qu'un tel choix devait se faire en priant, et, comme si la femme de Taco n'avait pas assez de ses émotions, le sérieux de ce silence la gagna aussi. Abattue, incertaine, elle regarda le cercle muet qui l'entourait; elle regarda aussi ses enfans, qui l'avaient suivie, et qui, voyant le recueillement des grandes personnes, avaient joint leurs petites mains. Elle leva ses regards sur Taco, qui baissait les yeux pour qu'elle n'y pût lire ni un ordre ni une prière; elle tourna les siens tout remplis de larmes vers le ciel, et d'une voix faible, mais distincte, elle dit :

— La paix avec Dieu est ce qu'il faut d'abord chercher, et ce que votre sagesse a reconnu être la volonté et l'inspiration de Dieu, il faut le suivre, je crois, avec vous! Ce qui nous arrive en cette voie pourra-t-il nous apporter dommage, à nous ou à nos enfans?

— Non, certainement, non, cela est impossible. — Taco se leva et la serra tendrement sur son sein. — O Seigneur Dieu! sois béni pour

cette femme! Et vous, mes frères, quand une telle fidélité et une telle foi me fortifient, pensez-vous que je puisse être faible?

Ce passage et ceux qui précèdent peuvent donner une idée de ce qu'il y a, chez Mlle Toussaint, de ferme et de senti dans l'expression.

Comme je l'ai dit plus haut, l'auteur avait le projet de continuer son roman historique et d'y faire entrer le second séjour de Leicester en Hollande. Mlle Toussaint a ajourné l'exécution de ce dessein; elle donne les raisons de ce changement dans une post-face (*narede*) dont je citerai quelques lignes en finissant, parce qu'elles expliquent l'intention générale de l'auteur, et aussi parce qu'elles respirent un sentiment d'honnêteté littéraire, et témoignent d'une intention sérieuse et patriotique qui doivent le recommander à l'estime de tous, comme elles lui ont mérité l'estime de ses compatriotes.

L'auteur explique comment, embarrassée entre son respect pour l'histoire et les besoins du roman, elle a dû, pour être fidèle à la pensée de son livre, différer l'accomplissement de sa promesse, car Mlle Toussaint n'a pas renoncé à une *suite* qu'elle compte donner après avoir fait encore de nouvelles études. Quant aux légères inexactitudes qu'elle s'est permises, elle déclare les avoir commises sciemment en usant de son droit de romancière. Elle se hâte d'ajouter: « On ne doit pas soupçonner que mon honnêteté (*eerlijkheid*) m'ait permis de faire usage de ce droit quand ces changemens auraient pu avoir quelque influence sur l'appréciation des faits... Il ne faut pas croire que j'aie sacrifié à l'étude deux années de ma vie pour me traîner dans une ornière creusée par d'autres, et encore moins avec le but coupable de donner des impressions fausses à tout un peuple sur quelque chose d'aussi important que l'histoire de la patrie... Que mon but, mes vœux, ma direction, ne soient pas méconnus par mes concitoyens! Puissent beaucoup d'entre eux avoir compris ma pensée et s'y unir! Puisse cet ouvrage être pour eux ce qu'il a été pour moi! Tandis que je l'écrivais, j'ai invoqué sur lui la bénédiction du Seigneur avec une ferme foi qu'il ne le rejetterait pas, même si l'œuvre n'était pas bénie par l'art; il m'a donné la force et le courage d'entreprendre cette œuvre et de la terminer. Aujourd'hui qu'elle est achevée, pourra-t-il lui refuser sa bénédiction? »

Cette solennité étonnera le lecteur français. Nos auteurs n'ont pas coutume de parler ainsi au public en présence de Dieu, et de terminer un roman par une prière; mais, ou je me trompe, ou ces lignes feront naître pour la femme qui les a tracées le respect qu'a inspiré la lecture de son ouvrage à celui qui vient d'en parler.

J.-J. AMPÈRE.

LES RÉPUBLIQUES

DE

L'AMÉRIQUE DU SUD.

II.

LA SOCIÉTÉ PÉRUVIENNE.

On se ferait une bien fausse idée de la société péruvienne, si on la jugeait toujours d'après les événemens de son histoire politique (1). Ces *pronunciamientos,* ces guerres civiles qui tiennent tant de place dans les récentes annales du Pérou, donneraient à croire qu'il s'accomplit là, entre les Cordilières et la mer Pacifique, une de ces évolutions laborieuses et solennelles qui commencent une ère nouvelle dans la vie des peuples; en présence d'une société qui se transforme, d'une nationalité qui se fonde, il semblerait que tout, dans la physionomie de la population, dût porter le cachet d'un grand mouvement de renaissance. Après quelques jours passés sur les lieux, on est bien vite détrompé. On retrouve au Pérou un contraste qui se reproduit dans presque toutes les républiques espagnoles de l'Amérique du Sud: un esprit de changement poussé à l'excès dans la vie politique, un esprit

(1) Voyez la première partie de cette étude, *la République péruvienne,* dans la livraison du 1er avril 1850.

de conservation non moins obstiné dans la vie sociale. Tandis que le pouvoir passe de main en main, et que les institutions croulent ou se relèvent avec une mobilité sans exemple, les mœurs restent ce qu'elles sont; l'esprit de la société ne change pas. Il n'y aurait point à se plaindre de cette fixité sans doute, si les mœurs péruviennes étaient ce qu'elles doivent être, la dernière expression du progrès moral et intellectuel dont la proclamation de l'indépendance semblait avoir donné le glorieux signal. Rien malheureusement, dans ces mœurs, n'indique une ère de régénération; tout y garde l'empreinte d'un passé qui est en désaccord formel avec la situation nouvelle où sont entrées les colonies émancipées par Bolivar. Moitié espagnole, moitié indienne, la civilisation péruvienne est un pittoresque, mais dangereux anachronisme, qui semble condamner à la stérilité toutes les tentatives de rénovation politique dont l'ancien empire des Incas est si souvent le théâtre. Aussi voit-on ces tentatives se multiplier à l'infini, sans apporter avec elles aucun des élémens de prospérité et de stabilité réclamés par le pays, et l'état d'enfance dans l'ordre moral a nécessairement pour contre-coup la fièvre révolutionnaire dans l'ordre politique.

Le spectacle des mœurs du Pérou n'est pas moins intéressant toutefois que celui de ses révolutions. Un pays où se conservent dans un bizarre mélange les coutumes de l'ancien empire des Incas et celles de l'ancienne Espagne a en quelque sorte un double titre à la curiosité du voyageur. Partout d'ailleurs, — dans les usages, dans les fêtes nationales, dans la vie domestique des Péruviens, — on démêle sans peine les causes qui retardent et entravent le développement de leur nationalité. Quand on a discerné ces causes, il devient plus aisé aussi de préciser dans quelle voie la société péruvienne doit marcher désormais, si elle tient à se rendre digne des grandes destinées que Bolivar avait promises aux républiques espagnoles.

I.

La configuration même du Pérou a partagé la population de ce pays en deux groupes distincts : l'un a pour résidence les rares vallées de la côte, le bord des petites rivières qui les arrosent; l'autre habite les montagnes qui séparent l'Océan Pacifique des grandes solitudes baignées par l'Amazone. Sur les côtes, c'est la civilisation espagnole qui domine; dans l'intérieur, ce sont les mœurs indiennes qui ont le dessus. La population des côtes a toujours exercé, dans la république péruvienne, une influence prépondérante; c'est elle qui doit nous occuper d'abord.

Toutes les villes du Pérou ont entre elles un air de famille, et Lima résume, dans son aspect demi-moresque, demi-espagnol, dans le ca-

ractère insouciant et frivole de sa population, les traits principaux qui les distinguent. Parcourez la république tout entière, partout vous retrouverez ces rues coupées à angles droits qui laissent entre elles des carrés de maisons égaux et réguliers connus sous le nom de *cuadras;* partout vous retrouverez cette place centrale sur laquelle s'élève d'un côté la cathédrale, et de l'autre, si la ville est une capitale, le palais du gouvernement; en face, une rangée de maisons à arcades dont des boutiques, des magasins de toute espèce occupent le rez-de-chaussée, et où nos petits commerçans, très nombreux en Amérique, étalent à l'envi les riches étoffes et les brillans tissus de la France.

Lima nous offre sur une grande échelle cette disposition particulière à l'Amérique espagnole. Bâtie sur le bord d'une rivière, — torrent à l'époque de la fonte des neiges et ravin pendant l'hiver, — la capitale du Pérou fut fondée par Pizarre le 6 janvier 1545, jour de l'Épiphanie, d'où lui est venu le nom qu'on lui donne encore quelquefois de la *Ville des Rois*. Son origine espagnole est vivement accusée par l'architecture même de ses maisons, vastes, aérées, souvent ornées à l'extérieur de peintures à fresque qui leur donnent un cachet particulier. Construites de façon à résister aux tremblemens de terre si fréquens dans ces contrées, les habitations liméniennes n'ont guère que le rez-de-chaussée. Dans les rares maisons surmontées d'un premier étage, un immense balcon à jalousies vertes décore la façade et avance sur la rue quelquefois de plus d'un mètre. A part ces balcons de style assez pittoresque, les lignes régulières des *cuadras* sont partout respectées dans leur sévère uniformité.

Les églises et les couvens tiennent une grande place dans la physionomie extérieure de toutes les villes espagnoles de l'Amérique. A Lima, plusieurs églises ont gardé de nombreux vestiges de leur ancienne splendeur. Ainsi la cathédrale possède un des plus beaux chœurs en bois sculpté qui se puisse voir; San-Pedro étale un luxe de tableaux et de dorures dont l'Européen, habitué au style sévère de nos cathédrales gothiques, ne saurait se faire une idée. A côté de ces églises si riches encore, les couvens se distinguent par l'ampleur et la majesté de leurs proportions. Le couvent de San-Francisco n'occupe pas moins de deux *cuadras*. C'est une suite de jardins et de cours carrées le long desquelles d'élégantes arcades forment de délicieux promenoirs. Les cellules s'ouvrent sur les galeries supérieures pratiquées aux quatre faces du bâtiment, et auxquelles on arrive par de magnifiques escaliers. C'est par centaines que l'on compte ces cellules; mais ce monastère, jadis trop étroit peut-être pour sa pieuse population, n'a d'autres habitans aujourd'hui que quelques moines qui errent, tristes et pâles, sous ses voûtes désertes et délabrées. Moins vastes que San-Francisco, les couvens de Saint-Augustin et de la Merced ont un aspect non moins désolé.

Dans l'église de Saint-Augustin, on remarque pourtant, entre autres objets précieux, le plus beau marbre que possède l'Amérique, la statue de sainte Rose, délicieuse composition que ne répudierait pas le ciseau de Canova. Quant aux couvens de femmes, très nombreux à Lima, il faut renoncer à y pénétrer; les hommes n'y sont jamais admis. Tous possédaient autrefois de magnifiques peintures que les rois d'Espagne se plaisaient à y envoyer; la plupart de ces tableaux ont malheureusement disparu; le musée, très pauvre d'ailleurs si ce n'est en antiquités indiennes, en conserve à peine quelques-uns. On y peut voir cependant une curieuse collection des portraits de tous les vice-rois et des premiers présidens du Pérou, depuis Colomb jusqu'au grand-maréchal Lamar.

Églises, couvens, maisons, tout, on le voit, est espagnol à Lima. Pour distinguer les nuances que le climat et le mélange des races ont introduites dans le type primitif de la population, il faut s'éloigner des quartiers du centre et comparer les rues qu'habite le peuple à celles où réside de préférence la classe aisée; il faut surtout pénétrer dans l'intérieur des habitations. Partout, chez le pauvre comme chez le riche, la même réception hospitalière vous attend; partout vous retrouverez cette cordialité charmante qu'exprime si bien dans la langue espagnole le mot intraduisible de *confiansa.* Si cependant vous cherchez quelque trace des mœurs européennes, c'est aux maisons du centre de la ville qu'il faut vous adresser. Il y a une heure à Lima où tous les salons sont ouverts. Une lampe posée au milieu de l'appartement, en face de la grande porte qui donne sur la rue, projette sa lumière dans la cour intérieure, et semble dire au passant que la famille est réunie, attendant les visiteurs. Entrez sans crainte, à peine avez-vous besoin de présentation. Si vous êtes étranger, c'est de vous que l'on s'occupera surtout; si vous êtes Français, c'est de la France, c'est de Paris qu'on vous parlera, de ce Paris qui, aux yeux des Liméniennes et idéalisé par la distance, se transforme en une vraie cité des *Mille et une Nuits. La casa esta a la disposicion de usted* (la maison est à votre disposition), vous dit-on quand vous vous retirez, et en effet la maison est à vous; à la deuxième ou troisième visite, vous y êtes reçu comme un vieil ami. Déjà on vous en donne le titre, *amigo,* ou bien on vous désigne par votre prénom, accompagné seulement de la particule aristocratique *don.* Si j'insiste sur ces particularités bien connues des mœurs de la Péninsule, telles qu'on peut les observer à Lima, c'est pour montrer combien l'influence de la civilisation apportée par les compagnons de Pizarre est demeurée persistante au Pérou.

Ce caractère espagnol, conservé dans la vie intime des Liméniens, apparaît, je l'ai dit, plus ou moins tranché, suivant qu'on se rapproche

ou qu'on s'éloigne des quartiers riches de la capitale. Certains salons de Lima sont déjà tout européens. Le piano y a succédé à la guitare, et la musique italienne aux accens monotones des anciens *romances*. Dans les familles moins favorisées de la fortune, les traditions de la vieille société andalouse (1) se sont gardées plus pures et plus vivaces. En cherchant bien, vous rencontrez encore à Lima quelques-unes de ces maisons où l'émancipation n'a laissé d'autre trace que la ruine, et où se perpétuent, avec le souvenir des vice-rois, les habitudes d'un monde disparu avec eux. Un reste de damas rouge, dernier témoignage de la prospérité perdue, quelques peintures à fresque remplacent sur les murailles lézardées par les tremblemens de terre les riches tentures, les ornemens variés, qu'on admire dans d'autres quartiers, moins rebelles à l'invasion du luxe parisien. Quelques mauvaises gravures de saints ou de martyrs appendues entre des glaces aux cadres dédorés, quelques chaises qui remontent au temps du vice-roi Amat, une table ronde au-dessus de laquelle se balance une vieille lanterne en fer-blanc, tel est l'ameublement du salon, dont les fenêtres, à défaut de vitres, sont garnies de barreaux en bois tourné et protégées par d'épais volets qu'on ferme chaque soir. Rien de plus modeste que ces demeures, derniers sanctuaires de la société liménienne d'avant l'indépendance, et pourtant l'orgueil des anciens conquérans y apparaît encore dans la froide dignité avec laquelle les habitans portent leur misère.

Dans les fêtes mieux encore que dans les réunions intimes, la physionomie de la population péruvienne se retrouve avec toutes ses nuances et toute son originalité. Si vous voulez connaître, par exemple, tout ce qu'il y a de grace et de vivacité chez les Liméniennes, parcourez les rues à l'heure d'une de ces brillantes processions, accompagnement obligé de toutes les cérémonies religieuses au Pérou. Vous avez sans doute entendu parler de ce costume pittoresque, de cette *saya y manto* qui donne aux femmes de Lima un aspect si piquant et si étrange. Figurez-vous un jupon de soie, noir ordinairement, autrefois assez étroit pour accuser toutes les formes du corps, aujourd'hui cependant beaucoup plus ample. Par-dessus la *saya*, un riche châle de Chine laisse retomber en flottant sa longue frange sur les bras nus; un voile épais de soie noire, plié en triangle et rattaché à la taille par les extrémités, encadre la figure de façon à ne laisser voir qu'un œil, à ne laisser jaillir entre les sombres plis du *manto* que l'éclair d'un seul regard. Ce costume, que les femmes savent porter avec une grace sans pareille, est de mise le jour, pour les courses du matin dans les boutiques, ou bien pour les cérémonies d'église, *las fonciones de iglesia*, une des grandes affaires des Liméniennes. Le soir, quand l'*oracion* (l'angelus) a sonné,

(1) Les premiers habitans de Lima étaient presque tous Andalous.

vous ne voyez plus une seule *saya* dans les rues : les modes de Paris ont repris tous leurs droits, et bientôt, je le crains, elles auront tout-à-fait détrôné la *saya* elle-même. Déjà la haute classe l'a à peu près abandonnée, et on peut prévoir le jour où il sera de mauvais goût de porter dans les rues de Lima le costume national.

Parmi les fêtes religieuses du Pérou, la principale est celle de sainte Rose, aujourd'hui la patronne de Lima, depuis que le grand San-Jago est tombé avec le pavillon espagnol qu'il n'a pas su défendre. Par cette fête, on peut juger de toutes les autres, qui n'en sont guère que la répétition plus ou moins pâle. Dès le matin du jour marqué pour cette solennité, les cloches de toutes les églises commencent le plus épouvantable carillon qui ait jamais déchiré un tympan catholique. Les cloches à Lima n'ont rien de cette harmonie grave et pénétrante qui, dans nos pays, prête à leur voix un charme si puissant. L'habitude est d'agiter le battant de la cloche contre les parois, au lieu de la mettre en branle. Ce sont d'ordinaire de petits nègres qui se chargent de ce soin; à les voir alors suspendus et grimaçant sur la balustrade des vieilles tours, on dirait autant de démons chargés de torturer l'instrument religieux, qui rend, sous leurs coups redoublés, les plus étranges gémissemens. Ce singulier carillon n'en charme pas moins l'oreille peu difficile des Liméniens; c'est l'annonce d'une grande fête, comme il s'en renouvelle si souvent au Pérou, et il n'en faut pas davantage pour les réjouir. Déjà les autels sont parés, les images des saints dressées sur leurs brancards et couvertes de leurs plus riches ornemens; les reliques vénérées de sainte Rose sont placées sur un magnifique coussin de velours. La foule encombre l'église où les prêtres célèbrent le service divin. Bientôt les portes s'ouvrent. Une nuée de pétards et un triple carillon annoncent le départ de la procession à toute la ville. C'est vraiment un curieux et saisissant spectacle que celui d'une grande cérémonie religieuse à Lima. Dans les rues semées de fleurs, entre les murailles des maisons cachées sous de riches tentures, s'avance à pas lents le splendide cortége, salué par mille têtes jeunes et rieuses qui se penchent à tous les balcons. Deux haies de soldats ont peine à contenir la foule. Une longue file de moines portant des cierges ouvre la marche, et il faut voir avec quelle grace mutine les *tapadas* (1) lancent aux révérends pères les plus folles provocations de la parole ou du regard.— *Ouah* (2)! votre seigneurie ne sait-elle donc pas tenir son cierge? — Eh! *Picaro*, il y a long-temps qu'on ne vous a vu; mais on sait où vous étiez. — Et quelquefois le moine, interrompant sa psalmodie, entre tout simplement en conversation avec la *tapada;* s'il est jeune, il rit et cause

(1) *Tapadas*, littéralement *cachées*. On désigne ainsi les femmes dont le visage est voilé par le *manto*.

(2) Interjection favorite des Liméniennes.

avec elle; s'il est vieux, il la gourmande, mais, dans ce dernier cas, ses observations sont assez mal reçues. — *Ouah! señor padre*, croyez-vous que je sois venue ici pour me confesser? — Et, légère comme une gazelle, on la voit s'enfuir en riant, suivie de quatre ou cinq sœurs, cousines ou amies qui l'accompagnent toujours.

Cependant les images des saints apparaissent dans toute leur pompe. Chacune de ces statues vénérées repose sur un énorme piédestal porté par huit ou dix grands nègres dont une ample tenture à franges d'or ne laisse apercevoir que les jambes robustes et les pieds nus. Dans les momens de halte, les malheureux, à demi étouffés par la chaleur, passent la tête entre les épais rideaux de velours et promènent leurs grands yeux ébahis sur la foule. Les *tapadas*, on le devine, n'ont pas plus de pitié pour eux qu'elles n'ont de respect pour les moines, et les noirs enfans de l'Afrique, accueillis par une pluie de quolibets, ne tardent pas à rentrer sous la tapisserie qui les protége contre la curiosité railleuse des spectatrices en *saya*. La statue de la sainte vient enfin détourner l'attention générale. Sainte Rose est couronnée d'une fraîche guirlande des fleurs qui portent son nom. — *Que bonita! que blanca!* s'écrie-t-on, et les fleurs, les bouquets pleuvent de tous les balcons sur l'image chérie. Derrière la sainte, marche l'archevêque portant le saint-sacrement. Partout, sur son passage, le silence et le recueillement succèdent aux conversations bruyantes. Puis vient le président de la république, suivi du conseil d'état, des généraux, de tous les officiers supérieurs, dans tout l'éclat de leurs uniformes brodés. L'armée entière du Pérou, — deux, trois mille hommes quelquefois, — leur sert d'escorte. Ajoutez à ce pompeux cortége la masse entière du peuple, toute une foule bruyante et bigarrée, où l'Indien heurte le blanc, où le métis coudoie le noir, où circulent les femmes en mantille ou en *saya*, le visage découvert ou la figure voilée; imaginez, comme encadrement au tableau, d'une part un ciel éblouissant, de l'autre des maisons pavoisées, des balcons garnis de spectateurs, et vous aurez une idée de la magnificence pittoresque qui explique le goût si vif des Liméniens pour les cérémonies religieuses. Il est inutile d'ailleurs de remarquer qu'il n'y a rien là qui prenne sa source dans un sentiment très profond. On court à une procession comme à un spectacle, personne ne songe à chercher dans les pompes de l'église une occasion de pieux recueillement. Tel est du moins le caractère des cérémonies catholiques telles qu'on peut les observer à Lima et dans les autres villes de la côte; j'aurai occasion de dire plus loin ce qu'elles sont dans les montagnes, où l'élément indien prévaut sur l'élément espagnol.

Après les solennités religieuses, c'est dans les fêtes populaires qu'on peut le mieux saisir les traits caractéristiques des jeunes sociétés de l'Amérique méridionale. La plus curieuse de ces fêtes au Pérou est

sans contredit celle des *Amancaës;* elle résume en elle tout ce que recherchent les Liméniens dans leurs réjouissances publiques, le bruit, le mouvement, la danse en plein air. Comme pour la favoriser, le ciel, ordinairement si pur et si chaud du Pérou, se voile lui-même d'une légère brume. Les montagnes, nues et désolées pendant l'été, se revêtent en quelques jours d'un manteau de verdure. L'aspect du pays change comme sous le coup d'une baguette magique. C'est que la pluie serait, pour ces côtes arides, comme une fée bienfaisante, et la terre, desséchée par plusieurs mois de chaleur, semble aspirer avec reconnaissance les gouttes humides qui tombent de ce ciel éclatant, dont le condor seul tache çà et là l'inaltérable azur.

Le site choisi pour la fête des *Amancaës* est aussi l' un des plus pittoresques qu'on puisse trouver dans toute l'Amérique. A deux ou trois kilomètres de la ville, dans une anfractuosité formée par les collines qui marquent en quelque sorte le premier gradin des Cordilières, s'étend une pelouse verdoyante, où pendant les mois de juin et de juillet les rosées nocturnes font éclore une multitude de fleurs aux pétales d'or, aux calices ouverts comme ceux du lis, et que l'on connaît dans le pays sous le nom d'*amancaës*. On dirait alors un immense écrin où quelque main prodigue aurait jeté à plaisir des milliers de joyaux. Combien de fois, le soir, après avoir lentement gravi la pente douce qui aboutit à ce plateau, ai-je arrêté mon cheval sur le revers du coteau pour contempler la ville dont le vaste panorama se déroulait à mes pieds! C'étaient d'abord des champs, des bosquets de bananiers aux fruits pressés et retombant comme un poids trop lourd, puis des *alamedas* plantées de saules, des bois de citronniers et d'orangers dessinant autour de la Ville des Rois toute une fraîche et odorante ceinture. Quelquefois un dernier souffle de la brise de mer, passant au-dessus des fleurs et des feuillages, m'apportait d'enivrans aromes qui se mêlaient aux sauvages émanations venues des Cordilières. Sur le ciel assombri par la nuit se dessinaient, comme de blancs fantômes, les tours jumelles de la cathédrale, les clochers de San-Pedro, de Saint-Augustin, et des mille couvens, des mille églises de Lima. A ma droite, la mer Pacifique, ce bel océan bleu qu'aucune tempête n'agite jamais, déroulait ses profondeurs immenses, et les nombreux navires mouillés dans le port du Callao se balançaient doucement aux derniers mouvemens de la vague. Entre Lima et le Callao, de grands tumulus gris, ruines de temples ou de tombeaux indiens, rappelaient les splendeurs évanouies de l'époque des Incas. Le grand cap nommé *Morro-Solar* apparaissait à l'extrême limite de l'horizon et formait le fond du tableau. Dans ce paysage, dont la mer était l'encadrement, dont Lima marquait le centre, il y avait ce mélange inexprimable de grace et de majesté qui est propre à la nature américaine. Le ciel des tropiques a de ces heures

délicieuses où il se révèle dans toute sa beauté splendide, heures trop courtes et trop rares dont jamais on ne comprendra sous le ciel du nord les fugitifs enchantemens.

Pendant un mois à partir du 24 juin, le plateau des Amancaës présente l'aspect le plus bruyant et le plus animé. On attribue l'origine de la fête populaire dont il est le théâtre à un ermite qui, dans les premiers jours de la conquête, aurait choisi ce lieu pour retraite et y serait mort en odeur de sainteté après une vie d'abstinence et de prières. Une petite chapelle, élevée à l'endroit où l'ermite aurait rendu le dernier soupir, et que les promeneurs ne manquent pas d'aller visiter, aurait été d'abord le but d'un pieux pèlerinage qui aurait fini par se convertir en une excursion toute profane. Quoi qu'il en soit, dès que les plateaux commencent à verdir, la population de Lima se rend à pied, à cheval, en voiture, vers les Amancaës. Sur ces montagnes d'ordinaire si paisibles règnent un mouvement, une agitation étourdissante. Des baraques en planches et en roseaux s'élèvent avec une rapidité féerique. On y vend de la viande, du pain, des fruits, mais surtout de l'eau-de-vie de Pisco et de la *chicha*, sorte de bière de maïs très goûtée des Indiens. Çà et là se dressent des salles de danse ornées de larges bouquets de fleurs cueillies sur les *cerros*. Le 24 juin, anniversaire de la Saint-Jean, est le grand jour de la fête des Amancaës. Dès le matin, la route étroite et poudreuse qui conduit au plateau est encombrée d'une foule ardente et folle, divisée en plusieurs *partidas* ou groupes plus ou moins nombreux de parens ou d'amis. Chaque *partida* porte avec elle des provisions de bouche et une guitare. Quand la *partida* fait la route à pied, un des joyeux pèlerins prend la guitare, se place en tête de ses compagnons, et entonne, pour charmer les ennuis du voyage, quelques couplets sur l'air populaire de la *zambacueca*. Autour de lui, on ne manque jamais de les répéter en chœur, au risque d'avaler les flots de poussière soulevés sur la route par le torrent des promeneurs et des cavaliers. Hommes, femmes, blancs, nègres, Indiens, mulâtres, *sambos*, *cholos*, s'en vont ainsi en chantant et en riant. On dirait que toute la population liménienne a été brusquement prise de délire. Ici une *partida* épuisée de fatigue s'arrête sur le bord du chemin pour réparer ses forces au moyen de copieuses libations de *pisco*. Là, sur une cariole démesurément chargée, et que deux chevaux efflanqués traînent à grand'peine, se dressent fièrement des *sambas* en grande parure, le châle drapé sur l'épaule comme la cape d'un *caballero*. Plus loin, des *ginetes* (cavaliers), montés sur de hautes selles et les pieds enfouis dans d'énormes étriers, accourent à toute bride sur de tranquilles passans, et, quand le naseau fumant des chevaux effleure presque le dos des promeneurs, ils renversent par un vigoureux coup de mors leur monture en arrière, se

jettent brusquement de côté et repartent au galop, à la grande admiration de la foule, à la grande frayeur de ceux qui ne sont pas familiarisés avec ce passe-temps équestre. Malheur au cavalier non suffisamment encore affermi sur sa selle qui se risque imprudemment dans une pareille bagarre! A peine arrivé dans la *pampa* (plaine), pendant qu'il chemine tranquillement au petit *paso* (1) de sa monture, un cri part tout à coup derrière lui, le galop effrayant d'un cheval se fait entendre, et avant qu'il ait seulement eu le temps de retourner la tête, il est saisi au milieu du corps par un bras d'airain, enlevé comme une plume par quelque *sambo* qui l'asseoit en riant sur le cou de son propre cheval sans pour cela ralentir sa course; puis, quand le géant américain a bien fait admirer son adresse et sa force, il dépose tranquillement le pauvre cavalier à terre, en l'invitant seulement à se tenir mieux une autre fois. Si par hasard le *ginete* objet de cette bizarre provocation résiste au premier choc, alors une lutte courte, rapide, animée, s'engage entre les deux cavaliers. Debout sur leurs étriers, le corps incliné légèrement, les bras raidis et tendus l'un vers l'autre, ils se saisissent, se pressent, s'ébranlent, ils cherchent à s'enlever de selle, pendant que les deux chevaux, lancés côte à côte et comme s'ils s'animaient eux-mêmes sous l'effort de leurs maîtres, fuient de toute la vitesse dont ils sont capables et disparaissent bientôt au milieu d'un épais nuage de poussière.

Nous sommes enfin sur le plateau des Amancaës. Hommes et femmes ont mis pied à terre. Le premier moment de confusion passé, les carioles sont dételées et les chevaux sont attachés aux roues sans que personne ait à s'en occuper avant la fin de la journée. Alors les *partidas* se rassemblent, les amis se retrouvent, on étend les provisions sur l'herbe, et la *viguela* (guitare) aux notes grinçantes fait entendre les premiers accords de la *zambacueca*. Cette danse, la seule que le peuple connaisse au Pérou, mérite peut-être d'être décrite avec quelque détail. L'orchestre, des plus primitifs, se compose éternellement de la guitare qu'un des assistans, avec un courage admirable en vérité, racle de toutes ses forces, en y mêlant les accords d'une voix assez peu harmonieuse et des paroles insignifiantes le plus souvent, quand elles ne sont pas d'une liberté grossière jusqu'au cynisme. Auprès du racleur de guitare, une boîte défoncée entre les jambes, un autre musicien de la même force ou à peu près, un chanteur en tout cas non moins impitoyable, marque à grands coups de poing la mesure sur sa caisse, sans doute en guise d'accompagnement. A ce bruyant et irrésistible appel, quelque *sambo* au teint plus ou moins foncé s'avance aussitôt au milieu du cercle que les spectateurs ont formé déjà,

(1) Espèce d'amble que les chevaux ont au Pérou, où l'on trouve que le trot fatigue.

et, le *puncho* rejeté négligemment sur l'épaule, il vient choisir galamment celle avec laquelle il désire danser. C'est d'ordinaire quelque jolie *samba*, aux grands yeux noirs et ardens, à la taille svelte et souple, aux dents blanches et aux longs cheveux qui flottent en deux tresses égales sur ses épaules. Debout l'un vis-à-vis de l'autre, la main gauche fièrement appuyée sur la hanche, ils attendent que la musique leur donne enfin le signal. Aux premières vibrations de la guitare, aux premiers éclats de la voix stridente des musiciens, ils partent tous les deux le corps légèrement penché et agitant gracieusement leurs mouchoirs dans la main droite. Ce sont d'abord des passes lentes et peu animées encore, où le danseur, d'un air timide et suppliant, semble poursuivre sa danseuse, qui le regarde dédaigneusement et fuit comme une sylphide en tournoyant autour de lui. Celui-ci, sans se rebuter, s'attache à ses pas, la poursuit dans toutes les courbes que la danse lui fait décrire en l'évitant; à chaque évolution, il se retrouve face à face avec elle; à chaque mouvement, il se rapproche un peu plus. Le mouchoir, dans sa main, semble parler un langage mystérieux. Bientôt il l'agite à coups plus secs et plus répétés; celui de sa danseuse se déploie à son tour et paraît répondre à son appel. L'orchestre lui-même, comme s'il prenait part à la lutte, s'anime et lance des accords plus éclatans, sur un rhythme plus vif et plus fougueux. Les yeux ardens, le front perlé de sueur, le haut du corps courbé sur sa guitare, le musicien suspend par moment son chant insignifiant et monotone pour pousser une sorte de cri sauvage d'excitation et de délire. Les spectateurs, battant la mesure à coups redoublés dans la paume de leurs mains, se joignent à lui dans un indicible concert. C'est en vain que, résistant encore, cambrant sa taille, la tête rejetée en arrière, la femme, dans un dernier élan, essaie de s'enfuir en tournoyant sur elle-même. Inutiles efforts! son danseur est là qui l'attend, qui la presse.... Épuisée, haletante, elle cède enfin, elle s'avoue vaincue dans la lutte, et sa main, en laissant retomber son mouchoir, aux frénétiques applaudissemens de la foule, semble constater sa défaite et proclamer le triomphe du vainqueur.

La *zambacueca* est encore dansée très souvent au Pérou, c'est même la seule danse connue dans un grand nombre de salons d'Aréquipa, du Cusco et des villes de l'intérieur. Modifiée par les convenances, elle est devenue là une sorte de pantomime noble, légère, rapide, qui prête beaucoup à la grace du corps et à la flexibilité des mouvemens. Telle n'est pas la *zambacueca* qu'on danse à *los Amancaës*, le soir surtout, quand la bouteille d'eau-de-vie a fréquemment circulé, et que toutes les têtes sont échauffées par le mouvement et par le bruit, par la *chicha* et par le *pisco*. Rien n'est plus curieux dans sa liberté, dans sa fougue bruyante, que cette *zambacueca* populaire. La fête touche

alors à sa fin : déjà on s'attable autour d'une pierre ou d'un banc de gazon. Les provisions apportées de la ville y sont étalées avec un luxe appétissant : ce sont des viandes froides, mais relevées par force piment rouge ou *aji*, capable de brûler comme un charbon ardent tout autre palais qu'un palais américain; des poissons frits dont l'odeur se répand au loin et semble appeler les convives; du pain, du maïs cuit, de la *chicha*, qui circule sans repos dans un unique, mais énorme verre, capable de contenir plusieurs pintes; enfin, de l'eau-de-vie blanche de Pisco, le cognac du Pérou, et au-dessus de laquelle on ne connaît rien. Si vous passez alors devant l'un de ces banquets champêtres, gais et bruyans comme ceux d'écoliers dans un jour de vacances, on vous invite poliment à vous asseoir et à partager le *peu qu'il y a* (*lo poco que hay*), mais que l'on vous offre de bon cœur. Si vous refusez, une femme se lève, prend la bouteille de pisco d'une main, de l'autre un petit verre, et, s'avançant vers vous : *Usted tomara con migo, caballero* (vous allez boire avec moi, monsieur)? Cette fois, il est bien difficile de refuser, non-seulement parce que la *samba* est souvent fort gracieuse, mais encore parce que ce serait lui faire la plus grande impolitesse que de ne pas vouloir boire avec elle. Vous trempez donc légèrement vos lèvres dans le petit verre rempli jusqu'aux bords. Ce n'est pas sans peine que vous évitez de l'avaler tout entier; en faisant valoir votre qualité d'étranger et le peu d'habitude que vous avez encore des liqueurs du pays, peut-être vous excusera-t-on. Seulement, en reprenant le verre encore plein que vous lui remettrez, la *samba* vous regardera d'un petit air de dédain et d'étonnement, et, l'achevant elle-même d'un seul trait, elle ira en riant reprendre sa place au milieu de sa *partida*.

Enfin, sur les cinq heures, quand le soleil commence à baisser à l'horizon et que les premières fraîcheurs de la nuit se font déjà sentir, tout ce monde joyeux reprend peu à peu la route de Lima, dans le même ordre, ou plutôt dans le même désordre que le matin. Un épais nuage de poussière s'étend sous les pas de la foule depuis les montagnes jusqu'à la ville. Les premiers cavaliers, aux chevaux tout empanachés de fleurs, qui bondissent au galop jusque dans l'*Alameda*, sont l'avant-garde de ce turbulent corps d'armée. Toute la haute société de Lima, dans ses plus riches toilettes, s'est portée à la rencontre des arrivans jusqu'à la sortie de la ville. Deux longues rangées de calèches traînées par des mules s'étendent à droite et à gauche sous les arbres de la promenade. C'est au milieu de ces voitures que vient s'abattre, comme une véritable avalanche, la masse confuse et bruyante qui arrive des Amancaës. Elle passe en riant, en chantant, en dansant, aux sons des *viguelas*, dont les accords se font entendre de tous les côtés. Du reste, dans cette foule et pendant les dix heures

qu'elle a passées à se divertir en toute liberté dans la campagne, jamais une lutte, jamais une rixe, jamais une querelle, jamais surtout de ces spectacles honteux d'ivrognerie qui accompagnent trop souvent en Europe les réjouissances populaires. Un certain ordre règne même jusque dans le désordre de l'arrivée et du départ. L'uniforme du moindre agent de police n'est jamais nécessaire pour maintenir la tranquillité. Les Péruviens sont d'un caractère pacifique et doux; l'homme bien mis peut se mêler sans crainte à toutes leurs réunions et à toutes leurs fêtes. L'Indien semble même flatté de voir le blanc se confondre quelquefois avec lui dans la foule, il le salue poliment, et, si un *caballero* est remarqué dans un des cercles nombreux formés autour des danseurs de *zambacueca*, la meilleure place lui est immédiatement donnée. C'est une sorte d'hommage tacite rendu à l'aristocratie de la couleur et à la supériorité de la race.

Le soir, pour terminer dignement une journée si bien remplie, les plus intrépides se rendent encore, au fond des faubourgs de Lima, dans quelques *chinganas* (sorte de taverne), où la danse reprend comme de plus belle et se prolonge quelquefois très avant dans la nuit. La *chicha* et le *pisco* y circulent avec la même profusion que le matin. Alors, parmi les nègres surtout, la *zambacueca* recommence avec plus de fureur que jamais. On entendrait à un quart de lieue à la ronde le concert des voix et les trépignemens frénétiques qui en composent l'orchestre infernal. A voir toutes ces figures noires éclairées à demi par le reflet de deux mauvaises chandelles collées contre la muraille, les verres de pisco qui passent de mains en mains, les excitations, les applaudissemens, les cris qui s'échappent de toutes ces poitrines, on dirait un véritable pandémonium. Ce n'est point là qu'on peut observer les divertissemens des Amancaës dans leur gracieuse originalité. Cette *zambacueca*, ces orgies nocturnes des nègres ne sont qu'un hideux contraste et non pas un pendant à la fête du matin. Aussi puis-je me dispenser de décrire des scènes qu'on devine, et qu'il est assez difficile d'ailleurs de retracer.

C'est assurément un brillant spectacle que celui de ces fêtes populaires, de ces solennités religieuses si chères aux Liméniens. L'Européen cependant, qui observe de sang-froid cette population rieuse et insouciante, ne peut se défendre d'une pensée de tristesse en présence de ces étranges tableaux qui semblent ne devoir éveiller que de joyeuses impressions. Quelle différence y a-t-il, se demande l'étranger, entre le Pérou émancipé et le Pérou du temps des vice-rois? N'est-ce point encore aujourd'hui comme autrefois le même goût pour les spectacles, pour les pompes extérieures, pour tous les plaisirs des yeux? Les citoyens de la république péruvienne ont-ils fait le moindre effort pour élever leur vie privée au niveau des graves devoirs que leur créait

l'indépendance? C'est en vain qu'on cherche dans les plus grandes villes du Pérou quelque trace d'animation intellectuelle, quelques symptômes de cette transformation morale que la transformation politique du pays semblait annoncer. Je me trompe, il y a des jours où la vie politique se manifeste dans les rues de Lima ou d'Aréquipa : ce sont les jours de *pronunciamiento*, d'émeute militaire; mais dans ces intrigues, dans ces conspirations si peu sérieuses, on ne saurait guère voir encore qu'un prétexte à satisfaire le goût des Péruviens pour les spectacles de la rue. Au fond, c'est une société aimable et frivole qui se révèle jusque dans les guerres civiles dont le Pérou est trop souvent le théâtre. A côté de cette population plus espagnole qu'indienne des villes de la côte, y a-t-il plus d'élémens d'avenir dans la population indienne ou métisse de l'intérieur? C'est une question à laquelle un voyage dans les Cordilières peut seul répondre, et mes propres souvenirs m'aideront peut-être à la résoudre.

II.

L'Européen qui se décide à visiter la partie montagneuse du Pérou doit s'attendre à toute sorte de fatigues et de privations. Dans les pays à peu près déserts que l'on traverse, où quelques huttes indiennes se montrent seules çà et là éparses sur les montagnes, c'est à peine souvent si, après une journée tout entière passée à cheval, on rencontre une mauvaise maison de poste (*posta*) où l'on puisse passer la nuit. Or, qu'on se figure de misérables cabanes couvertes en paille, n'ayant pour toute ouverture qu'une porte à demi fermée par une peau de bœuf tendue sur un grossier cadre en bois; à l'intérieur, tout autour de la chambre unique où s'entassent à la fois muletiers et voyageurs, une sorte de banc en terre, haut de quelques centimètres, qui sert de lit; quelquefois, au centre, un autre banc, en terre également, mais plus élevé : c'est la table commune où chacun dépose les provisions qu'il a apportées, ou se fait servir le *chupe*, si toutefois la viande séchée et les pommes de terre, uniques ingrédiens de ce mets péruvien, se trouvent à la *posta*. Dans les montagnes, autour de la cabane, errent cinq ou six mauvais petits chevaux maigres, éreintés, le dos couvert de larges plaies, que les Indiens louent à raison d'un réal (62 centimes) par lieue, plus un *medio* (demi-réal) pour le postillon qui vous suit à pied, ou plutôt vous devance toujours, et qui doit ramener le cheval quand vous êtes arrivé à la *posta* voisine.

Voilà les ressources qu'offre l'intérieur du Pérou aux voyageurs; aussi faut-il non-seulement avoir ses chevaux à soi, mais encore tout emporter pour la route, son lit d'abord, si on ne veut pas dormir sur le sol nu, son pain, son vin, jusqu'à la bougie qui doit vous éclairer

le soir dans le malheureux *rancho* où vous vous arrêtez. Un Indien sert de guide et de domestique à la fois pour le voyage. Il selle les mules le matin, il en prend soin à l'arrivée le soir et conduit au sifflement de son *laso* celle qui porte les bagages, nombreux toujours, comme on peut le voir. Le costume qu'il faut adopter nécessairement vaut aussi la peine d'être décrit. Un chapeau en paille de Guayaquil, à cuve basse et à larges bords, est retenu par une attache sous le menton; des lunettes d'un bleu très foncé protégent les yeux contre la réverbération du soleil et le fatigant reflet de la neige; quelquefois même un voile abrite le reste de la figure. Sur les épaules, un *puncho*, sorte de couverture fendue de manière à laisser passer la tête, retombe à larges plis le long du corps : c'est la partie essentielle du vêtement de tout Américain du sud. Le *puncho* lui sert à la fois de manteau pendant le jour et de couverture pendant la nuit. De grandes guêtres, *polaïnas*, s'attachent par des courroies au-dessous du genou et garantissent parfaitement les jambes du cavalier. Enfin d'énormes éperons, dont la molette souvent n'a pas moins de trois pouces de diamètre, battent à grand bruit les deux flancs de la mule. On place sur la selle un tapis en laine artistement travaillé, nommé *pellon*, ou tout simplement une peau de mouton préparée avec sa toison. D'immenses étriers emboîtent le pied tout entier. Tel est l'équipement obligé des voyageurs dans les Cordilières. Bien que ces montagnes puissent être traversées en toute saison, les époques les plus favorables pour les visiter sont les mois d'avril et de septembre, c'est-à-dire les mois qui précèdent ou qui suivent la fonte des neiges. Plus tôt ou plus tard, la route présente peut-être quelque danger, tant par la force et l'impétuosité des torrens qui se forment tout à coup dans les gorges que par le mauvais état des chemins, défoncés alors par les pluies et disparaissant même quelquefois entièrement sous un immense manteau de neige.

Du reste, même dans la bonne saison, la route que l'on suit, une fois engagé dans les montagnes, est presque impraticable. A peine s'est-on éloigné de Lima, qu'il semble que la nature elle-même se transforme immédiatement : les vallées se resserrent et disparaissent peu à peu; les chemins ne sont plus que de mauvais sentiers, serpentant avec peine à travers les gorges et les ravins. On n'a marché que quelques heures, et l'on sent déjà que l'on est dans la solitude. A chaque pas, le pays semble devenir encore plus nu et plus sauvage. Tantôt c'est un ravin étroit, profond, qui s'étend comme le lit d'un torrent desséché depuis des siècles, encaissé de tous côtés dans un rempart de montagnes rougeâtres : le soleil, en dardant d'aplomb sur le sable fin et uni qui en reflète les rayons comme un miroir, fait pendant le jour de cette gorge désolée une véritable fournaise. Quel-

ques cactus, longs et épineux, y croissent seuls parmi les pierres. Pas un signe de vie, pas un oiseau, pas un insecte : tous ont fui ce sol aride et brûlant, où l'on ne rencontre à chaque pas que des carcasses de mules mortes de chaleur et de fatigue, et dont les os blanchis servent en quelque sorte de jalon aux voyageurs. — Tantôt ce sont des montagnes où la route, suspendue à pic au-dessus d'un abîme, est si étroite et si tortueuse en même temps, que la tête et le cou de la mule, en dépassant les bords, s'allongent tout entiers au-dessus du vide. Çà et là le voyageur atteint à des sommets d'où il découvre dans son ensemble pittoresque le pays où il s'est engagé : partout des gorges, des ravins, séparant, comme d'immenses déchirures, des masses plus immenses encore, entassées les unes sur les autres dans un désordre effrayant; au loin, une mer de brouillard que percent de distance en distance des crêtes arides et nues; au pied de ces crêtes, de nouvelles gorges où il faut descendre, resserrées, écrasées entre des montagnes qui semblent se toucher et coupées par des torrens ou par des rochers presque infranchissables.

C'était entre ces émotions et ces fatigues que s'étaient écoulés les premiers jours de mon voyage aux Cordilières; j'étais enfin arrivé au pied de leurs plus hauts sommets; il était un peu plus de minuit, quand, après quelques heures passées dans la hutte d'un Indien, je montai sur ma mule et me mis en route pour franchir les derniers pics qui me séparaient du versant oriental. J'avais l'intention d'explorer ce versant avec un soin particulier. Deux villages situés dans cette région des Cordilières, Pasco et Vilque, m'attiraient surtout : l'un est chaque année le théâtre d'une solennité religieuse que j'étais curieux de comparer aux brillantes processions de Lima; l'autre est célèbre par la foire qui s'y tient, et qui est un peu pour la population des montagnes ce qu'est la fête des Amancaës pour les Liméniens. Mon itinéraire devait me permettre ainsi d'observer sous toutes ses faces la portion indienne de la société du Pérou, de même qu'à Lima j'en avais étudié la portion espagnole.

Au moment de mon départ, le froid était vif, et cependant, à cause des difficultés du chemin, je ne pouvais marcher que très lentement. Heureusement, un clair de lune superbe me favorisait, et les pâles rayons qui se reflétaient sur la neige des grands pics éclairaient d'une douce lueur les masses immenses entassées autour de moi. Nous n'avons pas en Europe de nuits comparables pour la limpidité, pour la pureté du ciel à ces nuits magnifiques des Cordilières; des milliers d'étoiles en font presque des crépuscules ou plutôt des aurores. Quelquefois, du fond d'un ravin, je voyais l'écume blanche d'un torrent bondir au milieu des rochers; le bruit en arrivait sourd et plaintif à mes oreilles. Un point noir était suspendu au-dessus des eaux : c'était

le pont de branchages qui me traçait ma route et que je devais traverser. J'arrivai ainsi vers le matin au sommet des Cordilières; autour de moi s'élevaient des pics énormes, les uns infiniment plus hauts encore que le point où je me trouvais, les autres entassés au-dessous de moi, comme les vagues d'un océan devenu solide : le ciel était serein, l'air vif et pur. Ces montagnes si hautes, si brisées de ravins, au pied desquelles je venais de passer, ne m'apparaissaient plus que comme les ondulations d'une mer immense. Ainsi que les grands condors, que je voyais planer au-dessus de ma tête, j'embrassais d'un seul regard toutes ces crêtes désolées, tous ces entassemens de rochers, tous ces plateaux couverts de neige; je ne pus malheureusement donner que quelques minutes à la contemplation de ce grand spectacle. Mon guide me rappela que l'heure avançait et qu'il était peu prudent d'attendre le milieu du jour sur le sommet des Cordilières : c'est dans l'après-midi, en effet, qu'éclatent les orages épouvantables si communs dans ces montagnes pendant plusieurs mois de l'année. Alors des tourbillons immenses les enveloppent tout entières. Le vent roule et fouette la neige avec tant de force, cette neige elle-même est si épaisse, qu'il devient impossible de rien distinguer à quelques pas seulement devant soi; tout chemin, tout sentier battu disparaît; on n'entend que le bruit saccadé du tonnerre, on ne voit que la lueur rougeâtre des éclairs qui sillonnent le brouillard de neige fouetté par l'ouragan. J'ai deux fois contemplé de loin ces grandes tourmentes des Cordilières : c'est là un de ces spectacles que l'on n'oublie pas.

J'étais alors à quatorze mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer. L'air était tellement raréfié, qu'il suffisait à peine à la respiration; à chaque instant, les mules elles-mêmes étaient obligées de s'arrêter. On a remarqué que dans l'après-midi cette raréfaction de l'air est encore plus grande que le matin. Elle est même telle alors quelquefois, que l'on a vu des voyageurs rendre le sang par le nez et par les oreilles. Ce qui est infiniment plus commun, c'est un malaise général accompagné de fortes douleurs de tête, de maux de cœur, d'une espèce de mal de mer enfin qui saisit presque tous ceux qui franchissent les Cordilières pour la première fois. C'est ce que les Indiens appellent *soroche;* ils attribuent ce malaise à la raréfaction de l'air et à des gaz métalliques que le soleil dégagerait des montagnes.

Enfin je commençai à descendre. La pente qui mène au versant oriental des Cordilières présente de nombreuses aspérités. Les grandes montagnes ne sont jamais sorties d'un seul jet. A leur sommet comme à leur base, elles se composent d'une multitude d'autres montagnes dont les crêtes en amphithéâtre s'élèvent les unes à la suite des autres, de sorte qu'après avoir descendu jusqu'au fond d'une gorge de plusieurs centaines de pieds, on découvre d'autres hauteurs qu'il faut

gravir, puis redescendre encore, et cela sur un espace de plusieurs lieues. Cependant le versant oriental diffère essentiellement de celui que je venais de parcourir. Moins bouleversé, moins déchiré par les ravins, il renferme, entre ses crêtes plus isolées, des plaines considérables coupées de nombreux ruisseaux qui coulent de l'ouest à l'est, et forment les sources des grands fleuves qui traversent le continent américain pour se jeter dans l'Atlantique. Ces fleuves eux-mêmes sortent des lacs ou étangs formés par la fonte des neiges et qui dorment au sommet des Cordilières, entre leurs pics les plus élevés. Des bandes d'oies sauvages, aux corps blancs et aux ailes noires, paisibles habitans de ces lieux abandonnés, s'enlevaient pesamment à mon approche, et allaient se reposer à quelques pas plus loin. Quelquefois encore, une vigogne, du haut d'un rocher, tendait vers moi son long cou, me regardait à demi épouvantée, et s'enfuyait dans les montagnes. Je la voyais bondir légèrement dans le ravin, disparaître un instant, puis, se montrant de nouveau sur quelque crête plus haute, écouter avec indifférence le bruit de mes pas qui s'éloignait d'elle. Plus loin, des llamas domestiques broutaient l'herbe rare au milieu des pierres. Ils levaient à peine la tête, et se remettaient tranquillement à paître. Ces animaux m'annonçaient le voisinage de l'homme. En effet, partout où je rencontrais des troupeaux de llamas, je voyais presque immédiatement apparaître quelques huttes indiennes, dont le seuil n'était gardé d'ordinaire que par des enfans en haillons jouant dans la poussière au milieu d'une bande de chiens maigres et affamés. Il faut être entré dans ces huttes, il faut avoir assisté au repas des habitans, si l'on veut savoir ce qui peut suffire à des créatures humaines, je n'ose pas dire pour vivre, mais pour végéter dans l'abrutissement et la misère. La hutte n'a le plus souvent qu'une seule pièce, large à peine de quelques pieds carrés. Un toit conique, fait de branchages et recouvert d'une herbe longue et sèche très commune dans les Cordilières, lui donne de loin quelque chose de l'aspect d'une grande ruche. On y entre par une porte si basse, que souvent on n'y peut pénétrer que sur les mains. C'est du reste la seule ouverture de la cabane. Au fond est une espèce de petit fourneau en terre glaise, où, faute de bois, l'on allume du feu avec des herbes et de la fiente de brebis. Deux mauvais vases noircis par la fumée composent tous les ustensiles du pauvre ménage. On y fait bouillir, avec force piment, du maïs, des pommes de terre, quelquefois de rares morceaux de viande de mouton ou de llama séchée au soleil; c'est le *chupe* (prononcez *tchoupé*), le seul plat, je crois, de la cuisine indienne; dans les grands jours, on tue des rats d'Inde, dont les Indiens sont très frians: et qui pullulent dans tous les *ranchos*. Près du fourneau est une sorte de banc en terre recouvert de peaux de mouton avec leur laine, lit commun de la famille, où père, mère, enfans s'étendent ensemble,

enveloppés dans leurs *punchos*, et se défendent le mieux possible contre le froid de la Cordilière en se pressant les uns contre les autres.

Voilà comment vivent et meurent des milliers de malheureux dans l'intérieur du Pérou. Seulement, comme pour secouer, une fois l'an peut-être, ce manteau de misère qui les écrase, quand l'occasion s'en présente, quand une fête, par exemple, est annoncée dans le village voisin, ce sont alors des orgies, des excès dont rien n'approche. J'ai assisté à plusieurs de ces fêtes pendant mes voyages dans la *sierra*. Indépendamment des désordres qui en sont toujours la suite, elles ont souvent quelque chose de bizarre qui contraste singulièrement avec les cérémonies catholiques, et accuse la persistance de l'idolâtrie indienne en dépit de l'influence exercée depuis plusieurs siècles déjà dans les Cordilières par la religion de l'Espagne.

C'est à Pasco que j'ai été surtout frappé de ce contraste entre la foi catholique des Indiens et leurs fêtes religieuses. Pasco est un petit village aux rues tristes et sales, bâti au milieu des mines d'argent les plus riches du Pérou, et qui, par cela même, déploie dans certaines solennités religieuses un luxe barbare que l'on ne retrouve sur aucun autre point des Cordilières. J'eus occasion d'y assister à une de ces fêtes qui font oublier aux Indiens, dans quelques heures de grossière ivresse, plusieurs mois passés sous la terre et remplis uniquement par les pénibles travaux des mineurs. Dès le matin règne dans le village une animation inaccoutumée. De tous côtés, les Indiens y accourent revêtus de leurs plus beaux *punchos*. Les travaux des mines sont généralement abandonnés; l'église est parée de ses plus riches ornemens, et les cloches à grand bruit annoncent, suivant l'usage, la cérémonie et la fête patronale de Pasco. Bientôt la foule devient plus nombreuse et plus compacte. Partout des tables grossières sont dressées sur la place; on y vend du *chupe*, de la viande grillée, du pain, de la *chicha*, de l'eau-de-vie surtout. Les Indiens sont groupés bruyamment autour de ces tables, et, en attendant la procession qui va sortir, se livrent aux plus copieuses libations. Tout à coup le signal de la fête est donné par une musique discordante. Des bandes d'hommes masqués traversent les rues en sautant avec des contorsions épouvantables : ils sont presque tous affublés de vieux uniformes et coiffés de grands chapeaux à plumes empruntés à la défroque poudreuse de quelque général péruvien des premiers temps de la république. Quelques-uns sont à cheval, et de grands sabres de cavalerie battent les flancs de leur monture, pauvre haridelle épuisée qui ne se met au trot que sous les coups redoublés de l'éperon. Des pièces de monnaie, cousues aux habits brodés de ces grotesques généraux, tintent avec un bruit argentin à chacun de leurs mouvemens. Plus d'un rusé compère dépouille son voisin dès qu'il trouve l'occasion favorable pour se livrer à ses instincts de rapine.

C'est ainsi que j'ai vu à Pasco un Indien très gravement occupé à voler à son compagnon une pièce de deux réaux (1 fr. 25 c.), pendant qu'un autre arrachait au voleur même une piastre forte cousue aux basques d'un magnifique habit rouge chargé de deux énormes épaulettes. Tout ce monde, du reste, déjà aux trois quarts ivre, criait et jurait contre le curé, qui faisait trop attendre la procession.

La procession commence enfin. Quelques cierges paraissent sous le porche de l'église; mais la foule y est tellement pressée, qu'il est tout-à-fait impossible d'y pénétrer. Douze Indiens sortent d'abord : ils portent au bras gauche une espèce de petit écu ou bouclier en étoffe rouge, et à la main droite un long bâton garni d'argent. Des clochettes résonnent à leurs pieds et mêlent leur tintement au bruit des mille pièces de monnaie cousues à leurs costumes formés de haillons de toutes couleurs. Les douze Indiens se rangent en cercle à quelques pas de l'église. Deux d'entre eux se placent au centre, et alors commence une sorte de colloque, accompagné de danses et de chants, auquel prend part la foule des spectateurs. Les deux Indiens frappent la terre du pied, présentent tour à tour leurs écus ou leurs bâtons, sans cependant jamais quitter leur place, et se contentent de tourner sur eux-mêmes, aux refrains d'un air monotone et triste qu'aussitôt la foule entière répète en chœur. Cette danse est peut-être quelque vieille danse indienne très antérieure à la conquête des Espagnols. Quand elle est terminée, les douze Indiens prennent gravement la tête de la procession, qui peut enfin se mettre en marche, mais non sans être arrêtée par de fréquens intermèdes de danse et de chant. On parvient ainsi à faire le tour de la place, au milieu des pétards et des fusées qu'on lance de tous côtés. Deux images de saints ornées de fleurs, des femmes portant des cierges, le curé marchant d'un pas solennel sous les tentures fanées d'un vieux dais en compagnie du vicaire, les chantres, le bedeau et une douzaine de soldats déguenillés et pieds nus, s'efforçant en vain de garder leurs rangs sous la pression irrésistible de la foule, — voilà tout le cortége qui parcourt pendant près de deux heures, à certains jours consacrés par l'usage, les rues du petit village de Pasco. Quand la procession rentre, l'église est illuminée et resplendit de mille feux; le curé monte en chaire, et après un sermon religieusement écouté la foule se disperse; on court assiéger les boutiques d'eau-de-vie; l'orgie, un moment interrompue, continue toute la nuit pour recommencer le lendemain de plus belle. Pendant trois jours, les processions, les danses, les festins, s'entremêlent ainsi sur la même place, dans les mêmes rues, au milieu d'un épouvantable tumulte. C'est là ce qu'on appelle une fête religieuse dans la *sierra*.

Les Indiens qui vivent épars dans les Cordilières appartiennent à la classe la plus pauvre de la population. La *sierra* compte dans ses gros

bourgs et dans ses *haciendas* (1) des habitans plus heureux; mais ce sont encore des Indiens, qui ont perdu dans de nombreux croisemens un peu de leur originalité première, et se rapprochent davantage des populations à demi espagnoles de la côte. Cette élite des Indiens de la *sierra* compte parmi ses principales richesses les nombreux troupeaux qui errent sur le plateau du Collao; c'est elle qui possède et qui cultive les rares vallées de ses montagnes; c'est elle qui fournit aux négocians de la côte la majeure partie des produits du pays, que ces derniers exportent ensuite en Europe; c'est parmi elle enfin que se trouve peut-être l'un des germes les plus féconds des forces vitales appelées à se développer un jour au Pérou.

La vie que mènent ces Indiens plus intelligens, plus civilisés que les autres, est encore très dure et très pénible. On comprend combien les ressources d'une petite ville des Cordilières sont bornées. Pour y suppléer sans doute et faciliter en même temps des transactions de plus en plus fréquentes avec les négocians européens, on a institué une grande foire qui a lieu tous les ans, à l'époque de la Pentecôte, au milieu même de la *sierra*. A quelques lieues du grand lac de Titicaca, qui dort comme une mer intérieure entre le plateau du Collao et les montagnes de la Bolivie, s'élève le petit village de Vilque. C'est là que se tient cette foire, la plus considérable du Pérou, peut-être même de l'Amérique du Sud, et où affluent les populations, non-seulement des départemens voisins, Aréquipa, Moquegua, le Cusco, mais encore de la Bolivie et des provinces argentines, particulièrement du Tucuman. Pendant quinze jours, Vilque, qui renferme à peine quelques centaines d'habitans, voit sa population s'élever jusqu'à dix ou douze mille ames. Aussi les maisons sont-elles trop étroites pour contenir la foule des voyageurs. Les uns se répandent dans les environs; ils vont chercher dans les *chacras* (fermes) quelque gîte pour la nuit; les autres s'enveloppent dans leurs *punchos*, et dorment étendus au seuil des portes, au coin des rues, au milieu même de la place publique. Il n'y a pas dans l'intérieur de l'Amérique du Sud d'hôtel où l'on puisse descendre; mais à Vilque, à l'époque de la foire, les plus vastes hôtels ne suffiraient pas à contenir la population nomade qui se presse dans cet humble village. J'avais heureusement pris mes précautions; je savais qu'on doit se munir, quand on voyage au Pérou, de lettres d'introduction pour tous les endroits où l'on doit s'arrêter. On trouve alors partout la plus franche, la plus gracieuse hospitalité. Il est rare d'ailleurs qu'on invoque en vain cette cordiale hospitalité péruvienne. Vous arrivez, vous êtes étranger, cela suffit; toutes les maisons vous sont ouvertes

(1) Les *haciendas* sont les terres cultivées. On appelle *hacendado* le propriétaire qui exploite lui-même sa terre.

aussitôt. A Vilque, j'étais logé chez un des principaux habitans que j'avais connu précédemment à Aréquipa. Au milieu d'un repas entrèrent deux *serranos* (habitans de la *sierra*). Le maître de la maison était absent; sa femme seule était à table avec nous. « Señora, lui dirent-ils, nous sommes en relation d'affaires depuis long-temps avec votre mari. Nous devons passer plusieurs jours à la foire; nous avons pris la liberté de descendre chez vous. — C'est bien, répondit-elle simplement. Asseyez-vous; vous arrivez encore à temps pour dîner. » On ajouta deux couverts à la table, et la maison, déjà remplie, compta deux hôtes de plus, sans que personne s'en inquiétât davantage.

Il est vrai que, si rien n'est plus franc, rien aussi n'est plus simple que l'hospitalité de la *sierra*. Chaque voyageur porte son lit avec lui. Le soir il l'étend, comme il peut, dans la pièce qui lui paraît le moins encombrée; chacun se presse pour faire place au nouveau venu dans la chambrée commune. Tout le monde dort du sommeil que procure toujours une bonne journée de fatigue. Le lendemain matin, tous les matelas sont roulés, serrés, entassés dans un coin; l'appartement redevient libre pour les visites que l'on peut recevoir, les affaires que l'on peut avoir à traiter. Le plus souvent chacun sort pour courir la foire et ne rentre qu'à l'heure des repas. A vrai dire, c'est là seulement que les hôtes d'une même maison peuvent se voir et se connaître. Le déjeuner, servi à neuf heures, se compose régulièrement d'un bouillon mêlé de viande, d'un plat d'œufs ou de poisson, de fromage blanc fait dans la sierra par les Indiens et d'une tasse de chocolat. Le dîner, à deux ou trois heures, est plus substantiel encore : ce sont d'abord des *chupes* de plusieurs sortes, au mouton, au poulet, au poisson, servis dans d'immenses plats creux, dont la dimension, partout ailleurs effrayante, peut défier sans crainte le nombre et le robuste appétit des convives. Les rôtis (*asados*) et les fritures viennent ensuite, le tout assaisonné de petits morceaux de fromage posés dans des soucoupes à tous les coins de la table, et que l'on mange pour aiguiser l'appétit. Au dessert, on apporte des *dulces*, sorte de confitures préparées à Lima et à Aréquipa, et que les Péruviens aiment beaucoup. Enfin le soir, de huit à dix heures, on prend le thé, mode anglaise qui commence à s'introduire jusque dans l'intérieur du Pérou. Chacun ensuite se disperse de nouveau. Quelques-uns vont chez les notables de Vilque, chez l'alcade ou chez tout autre haut personnage fumer le cigare ou danser la *zambacueca;* d'autres, en plus grand nombre, se rendent, enveloppés de leurs manteaux, dans quelques *ranchos* retirés, où des amis, prévenus à l'avance, les attendent pour quelque grande partie de *monte*. Le *monte* est le jeu de hasard le plus commun au Pérou. On le joue avec des cartes, ou le plus souvent avec des dés. Dans ce dernier cas, devant un large tapis vert divisé en quatre compartimens par deux lignes qui, au milieu, se coupent à angles

droits, le banquier est assis, ayant devant lui des piles d'argent et d'or qu'il fait sonner à tout moment comme pour convier les joueurs et les attirer à lui. Sur chacun des quatre compartimens sont dessinés deux grands *A* et deux grandes *S*, premières lettres des mots *azar* et *suerte* (hasard et sort). Les joueurs pontent à leur gré sur l'une ou l'autre de ces lettres, et le banquier est tenu de faire tout l'argent déposé sur le tapis. Il lance alors deux dés dont les numéros combinés font gagner l'une ou l'autre lettre; il paie celle qui a gagné, ramasse l'argent de celle qui a perdu. Les joueurs déposent de nouveau leurs piastres ou leurs onces; le banquier lance de nouveau ses dés, et pendant la nuit tout entière on n'entend que les exclamations courtes et saccadées des joueurs qui se parlent à voix basse, ou le bruit argentin des pièces de monnaie que l'on paie, que l'on compte, que l'on entasse, que l'on remue. Le lendemain, quand le jour paraît, le banquier, aussi froid, aussi impassible qu'au commencement de la nuit, lance encore avec la même agilité ses dés sur le tapis vert; quelques joueurs intrépides sont restés debout autour de la table fatale; les autres, enveloppés dans leurs *punchos*, dorment étendus sur le sol. L'aspect d'un champ de bataille après le combat n'est guère moins sinistre que celui d'un salon de jeu péruvien éclairé par les premiers rayons du jour. Le *monte* de la foire de Vilque est d'ailleurs célèbre dans tout le Pérou; il dévore souvent de grandes fortunes commerciales, et l'on cite plus d'un négociant dont il a hâté la ruine.

Partout cependant au Pérou le *monte* a ses temples : ce n'est donc point là qu'il faut chercher le côté original de la fête de Vilque, c'est dans la rue même, et je passai là bien des heures à observer les mœurs, si nouvelles pour moi, de la sierra péruvienne. La place de Vilque, si déserte d'ordinaire, était encombrée de boutiques en planches et élevées à la hâte pour les besoins de la foire. Les marchandises les plus fines comme les plus grossières de l'Europe et de l'Amérique y étaient exposées les unes auprès des autres dans un désordre étrange. A côté des sacs de cacao et des feuilles de *coca* s'étalaient l'horlogerie de Genève et la bijouterie de Paris; nos draps, nos velours, nos soieries, étaient exposés en regard des grossiers *bayetones* que l'on fabrique au Cusco; parfois une seule boutique renfermait tous ces produits différens. Les Indiens passaient gravement devant toutes ces richesses, regardant, admirant, marchandant, et telle femme qui n'avait qu'un morceau de *bayeta* sur les épaules achetait souvent des bagues en brillans de 50, de 60 piastres (250 à 300 francs), ou des pendans d'oreilles en perles plus riches encore. La foule qui se pressait dans les rues offrait comme un panorama complet et pittoresque des divers costumes de la sierra. Au centre de la place, des restaurans en plein vent vendaient du *chupe*, de la viande grillée sur la braise, du poisson frit pêché dans

le lac de Titicaca, de la *chicha* et du *pisco*. Une foule de roulettes primitives attiraient les Indiens, à demi ivres souvent, et qui les entouraient toute la journée au point d'en rendre l'approche à peu près impossible; le soir surtout, aux reflets de la modeste chandelle de suif, tous ces visages jaunes, encadrés et presque voilés par une épaisse crinière de cheveux raides et noirs, prenaient une expression étrange et presque diabolique : la passion du jeu animait seule les yeux petits et brillans des *serranos*. Cette passion est une des plus communes et des plus fortes chez les Péruviens de toutes les classes. Après en avoir observé les tristes effets dans les rues comme dans les tripots de Vilque, on éprouve le besoin d'étudier le caractère du *serrano* sous un plus noble aspect. Pour connaître ce qu'il y a chez l'Américain d'adresse et de vigueur, il faut aller au marché aux mules de Vilque. La province du Tucuman y envoie tous les ans plusieurs milliers de ces animaux à demi sauvages, qui sont très recherchés des Péruviens pour les voyages et le transport des marchandises dans les Cordilières. A un kilomètre environ du village, ces mules sont réunies par troupes de cinq à six cents, souvent même davantage, sous la surveillance de trois ou quatre *gauchos;* ceux-ci, avec leurs figures bistrées, leurs grands *punchos* qui les enveloppent tout entiers, le *chiripa* qui leur couvre les jambes en guise de pantalon, le couteau toujours pendu à leur ceinture, ont plutôt l'air de bandits que d'honnêtes marchands venus pour vendre leurs mules; ils se tiennent immobiles sur leurs selles, les rênes d'une main, le *laso* de l'autre, attendant l'arrivée des acheteurs. Les amateurs se présentent en assez grand nombre; ils choisissent des yeux, mais sans pouvoir l'approcher beaucoup, la monture qui leur convient, la désignent au *capatas* ou chef des *gauchos*, et traitent avec lui du prix en quelques mots. Généralement le prix est de 30 à 60 piastres, et le marché est rapidement conclu.

Reste à prendre la mule au milieu de cette foule de bêtes à longues oreilles, toutes jeunes, entêtées, et dont pas une seule encore n'a senti le frein. Sur un signe du *capatas*, un des *gauchos* prend son *laso*, le fait siffler au-dessus de sa tête en tournant au grand trot autour de la troupe à demi effrayée : les mules se mettent aussitôt elles-mêmes à courir en rond, en se pressant de plus en plus les unes contre les autres. Celle que l'acheteur a choisie disparaît bientôt; mais le *gaucho*, lui, ne l'a pas perdue de vue. Son *laso* ramassé se balance en sifflant au-dessus de sa tête; bientôt, quand le moment favorable est venu, il se déploie comme un énorme serpent, et, à douze ou quinze pas du cavalier, va saisir à la gorge l'animal désigné. En vain la mule épouvantée se raidit contre l'étreinte, le *laso*, attaché à la selle même du *gaucho*, ne lâche pas le pauvre animal. Au contraire, plus il fait d'efforts pour se dégager, plus le nœud coulant le serre fortement. La mule

tombe quelquefois alors, elle se roule sur la poussière de rage et de douleur. Vains efforts! la respiration lui manque, les forces l'abandonnent, elle est vaincue. Le *gaucho*, calme comme un homme qui n'a pas fait autre chose toute sa vie, met pied à terre, s'approche lentement de l'animal dompté sans quitter le *laso* qui le tient captif, lui jette rapidement son *puncho* sur les yeux : c'est fini, il en est le maître, il peut en faire ce qu'il veut. Alors commence une autre scène plus animée encore. Il s'agit de monter la mule, de la faire galoper avec son cavalier pour connaître ses allures, car dans ces foires l'acheteur ne peut l'essayer qu'après le marché conclu. Il donne 4 réaux (2 fr. 50 cent.) au *gaucho*, qui, pour cette modique rétribution, ne craint pas de s'exposer à se faire briser les reins. Pendant que la mule est encore à terre, on lui met un frein très fort dans la bouche; une sorte de bât à peine recouvert d'un vieux cuir en lambeaux, avec deux cordes passées dans un morceau de bois en guise d'étriers, est jeté sur le dos de l'animal et fortement sanglé. Au moment où, délivrée du *laso*, la mule se relève encore à demi étourdie, effarée, le *gaucho* s'élance sur son dos, la presse entre ses deux jambes armées d'immenses éperons en fer, aux molettes larges comme la paume de la main. D'ordinaire, la mule s'arrête un instant, comme étonnée elle-même du poids nouveau qu'elle sent sur ses épaules, du frein qui lui étreint la bouche pour la première fois; puis, tout d'un coup, se ramassant sur elle-même, elle s'élance par bonds courts et saccadés, se jetant à droite, à gauche, se cabrant, se roulant, se redressant; mais le *gaucho* ne la quitte pas : il est aussi calme, aussi inébranlable sur sa selle au milieu de ces bonds effrayans qu'un dandy qui galope au bois de Boulogne doucement porté sur un cheval de manége. Quand la malheureuse bête, fatiguée, épuisée, commence à se calmer sous les efforts victorieux du cavalier, celui-ci lui enfonce ses éperons dans les flancs, il la pousse, il l'excite à son tour, il la lance écumante au milieu de la plaine, où, après avoir couru quelque temps, il revient au galop à son point de départ. Alors il s'arrête enfin, jette de nouveau son *puncho* sur les yeux de l'animal épuisé, lui passe une corde autour du cou et l'amène à l'acheteur, qui paie les 4 réaux promis. Le *gaucho* examine sans rien dire la pièce d'argent, comme pour s'assurer qu'elle est de bon aloi, la met dans la ceinture en cuir qu'il porte toujours autour du corps, et remonte impassible sur sa selle, où il attend qu'un nouvel acheteur lui offre bientôt pour un pareil exploit l'occasion de gagner une autre pièce de 4 réaux.

Quand on a vu les dompteurs de chevaux et les joueurs de *monte*, on connaît les deux spectacles les plus curieux de la foire de Vilque. Rien ne m'y arrêtait plus. Une excursion dans les Cordilières n'est complète toutefois que lorsqu'au retour on se dirige vers le Cusco,

l'ancienne ville indienne, pour y observer comme à leur source les mœurs des populations de la montagne. De Vilque au Cusco, la route est peu accidentée. Le voyageur arrive d'abord à Puno, capitale du département de ce nom, sur les bords mêmes du lac de Titicaca. C'est une ville de sept à huit mille ames, triste et pauvre aujourd'hui malgré sa fameuse mine *el Manto*, dont les produits, si merveilleux autrefois, suffisent à peine aujourd'hui à couvrir les frais d'exploitation. J'y fus témoin d'une étrange et triste cérémonie. Devant la porte ouverte d'une maison, plusieurs personnes étaient arrêtées. Au fond d'une chambre, sur une espèce d'autel tout entouré de cierges, une petite fille de deux ou trois ans, assise sur un large fauteuil, semblait doucement endormie. Des chants joyeux s'élevaient autour d'elle. Deux Indiens, l'un portant une harpe, l'autre en raclant les cordes, s'avançaient en tête d'une procession d'enfans qui semblaient accourir à une fête. On enleva bientôt la petite fille, toujours assise dans son fauteuil, et le cortége se mit en marche fort gaiement aux sons d'une musique vive et bruyante. C'était pourtant au cimetière qu'on se rendait, et la petite fille, parée comme pour un bal, n'était qu'un cadavre. La mort d'un enfant est une fête pour les Indiens de la sierra. N'y a-t-il pas quelque chose de fondé dans cette bizarre coutume, souvenir éloquent de la croyance chrétienne qui promet la félicité éternelle aux jeunes victimes d'une mort prématurée, et n'est-ce pas encore ici le cas de reconnaître que l'instinct populaire a quelquefois sa philosophie?

De Puno au Cusco, la route se dirige vers le nord. Le lac de Titicaca s'étend à droite, bordé à l'horizon par les montagnes de la Bolivie. La distance entre les deux villes est d'une centaine de lieues. Le pays est triste, nu, monotone. De nombreux troupeaux de brebis, de llamas, d'alpacas, paissent aux bords du chemin. Quelques huttes s'élèvent çà et là. On traverse la petite ville de Lampa, dont la population ne dépasse point quatre ou cinq mille habitans, presque tous Indiens; Pucara, simple *pueblo* où se tient une foire considérable quelques semaines après celle de Vilque; Santa-Rosa, qui s'élève au pied de cimes couvertes de neiges éternelles. Quelques lieues plus loin, un bras de montagnes, en s'avançant, ferme le plateau du Collao et sépare les deux départemens de Puno et du Cusco : il porte le nom de *la Raya*. Au sommet du plateau, deux sources, peu éloignées l'une de l'autre, donnent naissance à deux rivières coulant sur des versans opposés : la première traverse le bourg même de Santa-Rosa; l'autre, après avoir reçu le petit ruisseau qui passe au Cusco, va se perdre dans l'Apurimac. L'industrie de tous ces pays est à peu près nulle : elle se borne à la fabrication de vases en terre, de draps épais, dits *bayetones*, dont se couvrent les Indiens, mais surtout à l'élève des troupeaux et au transport à dos de llama du quinquina que l'on re-

tire de la province de Carabaya. Le sol ne produit qu'un peu d'orge qui ne mûrit jamais, et que l'on donne en herbe aux bestiaux, des pommes de terre, des *yücas*, et quelques autres racines dont se nourrissent les Indiens. Les montagnes renferment une assez grande quantité de mines d'argent, toutes depuis long-temps abandonnées.

Après avoir dépassé Agua-Caliente (eau chaude), pauvre *posta* près de laquelle coulent des eaux minérales qui lui ont donné son nom, et Manangani, petit village à douze lieues de Santa-Rosa, on arrive à Sicuani. Ici, la végétation commence enfin à montrer quelque puissance, et la culture prend un peu plus d'extension. De Sicuani jusqu'au Cusco, un grand nombre de villages bordent la route : ce sont d'abord San-Pablo, San-Pedro, Tinta, auprès duquel on voit encore les ruines d'un palais indien. Un peu plus loin, sur une montagne peu élevée, on distingue, à quelques pas de la route, le cratère éteint d'un volcan, qui a semé de pierres calcinées tout le pays environnant. Vient ensuite Combapata, à six lieues de Sicuani, et, sept lieues plus loin, Quiquijana, où un pont en lianes, modèle primitif de nos ponts suspendus, traverse la rivière dont, quelques jours auparavant, j'avais vu la source à la Raya. A Quiquijana, la richesse et la fertilité du pays annoncent au voyageur qu'on approche du Cusco. On découvre enfin cette ville assise au milieu des montagnes, et, deux heures après, on y entre par un long et tortueux faubourg.

Le vieux Cusco n'existe plus depuis long-temps, ou du moins on n'en retrouve que les débris épars, sur lesquels s'élève le Cusco moderne, le Cusco des Espagnols, ville insignifiante et qui ne peut certes que faire regretter l'ancienne capitale des Incas; aussi je ne parlerai que de celle-ci. Le Cusco fut fondé, en l'an 1002, par Manco Capac, premier Inca du Pérou. Aujourd'hui, à côté des maisons espagnoles, on y rencontre encore d'assez nombreuses ruines, qui rappellent la domination de la race indienne. L'église de Santo-Domingo est bâtie sur les débris mêmes du temple du Soleil. Derrière le chœur actuel, le temple s'élevait en demi-cercle. Cet édifice, dont la partie inférieure est encore très bien conservée, est remarquable par le fini du travail des pierres, toutes d'une dimension égale et si parfaitement unies, quoique sans ciment, qu'elles semblent ne former qu'un seul bloc. A quelque distance était le palais des Vierges, dont on voit les débris dans la rue *del Triunfo*. On en avait d'abord fait un couvent, puis une caserne. Ces ruines sont remarquables, plus encore que celles du temple du Soleil, par la dimension et surtout par la forme bizarre des pierres, taillées en polygones irréguliers de huit, dix et jusqu'à douze faces. Ces blocs énormes n'en sont pas moins si habilement assemblés, qu'aujourd'hui même, là où la main des hommes ne les a pas ébranlés, il est impossible de faire pénétrer une lame de couteau entre les deux pierres

juxta-posées. Plusieurs des couvens du Cusco, la préfecture et de nombreuses maisons sont bâtis sur des ruines indiennes; mais le monument le plus curieux est la forteresse, appelée aujourd'hui le *Rodadero :* elle est bâtie sur une colline qui domine entièrement la ville. On monte au Rodadero par un chemin étroit et escarpé. Du côté du Cusco, on ne retrouve guère que quelques débris de l'ancienne forteresse; du côté opposé, tous les fondemens existent encore et s'élèvent en plusieurs endroits à six ou huit mètres au-dessus du niveau du sol. La forteresse avait une triple enceinte, bâtie en amphithéâtre et à angles saillans, formée de pierres immenses, dont plusieurs n'ont pas moins de six mètres de haut sur deux de large : c'est une suite de grands blocs s'enchevêtrant en quelque sorte les uns dans les autres pour former une muraille indestructible au temps; c'est réellement une œuvre gigantesque.

Comment, sans instrumens en fer, les Indiens sont-ils parvenus à tailler et à polir ces pierres, à les unir si parfaitement? Comment, sans machines de la plus grande puissance, ont-ils réussi à transporter du fond des carrières voisines, à travers un ravin profond et une large rivière, des blocs énormes jusqu'au haut de la montagne du Rodadero? Il est évident que la civilisation des Indiens du Pérou était, à l'époque de la conquête espagnole, infiniment plus avancée qu'on ne le croit généralement. Après avoir visité le Cusco, on s'explique mieux les traces profondes qu'elle a laissées dans la population péruvienne. On comprend alors mieux aussi le caractère mixte de cette société, où les mœurs espagnoles et les mœurs indiennes forment de si nombreux et de si étranges contrastes.

III.

Cette société péruvienne, que nous avons observée dans les villes et dans les montagnes, dans les salons de Lima et dans les solitudes des Cordilières, se compose, on a pu le remarquer, de trois élémens distincts. J'écarte la race noire, qui n'a aucun rôle à revendiquer dans le mouvement social du Pérou. Il reste donc, pour représenter la nationalité péruvienne, trois groupes bien tranchés : les Espagnols, les métis et les Indiens. Ce que j'ai dit des villes de la côte a pu donner une idée des mœurs de la population espagnole et métisse; ce que j'ai dit des montagnes a fait connaître la population indienne. Montrer les divisions sociales qui depuis la révolution du Pérou correspondent aux divisions de races, préciser l'état de lutte que l'émancipation a créé et chercher les moyens de le faire disparaître, ce sera compléter ce tableau de la société péruvienne en indiquant, à côté des causes de ses présens embarras, les conditions de sa prospérité future.

Il n'y a pas seulement au Pérou trois races en présence, il y a trois classes de citoyens entre lesquelles existe une sourde opposition. Si les dénominations d'aristocratie, de classe moyenne et de classe ouvrière pouvaient s'appliquer aux portions encore flottantes d'une société mal assise, on pourrait les appliquer aux trois races espagnole, métisse et indienne. Les Espagnols formeraient l'aristocratie; les métis, la bourgeoisie; les Indiens, la masse du peuple. Avant l'émancipation, le niveau commun d'un pouvoir despotique pesait sur toutes les classes de la société péruvienne; l'émancipation, en supprimant ce niveau, a créé entre les diverses classes un état de lutte ou plutôt d'antagonisme. C'est à opérer la fusion ou au moins l'alliance des classes que doivent tendre tous les efforts du gouvernement péruvien; seulement, pour travailler à cette grande œuvre avec intelligence, avec efficacité, on doit bien se demander quels sont les tendances, les instincts, les souvenirs qui divisent les Espagnols, les métis et les Indiens. Sans des notions précises sur l'esprit de ces trois groupes principaux de la population péruvienne, on ne découvrira jamais le terrain commun où ils pourraient s'unir.

L'homme de sang espagnol a un souverain mépris pour les métis comme pour les Indiens. L'infériorité numérique des familles blanches, l'état de torpeur intellectuelle où elles s'endorment trop souvent, ne justifient guère cependant leurs prétentions aristocratiques. Presque tous ruinés par la révolution ou privés, par le manque de bras, du revenu de leurs immenses terres, les grands propriétaires espagnols ne parviennent à maintenir leur position et leur rang qu'en s'imposant les plus pénibles privations, en vendant pièce à pièce les bijoux et la précieuse argenterie de leurs ancêtres. La position des possesseurs de la terre ne pourrait changer que si le sol du Pérou était exploité par une population laborieuse. En attendant que cette population se forme, la suppression des majorats et le principe d'égalité introduit dans les successions ne feront qu'aggraver la position déjà si pénible des familles aristocratiques. L'intérêt bien entendu de ces familles nous amène à une conclusion que l'état des classes moyennes et laborieuses du Pérou nous forcera encore de poser : la nécessité pour ce pays d'une forte émigration européenne, s'il ne veut prêter le flanc tôt ou tard à une invasion anglo-saxonne. C'est là le terrain commun sur lequel peuvent se rencontrer dès ce moment les classes dont la division funeste entretient le Pérou dans un état de crise permanent. On se convaincra aisément, en effet, que, vis-à-vis de l'émigration européenne, l'intérêt des métis et des Indiens est le même que celui des Espagnols.

C'est au profit de la race métisse que s'est accomplie la révolution péruvienne, c'est dans cette race que se conserve avec le plus d'énergie cette tendance qui porte le nom significatif d'*américanisme*, et qui est

née de la réaction des colonies émancipées du Nouveau-Monde contre le despotisme européen. Pourtant aucune race au Pérou ne devrait se montrer moins hostile à l'élément européen que la race métisse. Ce sont les idées libérales apportées de l'ancien monde dans le nouveau qui lui ont donné, avec le gouvernement républicain, une influence et un rôle politiques. Aussi ne s'explique-t-on pas l'étrange orgueil avec lequel les métis se proclament quelquefois *descendans de Manco Capac* et *fils du Soleil*. Cet orgueil est d'autant plus bizarre, que ces hommes, si fiers en apparence de leur origine indienne, affichent en même temps la prétention de frayer avec les blancs sur un pied d'égalité parfaite, et se composent très souvent une généalogie qui les ferait remonter aux premières familles espagnoles. Il y a là une faiblesse de l'esprit humain qu'on pourrait bien excuser, si l'intérêt politique du Pérou, l'intérêt des métis eux-mêmes, n'en souffraient pas. Les métis ne comprennent-ils donc pas qu'ils n'ont qu'un moyen de répondre dignement aux dédains de l'aristocratie blanche? C'est de se poser en face des représentans de l'ancienne Espagne comme les amis et les représentans, si l'on veut, de la moderne Europe. L'émigration européenne, encouragée par les métis, fortifierait évidemment leur position politique, de même qu'elle améliorerait la condition matérielle des familles blanches. Un des premiers résultats de cette émigration serait de faire pénétrer un esprit plus franchement libéral dans la société du Pérou. L'histoire des révolutions de ce pays a montré quel désordre fâcheux y entretenait l'organisation vicieuse de l'armée. Des abus aussi graves que ceux dont l'armée péruvienne donne le triste spectacle se retrouvent, il faut bien le dire, dans la magistrature et dans le clergé. Sous l'influence directe des idées européennes, ces abus ne tarderaient pas sans doute à disparaître, et, au lieu de magistrats trop souvent corrompus, de moines ignorans et superstitieux, le Pérou connaîtrait enfin des hommes dignes des austères fonctions du juge ou du prêtre.

Reste l'intérêt des populations indiennes, dont il importe aussi de tenir compte; mais qui ne voit les avantages qu'elles retireraient de l'exemple et du concours d'une émigration laborieuse et intelligente? Aujourd'hui, sur un sol inculte et négligé, l'Indien mène une vie misérable, et cette race indolente ne connaît malheureusement les races supérieures que par les mauvais traitemens qu'on ne lui ménage guère. Ainsi, au moindre bruit de révolution, la *presse* vient arracher l'Indien à sa famille et l'entraîne de force dans les rangs de l'armée. Les mouvemens de troupes, si nombreux au Pérou, portent à chaque instant la dévastation dans ses champs ou dans ses troupeaux, quelquefois le pillage dans sa maison. L'Indien supporte tous ces maux avec une résignation stupide. Naturellement sobre, il se contente de quelques

pommes de terre, d'un peu de maïs et de piment. Le bonheur pour lui, c'est de ne rien faire. Et comment en serait-il autrement? Le travail ne s'est jamais révélé à lui par ses bienfaits. Tant que le territoire à peine peuplé du Pérou (1) ne s'ouvrira pas à des émigrans courageux, à des populations actives qui amèneront avec elles l'ordre et la prospérité, l'Indien restera plongé dans son morne abrutissement. Enveloppé dans son *puncho*, dormant au soleil pendant l'été ou au coin de son feu d'herbes sèches pendant l'hiver, il verra avec indifférence les jours se suivre, les saisons se succéder, et passera presque sans transition du sommeil de la vie au sommeil de la mort.

La fusion, l'alliance des races, telle est, on le voit, la condition de prospérité, de salut pour le Pérou, et une émigration européenne peut seule faciliter et activer cette fusion. Le tableau des mœurs de la côte et des montagnes a dû montrer combien l'esprit du Pérou est encore rebelle aux influences étrangères; il ne reste donc qu'à insister sur les dangers que créent à la société péruvienne cet attachement irréfléchi au passé, cette contradiction si bizarre et si malencontreuse entre son état moral et son état politique. La révolution péruvienne, comme toutes les révolutions de l'Amérique du Sud, s'est faite au nom de deux sentimens en apparence contradictoires, le culte de l'indépendance américaine et le culte des idées de l'Europe moderne. Aujourd'hui l'un de ces deux sentimens tend à exclure, à étouffer l'autre : l'*américanisme* prétend régner seul et continuer à son profit le mouvement inauguré si glorieusement par l'émancipation des colonies espagnoles du Nouveau-Monde. Il faut espérer cependant que le pays comprendra mieux ses intérêts, et qu'il ne persistera point à ériger la haine des étrangers en dogme politique. S'il ne sait point accepter à temps l'influence européenne, il tombera, qu'il le sache bien, sous une influence plus redoutable et moins désintéressée : l'ouverture de l'isthme de Panama, en facilitant les relations du Nouveau-Monde avec l'Europe, agrandira aussi la puissance des États-Unis, et posera à l'Amérique espagnole une grave question qu'elle doit se préparer à résoudre; il dépendra d'elle de grandir librement avec le concours des émigrans européens, ou de voir son originalité disparaître devant les rudes pionniers de la race anglo-américaine. Entre ces deux alternatives, son choix ne saurait être douteux.

A. DE BOTMILIAU.

(1) Il ne compte que 1,800,000 habitans.

LA

CARMAGNOLE D'OLYMPIO.

Mais peut-être à travers l'eau de ce gouffre immense
Et de ce cœur profond,
On verrait cette perle appelée innocence
En regardant au fond?
(*Les Voix intérieures*, XXX. A Olympio.)

Je vois des gens très étonnés, je pourrais même dire très courroucés de la révolution qui s'est décidément accomplie dans la carrière publique de M. Victor Hugo. Ce sont en général d'honnêtes bourgeois qui avaient pris au sérieux toutes les apparences de restauration monarchique auxquelles l'établissement de juillet se confiait trop volontiers à l'approche de sa chute. L'élévation de M. le vicomte Hugo aux honneurs de la pairie ne fut pas le moins curieux de ces trompe-l'œil. Beaucoup de bonnes ames crurent alors que le trône avait fait une conquête de plus.

Ce qui demeurait encore dans la mémoire des simples de l'œuvre littéraire de M. Hugo, c'était une vague et lointaine renommée d'excentricité quasi-révolutionnaire. L'auteur de *Lucrèce Borgia* et du *Roi s'amuse* jouissait toujours d'une certaine popularité de boulevard qui ne laissait pas d'effaroucher les personnes tranquilles, amies des spectacles calmans. Lorsque celles-ci s'interrogeaient en conscience sur les impressions qu'elles avaient gardées de son théâtre, elles ne pouvaient

s'empêcher d'y trouver des hardiesses bien compromettantes. Ce fougueux romantisme leur semblait presque une témérité du même genre que la république, et, avec l'instinct confus des masses, elles se figuraient apercevoir autour du front d'Olympio la sombre auréole des grands destructeurs. Aussi tout ce monde-là fut-il peut-être d'abord un peu surpris, mais bientôt, comme de juste, enchanté quand il eut été une fois averti qu'il y avait l'étoffe d'un pair de France chez le dramaturge classique de la Porte-Saint-Martin. On pensa qu'il était corrigé de sa littérature, et cette résipiscence qu'on se plaisait à lui prêter eut à peu près l'air d'un ralliement politique. A la distance d'où le vulgaire entrevoit les héros, il était permis de supposer que c'était la faveur royale qui avait voulu aller au-devant du poète, et par conséquent il n'était pas permis de douter que la gratitude toute seule ne fît du poète un homme d'état très utile à la dynastie. Le noble manteau que la royauté lui jetait sur les épaules, le titre aristocratique dont il daignait se parer pour en mieux soutenir l'éclat, désignaient d'avance la place de M. Victor Hugo parmi les plus éminens conservateurs de l'ordre de choses. Les esprits timorés que ses drames avaient beaucoup scandalisés et qui cherchaient naguère à dissimuler leur petitesse en reconnaissant du moins que l'auteur était assurément très fort, les scrupuleux et les vertueux proclamèrent à l'envi qu'un écrivain d'une si fière allure ne pouvait manquer de devenir tout de suite l'une des colonnes de cette société à laquelle on fabriquait, pour le quart d'heure, des étais de rechange.

Il y avait d'ailleurs en faction, sur les avenues du journalisme, deux ou trois trompettes qui suffisaient à les occuper toutes, tant ils se multipliaient, et qui, soufflant comme des tritons dans leurs conques, sonnaient fanfares sur fanfares pour annoncer le règne des idées qu'ils entendaient déjà bruire à travers le crâne du maître. Or, ces idées planaient dans une sphère si sublime, elles touchaient si peu aux passions terrestres, elles avaient en si dédaigneuse pitié tout ce qui n'était pas elles, que, sans savoir beaucoup ce qu'elles étaient précisément elles-mêmes, on s'accordait à leur attribuer une transcendance des plus philosophiques. Le maître devait sans faute dominer tous les partis, et, dans la sereine lumière de ces régions supérieures, il ne trouvait plus avec qui se rencontrer, si ce n'est avec le roi, « le sage couronné, » comme en ce temps-là il l'appelait de sa propre bouche. A pareille rencontre, il n'y avait pas deux issues : le roi mettait un portefeuille sous le bras du génie, et le gros public d'applaudir. M. Victor Hugo a toujours eu l'obligeance de ne point paraître contrarié de cet horoscope, et, s'il ne le tirait pas lui-même, il avait soin pourtant de ne pas déranger les astres d'après lesquels on le tirait.

Que les bourgeois bien pensans qui avaient si magnifiquement au-

guré de la vocation conservatrice et ministérielle de M. Victor Hugo s'irritent aujourd'hui de l'écart un peu violent qui l'emporte si loin de la route sur laquelle ils l'attendaient, en vérité, je conçois leur colère; elle est proportionnée à la naïveté de leurs espérances. Il s'en faut cependant que ce soit une colère équitable, et je n'y découvre, quant à moi, que le revirement exagéré qui suit d'ordinaire les illusions perdues. Je prétends même que l'on n'aurait aucune raison d'en vouloir à M. Victor Hugo de sa conduite politique, si l'on ne s'était ridiculement abusé jusqu'à croire qu'il dût jamais cesser d'être un pur littérateur. Cette conduite extrême et singulière qu'il tient depuis dix-huit mois, ce brusque crochet par lequel il a rompu sa trace et déconcerté si rudement ses plus humbles fidèles, ce seraient, je l'avoue, des torts inexcusables chez quiconque posséderait à quelque degré que ce fût le sens des devoirs publics et du gouvernement des hommes; mais on peut être doué de beaucoup d'autres distinctions sans y joindre toutefois ces rares qualités, et il y a de la cruauté à reprocher aux gens de ne les point avoir, à les en blâmer, à les en maudire, par cela seul qu'on s'est avisé de leur en décerner le brevet dans un accès de complaisance trop gratuite. M. Victor Hugo est né avec la science des reflets, des teintes, des images, avec le goût ardent des effets de couleur et des décors chamarrés, avec la passion exclusive du pittoresque : c'était déjà un assez riche domaine. Des admirateurs trop échauffés ou trop candides ont inventé d'y ajouter un autre empire, qui n'était pourtant pas du voisinage, l'empire des opinions et des affaires. Maintenant que la victime de leur enthousiasme se comporte sur cette scène scabreuse en homme que Dieu n'avait pas formé pour elle, ils lui font un crime d'état des fantaisies de sa ligne parlementaire, quand celles-ci ne sont, après tout, et je le veux prouver, que des procédés poétiques transportés mal à propos du monde des phrases dans le monde des réalités Où est la justice en tout cela, et pourquoi les adorateurs d'idoles se vengent-ils toujours sur elles de les avoir adorées?

Non, il n'y a pas autre chose que de la littérature dans les récentes manifestations du nouveau tribun recruté par nos montagnards, et je suis tout prêt à confesser qu'elles ne me sembleraient pas autrement intéressantes, si elles ne se rattachaient par les liens les plus étroits au diagnostic général des maladies littéraires de notre époque. Prenons-y donc garde : elles ne sont que cela, mais elles sont tout cela, et c'est à considérer; elles sont comme autant de traits qu'il faut pouvoir apprécier pour bien connaître une idiosyncrasie plus étrange que glorieuse, soit, mais qui, telle quelle, ou par dépravation ou par sottise, ne s'en est pas moins produite dans notre société à mille endroits et sous mille masques, l'idiosyncrasie toute moderne des lettrés de haute imagination. Mon idée serait en somme qu'à envisager ainsi la poli-

tique de M. Hugo par rapport à l'art d'écrire et à l'hygiène intellectuelle de certains écrivains, on verrait qu'elle mérite une belle place entre les signes du temps, et je m'estimerais très heureux de contribuer à l'élever jusqu'en cette place particulière, aussi heureux qu'un amateur de curiosités qui met de l'ordre dans ses collections, et rétablit sous sa véritable étiquette un objet mal classé.

Le temps où nous sommes est atteint d'un grand mal qui ne date pas seulement, il s'en faut, de 1848. La secousse de 1848 lui a communiqué un redoublement sinistre, elle lui a ouvert plus d'issues, elle en a multiplié les formes aussi bien que les éruptions; elle ne l'a pas enfanté. Le mal profond de notre pays, et n'est-ce pas un mal incurable? la source de tous les autres, c'est d'avoir voulu ou possédé depuis soixante ans des institutions démocratiques sans savoir seulement ce que c'est que la démocratie, sans s'être jamais soucié de remplir les conditions pratiques qui font le vrai démocrate, et peut-être même sans avoir en soi les qualités propres à le faire. La révolution de février était absolument hors d'état de combler ces lacunes trop essentielles de notre éducation et de notre caractère; elle a, plus cruellement que pas une, desservi la cause dont elle arborait le drapeau, et la liste serait longue de tous les torts dont elle s'est rendue coupable envers le principe qu'elle invoquait. Entre tous cependant il en est un dont la démocratie a plus souffert que d'aucun autre : ç'a été la manie des travestissemens démagogiques, et j'entends par là cette rage bizarre qui a poussé nombre de gens à s'appliquer un extérieur de convention pour s'exhausser, à ce qu'ils croyaient, jusqu'au niveau des circonstances; j'entends cette mascarade de plagiaires qui a induit à penser que la république n'était point une condition normale de la société française, puisque, pour y avoir rang de citoyen notable, on était tenu de dépouiller si radicalement sa personne ordinaire. Le sujet est complexe, et il embrasse tant de variétés, qu'il a droit aux honneurs d'une nomenclature spéciale dans cette collection où je voudrais voir grouper pour mon plaisir les passions méchantes et les niais mensonges, les concupiscences furieuses et les vanités démoniaques qui peuplent notre Capharnaüm.

On compte en effet à présent bien des façons de rogner les pans d'un habit pour s'y couper une veste. Quelle que soit, au premier abord, l'uniformité de cette opération politique et sociale, on y aperçoit, en regardant de plus près, toutes les diversités qui sont dans le caprice ou dans l'humeur des hommes. L'originalité des individus ressort à travers l'indispensable monotonie du déguisement, et la carmagnole de l'un n'est jamais celle de l'autre. Il y a la carmagnole du gentilhomme populacier qui se jette dans la tourmente des clubs pour continuer les

excentricités de mauvais goût et de mauvais train par où il vise à se distinguer du commun, faute de pouvoir s'en tirer par des ressources plus élégantes ou plus sérieuses. Il y a la carmagnole du malheureux Tantale, qui, dévoré de la soif de gouverner, la tête à moitié perdue par la folle fièvre d'une ambition incessamment trompée, s'affuble ainsi pour tâcher de couvrir toute la garderobe qu'il a déjà sur le dos, pour se dépayser, s'il est possible, et parvenir, sous ce nouveau costume, au but qu'il a manqué sous tant d'autres. Il y a la carmagnole de ces aigres libéraux dont tout le libéralisme se résume dans l'avénement exclusif d'une coterie incapable et hargneuse, mais qui, désespérant de rallier un parti autour de leur petite église, courent eux-mêmes à la queue du grand parti de la révolte avec l'arrière-pensée d'en escamoter adroitement les violences, et de le museler au moment qui leur profitera le mieux. Il y a la carmagnole du philistin trembleur qui se précautionne de longue main pour n'être pas dénoncé au tribunal révolutionnaire de la terreur prochaine; il y a celle du philistin pédagogue qui s'habille de ce vêtement-là pour faire figure de magister politique et gronder l'autorité d'un ton plus impérieux. Il y a les carmagnoles de toutes les professions, celle du prêtre déchu, celle du soldat cassé, celle du médecin sans malades et celle de l'avocat sans cliens. J'en sais une enfin qu'il n'appartient pas à tout le monde de porter, que l'on ne porte pas à moins d'une certaine conformation d'esprit, et que l'on porte alors pompeusement comme la pourpre d'un césar, une carmagnole majestueuse et prétentieuse, brodée sur toutes les coutures de verroteries et de clinquant, un vrai harnais à grelots digne d'orner à lui seul l'armoire le plus en vue dans notre musée de raretés humaines. C'est celle-là que j'appelle, à défaut d'un nom plus technique et moins patronymique, la carmagnole d'Olympio.

Je m'empresse de déclarer que la physionomie d'Olympio ne me représente pas uniquement le poète qui lui a donné l'être et qui l'a baptisée. M. Victor Hugo ne voulait assurément parler que de lui-même quand il inventait cette dénomination hautaine du penseur sublime, et elle n'allait à personne mieux qu'à lui; mais il n'est cependant pas le seul qu'on en puisse décorer, et, comme il arrive quelquefois dans l'œuvre des artistes vigoureux, sa main a d'un trait buriné tout un type. M. Victor Hugo est sans doute resté le roi de son espèce; mais l'espèce a pullulé, et, à mesure qu'elle se multipliait, la taille y a baissé, de sorte qu'elle a compris, en s'étendant si fort, les infiniment petits à côté des géans. Elle est devenue de la sorte une catégorie morale assez nombreuse, une bande à part qui a joué son rôle dans notre société, qui a notamment exercé une sensible influence sur notre direction littéraire, qui a toujours cherché néanmoins à se pousser en dehors des lettres, et qui, malgré son désir d'avancer dans le monde, n'a jamais réussi à se

transplanter sans dommage de la sphère commode des sons et des mots sur le terrain ardu des choses, sans dommage soit pour les gloires qui risquaient le saut, soit pour le public qui en payait les frais. Toute l'explication que j'ai maintenant à fournir sur la plus récente des attitudes politiques de M. Victor Hugo, sur la mine révolutionnaire avec laquelle il se fait voir aujourd'hui, c'est qu'elle relève essentiellement des lois psychologiques qui régissent la famille entière des Olympios : je dis et je répète la famille, car M. Sue, par exemple, est un Olympio comme un autre; il a tous les principaux traits du genre, n'en déplaise à l'Olympio plus grandiose qu'une parenté si vulgaire ne doit pas excessivement flatter. Quelles sont maintenant les origines, quels sont les caractères du genre lui-même? Nous sommes tenus de ne pas l'ignorer, pour peu que nous veuillons admirer en connaissance de cause l'individu le plus remarquable qu'il ait produit. C'est ici un épisode important dans l'histoire naturelle de notre littérature, et ce n'est pas une digression dans l'histoire particulière de M. Hugo.

Le propre des ouvrages d'imagination est de s'emparer d'abord de leur auteur et de fasciner, avant toutes les autres, l'intelligence même qui les crée. Il faut que le romancier, bon ou mauvais, soit saisi et comme charmé par le prestige de ses fictions, pour que le lecteur éprouve à son tour quelque effet du même charme. Si la fiction est naturelle, si elle est une contre-épreuve de la vie réelle finement et profondément étudiée, l'esprit du poète n'a rien à craindre de ses songes; ils ne le raviront point jusqu'à perdre terre, et la solidité de son jugement, entretenue par l'habitude de l'observation, le préservera de toute fantasmagorie pernicieuse. Shakspeare et Molière, Cervantes et Fielding ne furent pas seulement de très grands *trouveurs :* c'étaient des hommes de tous les jours qui avaient le sens droit et la raison saine. Les aventures de jeunesse ne leur durèrent pas plus que la jeunesse même. Le divin William s'en retourna vivre en paix sous l'humble toit de la vieille maison paternelle aussitôt qu'il fut assez riche pour la racheter; il ne s'avisa point de régler son existence sur le modèle des merveilleuses destinées de ses héros; il laissa ses héros dans leur ciel, et sut en redescendre à temps pour habiter les bords obscurs de l'Avon. Si la cervelle du *trouveur* n'est au contraire qu'une caverne vide où tourbillonnent seulement de creuses rêveries et de malsaines fumées; s'il prend pour des idées le fracas stérile de bruits et de couleurs auquel il se complaît au dedans de lui-même; s'il n'a pour alimenter ses fables que les suggestions maladives d'une sorte d'ivresse artificielle, ses fables achèvent de le griser. Les extravagances dont elles débordent le poursuivent hors du cabinet où il en accouche; les hallucinations qu'il dépose sur le papier ne cessent pas de hanter

sa personne, et il transporte au milieu du monde les chimères de sa solitude.

Les écrivains d'imagination ne feront donc jamais rien qui vaille et ne vaudront pas mieux par leur conduite que par leurs œuvres, lorsqu'ils ne seront point en même temps des écrivains sensés. Le sens a été la qualité distinctive de notre littérature dans nos beaux âges littéraires; le sens est l'honneur et la force du génie français. Quel noble plaisir n'est-ce pas encore d'échapper un instant à tout notre gâchis de paroles en ouvrant ces livres si pleins de choses, où l'on salue de page en page des esprits mûris par la réflexion, qui ne disent que ce qu'ils ont à dire, qui le disent nettement, parce qu'ils ne diraient pas ce qui ne serait pas pour eux une pensée claire et un point déterminé, des esprits substantiels qui ont digéré ce qu'ils savent, des esprits honnêtes qui se respectent et ne s'adorent pas? Voici quelque vingt ans que la vogue n'est plus à des mérites si exquis. L'imagination, mais une imagination sans lest et sans frein, s'est ruée sur le champ des lettres et l'a presque tout encombré de ses dévergondages. Les anciennes qualités de notre terroir, la rectitude, la simplicité, la mesure dans la verve, la verve elle-même, franche et gauloise, ont été fastueusement dénigrées. On a proclamé qu'il n'y avait que des intelligences étroites pour se suffire avec un si maigre patrimoine; on s'est vanté de ne pouvoir satisfaire à si peu de frais ses appétits d'idéal. Romanciers et dramaturges nous ont signifié dans leur jargon que le poète contenait en lui tout un univers, d'où tombaient mille sources vivifiantes sur la foule altérée, qui n'avait plus désormais qu'à s'abreuver en criant : Grand merci! Le poète est ainsi devenu un être exceptionnel; le poète possède en lui des trésors mystérieux de philosophie et de sentiment! Quand il contemple le cours des destinées humaines, il plonge dans des profondeurs à lui seul pénétrables :

> Au profond de l'abîme il nagea seul et nu,
> Toujours de l'ineffable allant à l'invisible;
> Soudain il s'en revint avec un cri terrible, etc.

J'allais, je crois, continuer la ritournelle! je ne puis m'empêcher de m'écrier : *O sancta simplicitas!*

Que de pauvretés pourtant sous l'étalage de nos modernes inventeurs! Qu'ils ont été mal servis par leur prétention de tout jeter en bloc, de tout créer d'instinct, et combien cette prétention même n'est-elle pas menteuse! Ces dieux créateurs, ce sont des érudits de première force en matière de bric-à-brac, des pédans de linguistique, des botanistes qui ont appris par cœur la flore des bois et des jardins afin d'en émailler leurs livres. Ils savent admirablement tout le matériel

des choses extérieures. Il n'y a que l'homme intérieur qu'ils ne sachent pas, et c'est parce que celui-là est partout absent de leurs vers et de leur prose, que ni leurs vers ni leur prose ne vivront. Ces orageuses natures se sont tout uniment abattues sur les lieux communs que la mode adoptait tour à tour; ces penseurs n'ont rien fait que d'amplifier là-dessus à qui mieux mieux en ciselant des mots, en combinant des coups de théâtre et des imbroglios de roman. Ils se sont déchaînés hors de toutes les vraisemblances et de toutes les convenances pour prendre le devant sur les penchans de la foule, pour lui arracher la primeur de ses approbations par de si violentes caresses, pour essayer de frapper par l'extraordinaire, n'étant point capables de toucher autrement; leur sublimité est là. Quand la postérité dressera notre bilan littéraire, il ne restera certainement pas de tout cela, dans l'estime commune, autant qu'il reste des déclamations de Sénèque le rhéteur, des pièces de Sénèque le tragique, ou des dix tomes de la *Clélie*. La postérité aura bientôt fini de trier notre bagage; elle écartera tout de suite du pied le pêle-mêle de nos faux atours, morceaux de rencontre sur les oiseaux et les arbres, sur les clairs de lune et les soleils couchans, périodes assorties sur l'amour paternel, sur le délire des mères, sur la grace des enfans, sur la fatalité, sur le peuple, descriptions minutieuses d'ameublemens et d'habits, *racontage* insipide d'histoires interminables, situations forcées et grimaçantes d'un théâtre réduit à la brutalité des jeux de scène, tout le plus beau qu'il y ait dans notre lyrisme, dans nos feuilletons, dans nos drames. De son pied dédaigneux, la postérité crèvera ces édifices de toile peinte; elle cassera les ficelles qui les tiennent debout, et, cherchant derrière tout ce fatras la pensée dont parlent toujours ces prétendus penseurs, elle ne trouvera que le vide et l'immensité de leur orgueil. Ce n'est pas de quoi l'arrêter beaucoup.

L'orgueil, la folie de l'orgueil, tel sera dans l'avenir l'ineffaçable cachet de cette littérature avortée. On saura de reste comment elle a gagné la maladie qui lui laissera sa marque. Dépourvues de nourriture sérieuse et tournant sur elles-mêmes comme une meule qui moudrait sans grain, ces imaginations désordonnées se sont consumées dans le culte idolâtre de leur fausse grandeur. Uniquement éprises du luxe de la forme, elles en ont appliqué toutes les ressources à glorifier de la tête aux pieds les heureux mortels chez qui elles logeaient. Il y a dans tous les sujets possibles un terme quelconque à l'emploi des épithètes métaphoriques et des antithèses hyperboliques, dans tous, excepté dans l'hosannah perpétuel que ces gens-là chantent à leur génie. Comme les idées ne sont chez eux que des mots, il n'en est pas une qui prenne assez de place en leur cervelle, pour y diminuer, pour y restreindre la seule idée qu'ils aient tout de bon, l'idée par excellence,

l'idée rayonnante qu'ils se font de leur propre personne. C'est ainsi qu'à la face du public s'est un jour opérée la plus étrange apothéose qu'on ait jamais vue dans l'histoire des lettres. Le poète a joui de son vivant des délices d'une transfiguration apocalyptique; il a posé sur un nouveau Thabor, et ce ne sont pas ses disciples qui lui ont dit, c'est lui qui a dit à ses disciples : Nous sommes bien ici, plantez-y ma tente! L'école s'est agenouillée devant le maître, et le maître et l'école se sont renvoyé les coups d'encensoir avec une sympathie si engageante, que les profanes eux-mêmes mordaient presque à leur dévotion. Vous rappelez-vous ces vignettes que l'éditeur Renduel attachait dans ce temps-là aux frontispices de ses livres, ces profils éthérés perdus dans les nuages, ces maigres et mélancoliques figures qui regardaient lever la lune, drapées dans leurs longs manteaux et les cheveux au vent? C'était le costume du Thabor. Une fois qu'il avait quitté pour ce costume dantesque son frac à boutons jaunes et son chapeau rond, le poète n'était plus du tout surpris de s'entendre raconter que le monde était dans la joie, parce qu'il venait, lui, poète, de donner son livre au monde pendant que Dieu donnait son printemps. Ou bien encore il daignait faire savoir à la foule d'en bas que sous l'impénétrable azur où plongeaient ses ailes, il n'y avait plus d'air respirable que pour lui qui montait, ou pour Dieu qui descendait. Je puis affirmer que je ne me permets pas en tout cela le plus petit mot pour rire. De très bonne foi, le poète en arrivait à croire qu'il coudoyait le bon Dieu sur plusieurs chemins; il se fâchait même assez cavalièrement, si par hasard la rencontre le trouvait de mauvaise humeur :

Et maintenant, Seigneur, expliquons-nous tous deux!

Voilà sous quel aspect nous ont d'abord apparu les Olympios; mais ils n'ont été achevés, mais leur formation morale n'a reçu, pour ainsi dire, sa dernière couche que lorsqu'ils ont bien voulu se mêler d'une façon plus terrestre aux choses de leur époque et de leur pays : c'est la politique qui les a complétés. Ici frappons-nous un peu la poitrine et récitons notre *meâ culpâ*. Il ne sied pas sans doute d'être trop sévère vis-à-vis des pouvoirs abattus et des sociétés châtiées; mais il ne faut pas non plus leur permettre de se rendormir sur leurs vieilles fautes et d'oublier que leurs malheurs ont été des punitions. Nous étions une société ennuyée, blasée, sans grande pensée dans l'esprit ou dans le cœur, livrée à toute la misère des petites agitations factices, absorbée d'étage en étage par la passion des jouissances matérielles; nous n'avions ni le loisir ni le goût d'être difficiles en fait d'amusemens. Nous avons décerné à nos amuseurs une importance à laquelle nous nous sommes ensuite laissé prendre le plus sottement du monde.

Ils ont quitté le théâtre et le roman pour s'instituer de leur chef les organes de l'opinion. Nous les avons subis là comme ailleurs; nous n'avons pas été beaucoup plus choqués du vide de leur parole en ces matières de conscience et d'ordre public que nous ne l'étions à les entendre couvrir du cliquetis des mots le néant de leurs fictions littéraires. Là comme ailleurs nous avons admiré l'art pour l'art avec ce dilettantisme universel qui caractérise l'énervement des siècles de décadence.

L'état, de son côté, n'a pas su nous défendre assez contre cette corruption; il a lui-même prêté une oreille complaisante, il a lui-même applaudi au bruit stérile de ces creuses cymbales. Il s'est trouvé quelquefois que l'état rougissait de la condition prosaïque à laquelle l'astreignaient les lois modernes de son existence; il se sentait embarrassé d'être bourgeois, il s'essayait à trancher du grand siècle et cherchait où placer ses bontés; la haute protection des lettres lui semblait l'indispensable complément de sa gentilhommerie de fraîche date. Or, à cette heure-là précisément les lettres étaient devenues une institution industrielle, une corporation commerçante avec brevet et privilége, une société patentée. Elles réclamaient le droit au travail bien avant les ateliers nationaux; elles le réclamaient sous sa forme la plus naïve, prétendant sans autre détour que le gouvernement était tenu de se fournir de vers et de prose en quantité suffisante, et surtout de payer d'avance. Les grands lettrés occupaient le haut du pavé dans ce mandarinat; les petits portaient respectueusement la queue de leur robe et ne demandaient qu'à ramasser leurs miettes. Et tout ce cortége menait un bruit d'enfer, écrivant, enseignant, chantant qu'il fallait que l'état assurât l'indépendance des gens de lettres... en leur faisant des rentes. L'état, qui avait le cœur tendre, les crut souvent un peu vite; l'état fut magnifique; l'état fut président de la fameuse société; la littérature d'imagination compta dans l'état par mille titres officiels, et reçut en masse l'investiture politique.

On a vu dès-lors les Olympios se multiplier sans relâche sur tous les degrés de leur hiérarchie, gonfler leur personnage et darder, chacun selon ses moyens, les clartés lumineuses de leur face. Au bas de l'échelle, les niais, les acolytes et les imitateurs, *servum pecus;* au milieu les habiles, au plus haut les forts, et plus haut encore sans contredit M. Victor Hugo, comme le père éternel au bout de l'échelle de Jacob; les uns et les autres, les médiocres aussi bien que les illustres, tous se donnant à l'envi l'air important et affairé qu'avaient probablement les anges dans le rêve mystique du patriarche, l'air grave et pénétré qui convient à des médiateurs incessamment en course de la terre au ciel et du ciel à la terre; tous enfin pliant sous le poids de leur charge et de leur front, et ne demandant en récompense qu'une part au pouvoir

ou au budget, quelquefois même qu'un morceau de ruban. L'état leur fut de moins en moins cruel.

Et cependant quel pitoyable spectacle ne nous offraient pas ces excessifs amours-propres affamés désormais d'alimens plus substantiels que ne l'avaient été jusque-là les vapeurs de leur gloriole! J'ajouterai, quel triste enseignement national que cette phraséologie sans corps et sans ame appliquée selon les formules d'une poétique impuissante aux préoccupations les plus sérieuses de la patrie!

Oui, c'était un pitoyable spectacle de voir ces orgueilleux, ou extravagans ou vulgaires, se rattacher tous tant qu'ils pouvaient au char de l'état, et se donner ou recevoir mission de le tirer, de le pousser par un coin ou par l'autre! Les ambitions ont été sans doute proportionnelles aux destinées, de même que la superbe qui, dans les têtes fameuses, grossissait jusqu'à faire brèche à la raison ne dédaignait pas, dans les rangs inférieurs, de s'allier à des calculs d'une sagesse très bourgeoise; mais tous, sans distinction de grade, tous se disaient d'eux-mêmes à eux-mêmes par la bouche du plus illustre d'entre eux : « Lettrés, vous êtes l'élite des générations, l'intelligence des multitudes résumées en quelques hommes; vous êtes les instrumens vivans, les chefs visibles d'un pouvoir spirituel, responsable et libre! » Ce n'était pas, en effet, dans de moindres termes qu'il fallait, à croire M. Hugo, enseigner aux gens de lettres le sentiment de leur importance politique, et c'est parce que ces termes ne lui paraissaient que suffisans et naturels, qu'il a mérité de s'approprier et de retenir par-dessus tous les autres le beau nom d'Olympio. Le nom de lettrés, un nom sacramentel et sacerdotal, a dès-lors aussi remplacé dans sa langue celui de gens de lettres, et le fretin de la littérature a montré qu'il avait pleine conscience de son sacerdoce par la grande mine qu'il savait garder jusque sur les banquettes des antichambres officielles, quand il lui prenait fantaisie d'y fourmiller. Les bizarres comédies d'orgueil auxquelles nous avons assisté! Orgueil mendiant chez les petits, orgueil délirant chez les maîtres! Les petits nous ont rendu les *gens de lettres* de l'antique Lucien, ou bien quelquefois ces comédiens espagnols de *Gil Blas*, si familiers avec les grands seigneurs et si fiers de cette familiarité sans dignité. L'état est le seul grand seigneur auquel on puisse aujourd'hui décemment appartenir quand on éprouve le besoin d'appartenir à quelqu'un. Corneille disait, selon la convenance de son temps, et elle avait sa noblesse : Je suis à monsieur le cardinal! On ne se figure pas les variations solennelles et majestueuses qui ont été brodées de nos jours par un certain nombre de gens d'esprit sur ce thème si simple : Je suis à monsieur le ministre! Et pendant que ce manége de platitude et de vanité agitait les basses régions de la république des lettres, les maîtres faisaient en haut un bien autre fracas. Leurs imaginations, ha-

bituées aux choses extraordinaires, ne s'étonnaient d'aucune fortune, et n'en voyaient pas d'assez relevée pour ne point être encore au-dessous de leur niveau. Toutes les variétés de l'orgueil mondain, les plus burlesques comme les plus âpres, se sont produites chez ces Titans avec des dimensions énormes, aussitôt que la vogue les a eu poussés parmi les réalités de ce monde : orgueil de nègre, orgueil de nabab, orgueil de marquis, orgueil de prolétaire, et le plus fastueux de tous, le plus irritant parce qu'il habillerait le néant lui-même de je ne sais quelle pompe sentencieuse qui agace, le plus intraitable parce qu'il s'est arrogé la science infuse des intérêts positifs, comme il affectait d'avoir l'intuition des idées pures, l'orgueil des demi-dieux, celui qui chante :

Peuples, écoutez le poète,
Écoutez le rêveur sacré!
Dans votre nuit, sans lui complète,
Lui seul a le front éclairé.

Qu'est-ce donc, hélas! que les peuples pourraient apprendre à écouter les Olympios? Cette absence totale, cet effacement absolu de la pensée que nous avons signalé dans leurs œuvres littéraires leur reste inévitablement quand ils passent à la politique. Il n'y a pas plus de substance, pas plus de solidité dans leurs opinions, dans leurs maximes d'état, qu'il n'y en a dans les fictions de leurs romans ou de leurs drames; c'est partout le même vide et partout les mêmes recettes d'école pour le dissimuler. La forme seule est leur affaire; ils ne saisissent des principes que leur aspect sensible et matériel; ils ne les embrassent que par les côtés où ils touchent à l'amplification. Qu'ils soient bons ou mauvais, ce n'est pas là ce qui leur importe : sur quoi peuvent-ils, pour le quart d'heure, décharger leur palette avec le plus d'avantage? toute la question est là. Le tourbillon qui les entraîne ne permet ni à la réflexion de s'arrêter ni au sens moral de s'asseoir; je ne vois que la sensation du pittoresque qui ait prise sur eux. Malheureusement il n'en est pas du pittoresque comme du juste et du vrai, qui sont de leur nature immuables et permanens; le pittoresque ne réside pas toujours là où il a une fois résidé; les conditions d'où il sort se déplacent, ses adorateurs trop passionnés se déplacent avec lui. De là cette fâcheuse inconsistance qu'on leur a souvent reprochée, sans se rappeler assez qu'elle est une nécessité de leur art, et que tout leur tort était d'être artistes mal à propos. Il y en a qui ont commencé par un chaud républicanisme pour devenir de très bons monarchistes; d'autres ont débuté par De Maistre pour aboutir à Fourier : plus le talent a été ondoyant et vif, plus il a fourni de ces *corsi* et *ricorsi*, plus il y a de zigzags dans la carrière.

Toutes ces pérégrinations ne prouvent qu'une chose, c'est que les

drapeaux qu'on a salués tour à tour avaient tour à tour meilleur effet au soleil, et rendaient plus à l'auteur amoureux de beau style, au peintre en goût d'une débauche de couleurs. Si même il s'est rencontré par hasard dans ce groupe mobile un citoyen qui soit toujours resté fidèle à la même voie, c'est uniquement parce qu'il avait l'imagination moins opulente que les autres, et qu'il la dépensait tout entière sur l'étroit terrain qui ne suffisait pas à défrayer celle de ses rivaux. Je prendrai pour exemple M. Félix Pyat, que ses discours aux *chers manans* et aux *chers porte-blouse* classent évidemment parmi les Olympios, mais qui, n'ayant colorié de sa vie que des sujets démocratiques, n'est évidemment aussi qu'un Olympio pauvre. Le riche au contraire, le suprême Olympio ne peut jamais être à court d'images, et, comme les images équivalent pour lui à des convictions, il a, tant qu'il en veut, des convictions de rechange. Le roi, le peuple, la liberté, la religion, toutes les grandes figures et toutes les grandes choses de la vie sociale ne sont, aux yeux de son esprit, de la façon dont son esprit est fait, que des poupées de théâtre, que des mannequins d'atelier, de ces mannequins auxquels les peintres accrochent leurs draperies. Quant à concevoir une notion claire et positive des idées elles-mêmes, quant à les aimer pour elles d'un amour simple et pratique, il en est incapable; il ne les aime qu'en proportion de ce qu'elles peuvent supporter de phrases.

Cette rhétorique vaniteuse a nui de plus d'une manière au bon sens public, on peut même dire à la moralité politique du pays. Elle a développé outre mesure le penchant trop national qui nous conduit si souvent à prendre des mots pour des raisons. Elle a eu de bien pires effets : elle est devenue, par une affinité naturelle, la meilleure auxiliaire de la démagogie; elle y était d'avance condamnée. N'ayant point dans la conscience de base assurée qui la fixât à un principe, elle devait tourner au premier souffle un peu violent du vent populaire. N'ayant point l'intelligence de la réalité, elle devait en parler facilement, comme en parlent les démagogues, qui ne veulent jamais la voir en face, pour s'abandonner plus à l'aise aux appétits et aux utopies que la réalité contrecarre. Le peuple de la démagogie et le peuple des Olympios ne sauraient différer beaucoup l'un de l'autre : ce sont deux peuples de mélodrame qui n'existent que sur les barricades ou sur les planches. Le vrai peuple, le peuple qui ne se groupe pas en tableaux scéniques ou en rassemblemens d'émeutiers, le peuple qui ne s'amuse pas à murmurer dans quelque coulisse que ce soit pour fournir aux premiers rôles une occasion de tirade, le peuple qui travaille et qui veut travailler en paix, qui se meut et qui respire dans ces millions d'obscures existences attachées, sans plus d'ambition, à tous les chemins battus, ce peuple de tous les jours ne se prête ni à la déclamation

ni à la sédition. L'une et l'autre sont donc obligées d'aller chercher le mauvais peuple, le faux peuple : l'une pour l'enflammer avec ses brandons de discorde, l'autre pour l'accoutrer des oripeaux de sa faconde, et voilà comment l'alliance se conclut, comment Olympio s'habille en carmagnole, mais, ne l'oublions pas, en carmagnole de pourpre et non point de bure, car autrement il ne serait plus Olympio.

Je me serai fait bien mal comprendre, si le lecteur ne commence pas à reconnaître qu'il y a toujours eu beaucoup plus de procédé littéraire que de réflexion, de malignité politique dans les biais contradictoires où la vie publique de M. Hugo s'est aventurée. A l'inverse de M. Hugo, qui consent à passer l'éponge sur ses opinions d'enfant, je me souviens que son enfance fut proclamée sublime, et j'en respecte tout. Je ne crains donc pas de dire que l'enfant contenait déjà l'homme, et son éclatante virilité ne me paraît pas avoir modifié très gravement la direction dans laquelle son jeune âge appréciait les choses de l'état. M. Victor Hugo nous affirme aujourd'hui que ces appréciations n'étaient que des *puérilités*. C'est une modestie de bon goût quand on a de la gloire de reste; mais je ne vois vraiment pas ce qui peut l'induire à ravaler ses appréciations d'autrefois si fort au-dessous de celles d'à présent. J'y trouve, en effet, à toutes les époques, même règle et même méthode; elles partent d'un même esprit et résultent d'une inclination psychologique qui ne s'est pas un seul instant démentie. M. Victor Hugo a été, comme il nous le dit lui-même, « à dix-sept ans, stuartiste, jacobite et cavalier; » il a été plus tard quelque peu républicain, sans trop cesser d'être carliste; il est devenu, avec le temps, un des orléanistes les plus pieux dont nous ayons gardé la mémoire; avec le temps encore, le voici socialiste. A juger sur l'apparence, il y aurait là bien des brisures dans sa ligne; la vérité est pourtant qu'il n'y a pas de ligne plus une et plus droite au milieu de ses variations. C'est qu'en somme M. Hugo n'a jamais été d'aucune des opinions qu'il célébrait; il s'est contenté de planer au-dessus de toutes, comme l'aigle au-dessus de sa proie, ne descendant jamais nulle part que lorsque son regard avait saisi un motif de déclamation et remontant aussitôt dans sa nue avec son butin. Soit dit entre parenthèses, je désirerais qu'on ne m'attribuât point cette comparaison : « Les ailes et les yeux, imprimait une fois l'auteur de *Tragaldabas*, l'aigle est complet. »

Olympio n'est donc ni socialiste, ni républicain, ni royaliste; il est Olympio, vous dis-je, et c'est assez. Son opinion, je me trompe, sa religion, c'est le culte de toutes les manifestations par lesquelles il peut se révéler son génie. Il n'a jamais eu qu'une recette pour s'apparaître ainsi à son avantage : il a déclamé, il déclame. Lui reprocher la diversité des sujets qu'il traite, c'est lui faire une chicane de mau-

vaise foi. L'unité de sa carrière, c'est l'unité de sa manière d'artiste; celle-là est évidente, constante, dominante,

Ut pueris placeas, et declamatio fias.

A toutes les causes, il ne demande que cela, d'être assez sonores pour retentir sous son archet, afin de se bercer, dût-ce être à la longue un plaisir solitaire, de se bercer toujours aux accords de sa musique. Ce culte imperturbable du prêtre-dieu pour lui-même, cette obstination à tout rapporter au meilleur service et au plus grand honneur de sa divinité, cette adresse perpétuelle à s'emparer des vicissitudes humaines pour en faire les morceaux d'éloquence qu'il expose sur son autel, ce sont là des traits de caractère qui se présentent à toutes les phases et sous tous les angles dans l'histoire d'Olympio. Quand on a cette conséquence avec soi-même au plus profond, au plus sublime de ses pensées, il n'importe guère d'en montrer moins dans le dédale éphémère de ce bas-monde.

M. Hugo a défié solennellement la France de lui signaler parmi ses œuvres écrites ou parlées, politiques ou littéraires, quoi que ce soit qui contrarie ses discours ou ses actes les plus récens. Je lui viendrais volontiers en aide; je parierais volontiers de son côté, et je voudrais prouver qu'il a toujours été semblable à lui-même, — ne mettant jamais son cœur là où il mettait ses phrases, mais se le réservant tout entier; aussi indifférent par le fond à la monarchie qu'à la république et à la république qu'à la monarchie, mais les employant l'une et l'autre en guise de matière pour exploiter son talent; sous l'une comme sous l'autre exclusivement glorieux d'être lui, *yo el rey*. Les va-et-vient, les contrastes un peu heurtés de sa conduite extérieure s'effacent immédiatement sous l'impression de cette vigoureuse sérénité du for intérieur.

J'aurais aimé à faire ce que propose M. Hugo, à recueillir dans ce qu'il a dit et imprimé depuis l'âge d'homme les traces remarquables de cette fidélité qu'il s'est toujours religieusement gardée. J'imagine que j'aurais ainsi reconstruit de toutes pièces une grande physionomie. Malheureusement c'est au désert que j'écris ces lignes, en un désert où mes ressources les plus modernes sont quelques tomes dépareillés des anciennes poésies de M. Hugo : *les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres*, etc. Un amusant hasard a voulu que le crayon d'un voltairien de province barbouillât sur toutes les marges ces pauvres volumes incomplets d'apostilles indignées où le poète est traité de bigot et de jésuite. Digne inconnu qui m'as précédé le long de ces pages jaunies, ton ame candide doit être aujourd'hui satisfaite, et tu as sans doute pardonné! Je ne sais quel coup de vent m'a de plus apporté un vieux morceau de journal qui date de l'autre siècle, d'avant le déluge.

J'y ai trouvé le compte-rendu d'une séance de l'Académie française signé par un critique fort extraordinaire qui existait dans ce temps-là. C'était une séance de réception. M. Victor Hugo introduisait auprès de l'illustre compagnie l'un des esprits les plus sensés, les plus fins et les plus charmans qu'elle possède. Comme pour faire ressortir davantage l'utilité qu'il y avait à s'adjoindre le récipiendaire, M. Hugo déployait en ce jour tout son propre arsenal, et le critique, « n'ayant pas la grotesque fatuité de croire que l'on pût beaucoup le lire quand le regard était impérieusement attiré par le style aimanté du maître, » le critique avait reproduit tout le discours du poète. Eh bien! cet unique discours, ces vers épars,

Disjecti membra poetæ,

le peu que j'ai sous la main et de l'œuvre et de l'homme me suffira pour soutenir ma thèse et démontrer que d'un bout à l'autre ni l'œuvre ni l'homme n'ont changé.

M. Victor Hugo disait en 1840, dans la préface des *Rayons et des Ombres*, une « de ces fermes préfaces que tendent tous ces livres comme des boucliers : »

« Des choses immortelles ont été faites de nos jours par de grands et nobles poètes personnellement et directement mêlés aux agitations quotidiennes de la vie politique; mais, à notre sens, un poète complet, que le hasard ou sa volonté aurait mis à l'écart, du moins pour le temps qui lui serait nécessaire, et préservé pendant ce temps de tout contact immédiat avec les gouvernemens et les partis, pourrait faire, aussi lui, une grande œuvre. Nul engagement, nulle chaîne... Aucune haine contre le roi dans son affection pour le peuple, aucune injure pour les dynasties régnantes dans ses consolations pour les dynasties tombées, aucun outrage aux races mortes dans sa sympathie pour les rois de l'avenir. Il vivrait dans la nature, il habiterait avec la société. Suivant son inspiration, sans autre but que de penser et de faire penser, il irait voir en ami, à son heure, le printemps dans la prairie, *le prince dans son Louvre,* le proscrit dans sa prison. Lorsqu'il blâmerait çà et là une loi dans les codes humains, on saurait qu'il passe les nuits et les jours à étudier, dans les choses éternelles, le texte des codes divins. »

Je cite exprès littéralement tout ce passage; je le considère comme le plus exact spécimen de ce que M. Victor Hugo croit être une direction politique, un ensemble d'opinions. Il est persuadé que l'homme qui remplirait son programme serait l'homme d'état du siècle. Il en est si persuadé, qu'il juge nécessaire de se défendre dans sa modestie «d'avoir songé à lui-même » en retraçant ainsi les conditions auxquelles il comprend la gloire : il est vrai que l'on n'était encore qu'en 1840. Ce qu'il

y a de certain, c'est que, depuis, il n'a pas un instant cessé « de se proposer comme but, comme ambition, comme principe et comme fin, cette vie imposante de l'artiste civilisateur. » Il se l'était promis, il a tenu parole : l'unité de sa pensée est donc désormais hors de cause; mais, hélas! quel est au juste l'objet de cette pensée persévérante? Un plan de conduite pratique, ou un système de rhétorique élégiaque? Qui est-ce qui n'aperçoit pas, à la seule mine de ces grands mots soigneusement alignés, qu'il ne s'agit pas ici d'affaires positives et de personnes naturelles, que l'auteur est en quête d'un faux idéal, que toute son envie est d'ajouter et d'ajouter encore à la boursouflure de cet idéal artificiel, pour avoir de quoi nourrir le pathos de ses amplifications? Est-ce qu'il y a rien de réel sous ces mots-là? Est-ce que ce *peuple* et ces *dynasties*, ces *rois de l'avenir* et ces *races mortes*, ce *prince qu'on va voir dans son Louvre* après avoir salué le printemps, ce *texte des codes divins qu'on étudie la nuit et le jour*, est-ce que tout cela, dans ce style-là, dans cette pompe-là, jamais au monde a vécu tout de bon, vécu en chair et en os, ce qui s'appelle vécu? Savez-vous à quoi cela ressemble? A ces sujets de discours, à ces causes imaginaires sur lesquelles on exerçait les jeunes avocats dans les écoles de la décadence romaine, sans autre but que de penser et de faire penser; Quintilien et Pline le jeune nous en ont transmis la forme et le fond : du vide et du vent.

Telle est pourtant toute la provision politique de M. Hugo; c'est de quoi il entend parler quand il dit, dans la même préface, que le poète véritable « doit contenir la somme des idées de son temps. » Le poète qui est de son temps contient ainsi une infinité de choses heureusement fort élastiques, « des conseils au présent, des esquisses rêveuses de l'avenir; des panthéons, des tombeaux, des ruines, des souvenirs; la charité pour les pauvres, la tendresse pour les misérables; le soleil, les champs, la mer, les montagnes, etc. » *Ipse dixit;* c'est encore un texte, et un texte au complet. Ce texte du moins explique comment le vulgaire a quelquefois lieu de s'étonner des aspects changeans que lui offre cette ame immense qui renferme de si ondoyantes richesses; mais c'est parce qu'il ne s'élève pas jusqu'au point qui domine tous les autres, jusqu'au moi du poète, jusqu'à ce moi qui surplombe l'œuvre entière en s'y réfléchissant, jusqu'à ce moi « dont la profonde peinture est peut-être l'œuvre la plus large, la plus générale, la plus universelle qu'un penseur puisse faire. »

Voyez donc plutôt si ce moi n'est pas toujours resté identique à lui-même! En 1845, dans ce discours académique qui m'aide un peu à me remémorer le passé, M. Hugo adresse son compliment au roi Louis-Philippe; rien de plus simple : le lieu et la circonstance n'exigeaient pas moins du directeur de l'Académie; mais où se retrouve l'indépen-

dance de l'homme, sa forte originalité, c'est dans la façon de l'éloge : « A tout prendre, dit-il, en jugeant d'un point de vue élevé, dans le temps où nous sommes, ce qui est au fond des intelligences est bon. Tous font leur tâche et leur devoir, tous, depuis l'humble ouvrier bienveillant et laborieux, qui se lève avant le jour dans sa cellule obscure, qui accepte la société et qui la sert, quoique placé en bas, jusqu'au roi, sage couronné qui, du haut de son trône, laisse tomber sur toutes les nations les graves et saintes paroles de la paix universelle! » Je ne puis me priver de remarquer par occasion que M. Hugo était alors d'assez bonne composition avec la misère, et ne paraissait pas encore avoir entrepris de l'exterminer; je prie qu'on tienne note de la remarque, et je retourne à mon argument. Vous figurez-vous que, pour avoir ainsi parlé du roi Louis-Philippe, M. Hugo fût en ce moment même un orléaniste? Pas le moins du monde. Ce n'était point le fondateur alerte et agissant de la dynastie de juillet : c'était un saint de pierre, un roi de légende, c'était le calife Aaroun-al-Raschid, devant qui se prosternait le poète des *Orientales;* c'était une création de son génie dans laquelle il s'adorait. Il se sentait heureux d'avoir fabriqué cette majesté plus grandiose que nature; il l'aimait comme Pygmalion sa statue, c'est à-dire pour lui-même, pour l'art qu'il y avait déposé beaucoup plus que pour elle. Nous voilà, j'imagine, un peu loin de la petitesse d'un dévouement dynastique! M. Hugo n'était pas en tout cela plus dynastique qu'il n'est devenu républicain le jour où, pour le besoin de sa phrase, il félicitait le peuple, un peuple aussi fictif que son roi, d'avoir eu deux bonnes pensées en une seule, d'avoir voulu brûler l'échafaud en même temps que le trône. Autre guitare! comme disent ses poèmes; rien de plus, rien de moins. Pourquoi la phrase ainsi tournée avait-elle une si fière allure et tombait-elle de si haut? L'art pour l'art! Olympio se soucie bien de républicaniser!

J'interpréterais de la sorte les mille endroits où M. Victor Hugo semble engagé dans des aperçus trop divergens : c'est qu'il peint les choses par le côté qu'elles montrent au soleil. On a eu la méchanceté de supposer qu'il choisissait toujours le côté du soleil levant. En vérité, le côté lui est à peu près égal, pourvu que sa peinture et surtout son pinceau ressortent à la lumière dans leur toute-puissance. J'interroge encore ce discours académique de 1845, mon document providentiel. Depuis 1850, M. Hugo s'est rangé parmi les plus libres penseurs; il croit à la force invincible, à l'opulence primesautière de la raison humaine; il défend le *cerveau de l'humanité* contre les *ratures* qu'il accuse l'église d'y faire; il appelle la Bible *une émanation de la sagesse humaine jointe à la sagesse divine.* Ces sentimens ainsi exprimés sont peut-être d'une couleur bien voyante : quel charme vouliez-vous donc qu'ils eussent autrement pour l'auteur? Et quelle bonne raison aurait-il eue d'y ve-

nir, s'ils n'avaient été du moins aussi colorés que ceux qu'il professait en 1845? L'homme n'a pas changé, puisque la couleur est restée! Qu'importe sur quoi elle s'applique? « Sachez-le, penseurs! s'écriait M. Hugo en janvier 1845, depuis quatre mille ans qu'elle rêve, la sagesse humaine n'a rien trouvé hors de Dieu. Parce que, dans le sombre et inextricable réseau des philosophies inventées par l'homme, vous voyez rayonner çà et là quelques vérités éternelles, gardez-vous d'en conclure qu'elles ont même origine, et que ces vérités sont nées de ces philosophies. Ce serait l'erreur de gens qui apercevraient les étoiles à travers des arbres, et qui s'imagineraient que ce sont là les fleurs de ces noirs rameaux. » Guitare, toujours guitare!

On ne saurait d'ailleurs reprocher à M. Hugo de n'être par conséquent jusque dans ces semblans d'inconséquence; lorsqu'il détonne, c'est sur toute la gamme. En 1839, il disait de Voltaire :

> Voltaire alors régnait, *ce singe de génie*,
> Chez l'homme en mission par le diable envoyé.
> . . . .
> Oh! tremble! ce sophiste a sondé bien des fanges!
> Oh! tremble! ce faux sage a perdu bien des anges!

En 1850, le nom de Voltaire est pour le poète orateur « l'un des plus grands de la France et de toutes les nations, » et quiconque ne lui rend pas le même hommage est associé dans un commun anathème avec le jésuite Loyola et le jésuite Nonotte. Je doute que Nonotte eût inventé contre son malicieux adversaire ce terrible surnom de *singe* qui dut ravir M. Victor Hugo le jour où il le trouva sous sa plume dans l'entrain de ces vers mémorables :

> O dix-huitième siècle, impie et châtié!...
> Monde aveugle pour Christ que Satan illumine...,
> Honte à tes écrivains devant les nations!...
> L'ombre de tes forfaits est dans leur renommée.

Il y a des gens de mauvaise humeur qui déclarent que ces apparences de contradiction morale sont une atteinte fâcheuse pour le caractère d'un homme public : moi qui suis plus impartial et qui ai conservé plus d'égalité d'ame, vous avouerai-je ce que j'en pense? Ce sont de belles variantes, et Olympio est un grand poète, après quoi j'aurai bien du malheur si je me brouille avec lui.

Je tiens au contraire à me rendre cette justice, que j'ai fait dans tout ce qui précède comme fait dans *les Voix intérieures* l'ami d'Olympio,

> .... L'ami qui reste à son cœur qu'on déchire,

je me suis approché « de ses jours orageux et sublimes » pour y voir les abîmes qu'on y voit en se penchant dessus.

Tous ceux qui de tes jours orageux et sublimes
S'approchent sans effroi
Reviennent en disant qu'ils ont vu des abimes
En se penchant sur toi!

J'ai cherché si l'abîme était réellement aussi noir que le croyaient beaucoup de bonnes gens; je me suis dit :

Mais peut-être à travers l'eau de ce gouffre immense
Et de ce cœur profond
On verrait cette perle appelée innocence
En regardant au fond.

J'ai regardé de mon mieux, et en effet il m'a semblé d'abord qu'il y avait là cette grande innocence d'apporter dans la politique la pure doctrine de l'art pour l'art et de prendre les choses d'état pour des matières de vers. Il m'est survenu cependant un scrupule qui m'a donné à penser que cette innocence pourrait bien ne pas être aussi complète que l'on serait enclin à se le figurer. Le scrupule est encore sorti du malencontreux fragment de mon vieux journal. Voici comment parlait alors l'historien de cette glorieuse séance académique, le jeune et consciencieux auteur de *Tragaldabas,* très au courant des maximes de M. Hugo, le tout à propos d'une certaine conduite que celui-ci avait jugé bon de tenir : « Le poète qui a écrit la préface de *Cromwell* n'est pas un poète naïf; il sait parfaitement où il va. Et ce que je dis de lui, je pourrais le dire de notre temps. Nous ne sommes plus dans une de ces époques primitives, s'il y en a jamais eu, où l'on vit à tâtons. Rien ne nous prend tout entiers. Dans nos effusions les plus spontanées, il y a toujours une portion de nous qui demeure calme et qui assiste tranquillement à toutes nos émotions. Il se passe en nous quelque chose de semblable à ce qui se passe aux Italiens, quand la Grisi, applaudie à outrance, s'interrompt au beau milieu d'un air éploré pour faire la révérence à l'orchestre et aux loges. M. Victor Hugo est comme son siècle. » Ces curieux apophthegmes m'ont induit à examiner si M. Hugo n'avait pas quelquefois aussi distribué de ces révérences raisonnées jusque dans l'accès le plus lyrique de ses inspirations les plus fatales. M. Hugo montrait lui-même l'autre jour tant de mépris pour « les révolutionnaires de l'espèce naïve, » que nous sommes bien un peu autorisé à croire qu'il n'en est pas, n'en sera jamais, et n'a jamais enfin mis beaucoup plus de cette moquable naïveté dans les attitudes très diverses auxquelles il avait auparavant plié sa muse. Ces attitudes étaient assurément très passionnées, très majestueuses; je crains maintenant que cette passion ne les empêchât point toutes d'être en même temps très calculées. Je m'en rapporte derechef à mon antique journal; c'est encore le critique en question, le critique

domestique qui parle de son foyer, qui jure par ses dieux pénates : « Le poète le plus dithyrambique ne fait jamais un vers faux. Il appartient aux modernes d'accoupler ainsi le sang-froid à l'émotion. Les modernes sont les salamandres de la poésie. » Que c'est joli, mon Dieu! et comme il fait bon d'avoir des amis! M. Hugo ne se brûlera donc jamais dans les brasiers qu'il allume. — A ces causes et autres entendues, j'en suis aujourd'hui à soupçonner que sa politique n'est pas précisément assez naïve pour être tout-à-fait innocente.

Ce n'est vraiment point par naïveté que M. Hugo est devenu pair de France; il n'y a rien de moins naïf que les savantes batteries qu'il dirigea si long-temps du fauteuil de l'Institut sur le fauteuil du Luxembourg. Quand il s'écriait en 1842 : « Dieu a besoin de sa majesté! » qu'est-ce que cela signifie, sinon : Sa majesté a besoin de moi? Quand il vantait, en 1845, la sagesse obstinée du roi de la paix au plus chaud moment de l'affaire Pritchard, n'était-ce point dire à propos qu'il fuyait l'opposition? Quand, dans cette même heure, il jetait la pierre à la raison humaine et s'inclinait avec tout son cortége de métaphores devant la raison révélée, est-ce que par hasard il ne voulait point donner ainsi un gage authentique à des influences très connues qui auraient appréhendé de compromettre par quelque mélange adultère l'esprit religieux de la pairie? Quand enfin, toujours en cette même rencontre, il parlait si magnifiquement de ces collègues « entre lesquels il était le dernier par le mérite et par l'âge, » de ces académiciens sublimes « qui habitent la sphère des idées pures, les régions sereines, où n'arrivent pas les bruits extérieurs, qui cherchent le parfait, qui méditent le grand, etc., » à qui parlait-il donc, dans l'Académie, si ce n'est à une dizaine de pairs de France, qu'il eût été certainement contrarié de ne pas accommoder à leur satisfaction? Il en est parmi ceux-là qui ne sont plus aujourd'hui, selon le goût de ses plus fraîches oraisons, que « de prétendus hommes positifs, des hommes négatifs, de petits hommes d'état armés de petits ongles, des nains; » mais alors ils étaient pairs, et M. Hugo ne l'était pas, et du nombre de ces pairs il y avait M. le duc Pasquier, la personne de France qui doit être le mieux édifiée sur la naïveté de M. Hugo.

Arriva donc cette pairie si désirée. Des causes qui n'ont rien à faire ici, puisqu'elles n'étaient ni politiques ni naïves, ne permirent point au futur conseiller de la couronne de prendre aussitôt son rang, et ne laissèrent pas d'ébrécher un peu son rôle. Son rôle n'en était pas moins tracé d'avance : il transpirait au dehors, grace aux admirations indiscrètes; c'était une antithèse de conduite pour faire suite à ses antithèses de style. Poète conservateur, il devait servir de pendant au poète de l'opposition. M. Hugo était le contre-poids tout trouvé de M. de Lamartine.

Cette antithèse, qui n'est certes pas non plus une naïveté, se prolonge encore. M. de Lamartine est le Miltiade dont les lauriers troublent le sommeil de M. Hugo. M. Hugo n'a qu'un tort dans cette concurrence, qu'il se croit trop obligé de soutenir : c'est d'être venu et d'être toujours resté le second. Il a beau lutter contre l'évidence qui accuse sa faiblesse et s'essouffler pour atteindre au niveau d'un rival dont la destinée a toujours devancé la sienne; les forces ne sont point égales, il devrait déjà se l'être assez dit. Il n'accourt jamais que tout juste à temps pour occuper la place dont M. de Lamartine ne veut plus; il le double, et le double mal. Conservateur lorsque M. de Lamartine eut cessé de l'être, il a été révolutionnaire du moment où M. de Lamartine s'est résigné à paraître embarrassé de la révolution qu'il a faite. On a pu, on a dû être rigoureux envers celui qui fut peut-être le plus coupable auteur de la révolution de février; ce serait pousser la rigueur jusqu'à l'injustice de ne pas faire toutes les distinctions possibles entre lui et M. Hugo. Je n'en indiquerai pourtant qu'une. Nos modernes génies sont égoïstes comme des dieux païens, et, sur ce fonds commun, on peut toujours les comparer. Le ciel me garde de dire que M. de Lamartine eût allumé le feu dans Rome pour voir brûler la ville éternelle; seulement, je ne suis pas sûr qu'une fois l'incendie commencé, il ne l'eût point laissé gagner pour avoir plus d'émotion à le contempler et plus d'honneur à l'éteindre; mais je suis sûr du moins, ou à peu près, qu'il n'eût pas pensé tout d'abord à le mettre en vers. M. Hugo tout d'abord eût demandé sa lyre et du silence.

Non, ces caprices poétiques d'imaginations déréglées ne sont jamais des caprices innocens, et, s'ils n'ont pas l'innocence, ils ont encore bien moins la grandeur à laquelle ils aspirent. Je ne sache rien de plus vexatoire et de plus triste que l'outrage humiliant qu'ils jettent ainsi quotidiennement à la conscience publique. Ce temps où nous sommes est rempli de graves dangers et de souffrances profondes, de ces souffrances contre lesquelles on doit rassembler toute sa force, et, si l'on veut résister jusqu'au bout, se taire en luttant plutôt que se plaindre. Le bon soldat ne crie pas dans les rangs; il ne crie ni d'ardeur ni de douleur; muet il se bat, et muet il tombe. Il est dur pourtant d'avoir à porter, en sus des plaies qui tuent, les égratignures qui agacent; il est malaisé de garder contre les médiocres fléaux cette patience taciturne dont on s'est fait un remède et une loi contre les grands. Lorsque ces mesquines contrariétés reviennent trop souvent à la charge, lorsqu'elles sont assez opiniâtres, assez pernicieuses pour irriter et accroître les vraies misères, on finit par n'y plus tenir, on les prend plus à cœur qu'elles ne méritent; on se fâche, il faut parler!

ALEXANDRE THOMAS.

REVUE LITTÉRAIRE.

LE THÉATRE ET LES LIVRES.

N'y a-t-il pas eu quelque chose d'instructif, et comme un piquant synchronisme, dans cette reprise d'*Angelo* à trois jours de distance du dernier discours de M. Victor Hugo? Drame et discours ont ensemble un air de famille qu'on ne saurait contester. Assurément les adversaires politiques de M. Hugo n'ont pas eu de peine à le mettre en opposition avec lui-même, à établir entre son passé et ses tendances actuelles des contrastes accablans. Pour qui ne consulte que les indices extérieurs, il y a loin des effusions monarchiques du poète vendéen ou du lyrisme courtisanesque de l'ancien pair de France à cet apostolat socialiste qui fait applaudir par la montagne l'orgueilleux cliquetis de ses métaphores. Et cependant, lorsqu'on étudie les habitudes poétiques de M. Hugo, au théâtre surtout, dans cette partie de son œuvre où il a le plus cherché le succès immédiat, le contact direct avec la foule, lorsqu'on voit à quelle source il a constamment puisé, quelle a été l'idée dominante de toutes ses conceptions dramatiques, quels moyens de réussite il a perpétuellement employés, on n'est plus aussi étonné de ses nouveaux sacrifices à cette popularité dont il est avide, et l'on reconnaît que ses mélodrames de tribune pourraient bien n'être que les corollaires de *Marie Tudor*, de *Lucrèce Borgia* et d'*Angelo*.

Qu'est-ce donc que ce drame d'*Angelo* auquel le caprice d'une grande actrice vient d'accorder les honneurs d'une résurrection fort intempestive? C'est une antithèse en quatre actes, la glorification de la courtisane transfigurée par l'amour, et humiliant, de toute la supériorité de son dévouement et de son courage, la patricienne, sa rivale. Le texte n'est pas neuf, surtout sous la plume de M. Hugo, dont le théâtre presque entier a l'antithèse pour base; mais son sys-

tème, dans *Angelo*, a fait un pas de plus. *Marion Delorme* n'était encore qu'une variante de la courtisane amoureuse, et ce type, bien que fort usé, est toujours acceptable comme une des contradictions innombrables du cœur humain. D'ailleurs, dans *Marion Delorme*, le lyrisme, le sentiment poétique, circulaient à travers le drame, et donnaient à la pensée primitive plus d'idéal et de lointain. *Angelo* est à la fois le raffinement et la vulgarisation de l'antithèse. Tisbé, l'héroïne de la pièce, n'est pas seulement réhabilitée par son amour; cet amour la rend supérieure à l'homme qu'elle trompe, à l'homme qu'elle aime, à la femme qu'Angelo lui sacrifie et que Rodolfo lui préfère. Auprès de cette comédienne, de cette *fille du peuple*, de *cette baladine*, ainsi qu'elle s'appelle elle-même avec une humilité superbe et une méprisante ironie, tous les autres personnages nous paraissent pusillanimes, égoïstes ou mesquins; et, comme pour rendre l'effet plus irrésistible et le contraste plus concluant, le drame cette fois, au lieu de s'envoler vers les régions idéales sur les ailes de la poésie, marche de plain-pied avec nous, et nous parle une prose bien moins naturelle, à coup sûr, que les vers de Racine, mais plus voisine de la réalité.

Il y a quinze ans, lors de la première représentation, *Angelo* fut soumis ici même, par un critique éminent, à un examen dont la sévérité parut alors excessive, et n'a été depuis que trop bien justifiée. M. Gustave Planche fit aisément ressortir tout ce qu'il y a de puéril dans l'antithèse employée comme seul élément d'émotion dramatique. Il démontra que, grace à cette poétique exclusive et absolue, les personnages des drames de M. Hugo finissaient par n'avoir plus rien d'humain; qu'en leur imposant les despotiques exigences d'un procédé uniforme, il arrivait à en faire, non pas des figures interprétées d'après les lois éternelles de l'humanité et de l'histoire, mais plutôt des médailles grossières, frappées à son effigie et jetées dans un moule invariable. « Après les comédies de Marivaux, ajoutait M. Planche, on pouvait dire que l'art se maniérait; après un drame comme *Angelo*, s'il devenait le type et le modèle du théâtre moderne, il faudrait dire que l'art s'en va. » La conclusion était sévère, mais elle était juste.

Aujourd'hui ces conclusions, posées au nom de l'art, ne peuvent plus se détacher de préoccupations plus sérieuses, qui, loin de les atténuer ou de les contredire, les fortifient et les consacrent. Oui, au seul point de vue littéraire, il est incontestable que l'abus de l'antithèse n'a produit et ne pouvait produire que de désastreux effets, qu'au lieu de ces affinités vivifiantes et fécondes qui s'établissent entre l'ame du spectateur et les créations des grands poètes, cet abus a enfanté un monde à part, monde d'exceptions bizarres, séparé de nous par des abîmes; mais ce n'est pas tout. Rattachée à l'ensemble des travers contemporains, à cet enseignement général qui ressort des événemens comme des œuvres de notre époque, cette manie de l'exception prend un caractère plus grave, et devient pour ainsi dire un symptôme de nos maladies morales. L'orgueil, la vanité, l'esprit de révolte, tous ces dissolvans si chers à notre siècle, se complaisent à cette continuelle recherche de la grandeur dans l'abaissement, de la pureté dans l'infamie, de la vertu dans le vice. C'est plus qu'un paradoxe ou un contraste, c'est une revanche, une sorte de protestation permanente contre les classifications indiquées par la Providence, établies par la société, ratifiées par la conscience publique. Déclasser les hiérarchies morales,

transposer les notions du bien et du mal, enclaver l'héroïsme dans le crime, n'y a-t-il pas dans ce procédé d'attrayantes et mystérieuses amorces, en un temps où l'individualisme domine, où le faisceau de toute autorité et de toute croyance se dissout et se brise, où l'idée précise du devoir, le sentiment austère de ce qui est vrai ou faux, salutaire ou funeste, se déconcerte et s'énerve sous l'amollissante influence de chaque fantaisie personnelle?

Cette dangereuse tendance, M. Victor Hugo l'avait acceptée, bien avant de devenir orateur démagogue; elle répondait trop bien à l'irrésistible penchant de son imagination puissante, toujours portée à excéder ses pouvoirs, comme ces rois absolus qui finissent par encourir la déchéance à force de ne reconnaître que leur volonté pour loi et leur caprice pour arbitre. Quel jeu de prince que ce déplacement perpétuel des échelons et des rôles dans la création et la société! Que de satisfactions vaniteuses dans ce système magistral qui abaisse tout ce qu'on honore, ennoblit tout ce qu'on méprise, cueille des perles dans la boue, couvre de boue l'hermine et la pourpre, et se décerne à lui-même le droit de réhabilitation ou de flétrissure dans le monde physique et dans le monde moral! M. Hugo ne pouvait échapper à cet entraînement si bien d'accord avec les prédilections mêmes de sa pensée et les allures de son génie. On en retrouve la trace, toujours plus distincte et plus profonde, dans presque tous ses ouvrages; du *Dernier Jour d'un Condamné* à *Notre-Dame de Paris*, de *Marion Delorme* à *Marie Tudor* et à *Angelo*, c'est constamment la même idée sous des formes différentes. Peu à peu cette idée se dégage de l'élément lyrique; elle perd son auréole et son cadre, l'auréole de poésie, le cadre ciselé où se maintenaient encore Hernani, Marion, Quasimodo, l'Esmeralda; elle tend à la foule une main brutale; au lieu d'élever jusqu'à elle son ardent auditoire, elle se rapproche de lui en des fictions violentes où le poète disparaît pour faire place au dramaturge; c'est la seconde phase, celle de *Lucrèce Borgia* et d'*Angelo*. Vienne enfin une secousse soudaine qui tourne vers la place publique les ambitions et les vanités, l'idée dont nous parlons subira une transformation dernière; elle franchira la rampe pour entrer dans la vie réelle; au lieu de prendre pour expression et pour symbole la glorification d'une courtisane ou la dégradation d'une reine, elle mettra au service de la démagogie son clinquant et ses paillettes, se fera l'adulatrice des passions de la multitude, et, par une sorte d'enchaînement logique ou plutôt d'esprit de corps, se plaindra de voir les comédiens ambulans privés des attributions souveraines du suffrage universel.

Voilà peut-être de bien grands mots et une digression bien grave à propos d'une pièce qui, considérée en elle-même, ne mériterait, à vrai dire, ni tant d'honneur, ni tant de sévérité. *Angelo*, en effet, quoi qu'on puisse prétendre, et malgré la vie factice que lui auront donnée tour à tour trois actrices célèbres, n'est qu'un mélodrame, dans l'acception complète du mot; poisons, serrures, trousseaux de clés, traître mystérieux, tyran imbécile, rien n'y manque; il y a seulement, au premier acte, certaines élégances de dialogue, certaines nuances de comédie qui ne tardent pas à disparaître dans le tumulte grossissant. Le style aussi a droit à une mention particulière; il échappe à la vulgarité aux dépens du naturel. Cette phrase hachée menu, taillée à facettes, où les métaphores se heurtent et se brisent en éclats, n'est pas et ne sera jamais le langage de la passion. Sans cesse les personnages semblent chercher le

mot du cœur, mais ils ne le trouvent que dans le cerveau du poète. Cette simplicité affectée, ce cri de la nature reproduit à force d'art, fatiguent plus, à la longue, que les banalités débonnaires du mélodrame d'autrefois. M. Hugo possède, pour les situations dramatiques de ses romans et de ses pièces de théâtre, un air de bravoure qui lui a réussi dans le dernier acte d'*Hernani* et dans la scène de la Sachette de *Notre-Dame de Paris*, mais qu'il répète à satiété, avec des variations fort monotones qui ne parviennent pas à le déguiser. Dès que la situation se tend, l'air primitif reparaît, avec son cortége obligé d'interjections, d'onomatopées, d'hyperboles, de familiarités hasardeuses, trop souvent à un pas du sublime. Non, Racine et Shakspeare, Phèdre et Desdemona n'ont pas besoin, pour nous attendrir, de parler cette langue bizarre, ce jargon de la pitié et de la terreur, qui n'est ni la vraie terreur, ni la vraie pitié. Et puis, comme tout cela a vieilli! — Comme tous ces Malipieri, ces Bragadini, ces Omodei, ces doges, ces provéditeurs, ces espions, ces sbires, ont l'air de sortir, tout poudreux, d'un magasin de théâtre fermé à clé depuis quinze ans! Quel Géronte que cet Angelo, malgré le sinistre tocsin de ses haines héréditaires! Que de rides précoces sur le front de cet infortuné Rodolfo, dernier rejeton de la race lugubre des Antony et des Didier, dont il était destiné à clore la liste, comme ces enfans abâtardis en qui s'éteignent les familles! Encore une fois, que tout cela est vieux, et que Racine et Shakspeare sont jeunes!

Que dire maintenant de Mlle Rachel? On lui a décerné, dans ce rôle de Tisbé, des ovations si retentissantes, des panégyriques si enthousiastes, que la note juste disparaît dans ce bruyant concert; l'impartialité a mauvaise grace, et il devient aussi difficile de critiquer avec franchise que de louer avec mesure. Sans nul doute, Mlle Rachel a déployé dans ce rôle cette exquise distinction qui ne l'abandonne jamais. L'habitude d'assouplir, de transformer par une diction savante le rhythme des vers de tragédie lui a servi à lutter contre cette prose dont elle sait fondre en un harmonieux ensemble les arêtes et les ciselures. Ajoutez à ces avantages une habileté, un éclat d'ajustement qui rappelle les chefs-d'œuvre de l'école vénitienne; ajoutez-y l'expression implacable de ce masque tragique, et ce souffle puissant de Melpomène qui force de prendre au sérieux ces scènes mélodramatiques, et vous comprendrez quel élément de succès Mlle Rachel a apporté à cette reprise d'*Angelo*. Nous croyons pourtant que ses admirateurs sincères se sont attristés de la voir aborder ce drame, et devenir, après coup, l'interprète et la complice d'une école dont *Angelo* ne représente que les excès et les défauts. Il n'est pas étonnant que Mlle Rachel, fatiguée de sa longue et glorieuse alliance avec les morts, ait voulu essayer un peu des vivans; mais ne pouvait-elle mieux choisir? Si la tragédienne, dans sa juste reconnaissance pour l'ancien répertoire, s'est proposé de montrer, en une fois et pour n'y plus revenir, toute la distance qui sépare nos anciens chefs-d'œuvre de nos chefs-d'œuvre modernes, nous devons l'avertir qu'elle y a réussi. Si elle a prétendu effacer le souvenir de Mlle Mars et de Mme Dorval, peut-être son succès a-t-il été moindre.

Au reste, M. Hugo n'est pas le seul qui nous ait fait voir, ces jours-ci, une courtisane régénérée par l'amour et trouvant, dans ce sentiment nouveau, de nobles inspirations. Cette antithèse était déjà fort en vigueur, il y a quelque trois mille ans, sur le théâtre hindou, du moins si nous en croyons les traduc-

teurs successifs et quelque peu suspects du roi Soudraka, poète tragique très sévère pour les souverains ses confrères, mais très indulgent, en revanche, pour les courtisanes et les voleurs. Quelle est réellement la part de ce roi Soudraka dans *le Chariot d'Enfant?* Quel est le mystifié dans toute cette affaire? Est-ce le savant Wilson, qui a traduit de l'hindou en anglais le texte primitif? Est-ce M. Langlois, qui l'a fait passer dans notre langue? Est-ce M. Gérard de Nerval, dont l'érudition spirituelle se plaît à ces excursions lointaines, ou M. Méry, dont la verve abondante a brodé de ses bouts-rimés habituels ce canevas d'origine asiatique et de façon européenne? Est-ce enfin le parterre de l'Odéon, qui a raisonnablement applaudi le produit de ces transformations bizarres à travers lesquelles le roi Soudraka nous apparaît comme le dieu Wischnou après ses diverses métamorphoses? Il serait assez malaisé de s'y reconnaître, et peut-être vaut-il mieux juger tout simplement ce *Chariot d'Enfant* comme un drame de la veille. Ce drame ne manque ni d'intérêt ni même de couleur; avec un peu de bonne volonté, on est libre d'y retrouver çà et là un reflet des mœurs et de la nature indienne, à peu près comme dans ces romans de M. Méry, où il y a de l'esprit et des tigres. Seulement, dans toutes ces retouches et refontes successives, il s'est fait entre l'original et les copies, entre l'Inde du XIe siècle avant notre ère et la France de 1850, des transactions et des compromis qui gênent singulièrement l'esprit du spectateur et affaiblissent l'effet général. Ainsi l'on est fort disposé à s'arranger, par égard pour la couleur locale, de cette belle Vasantasena, courtisane ou almée, qui est le bon génie de la pièce, de cet honnête voleur qui se livre à son industrie en toute sûreté de conscience, de cette femme légitime qui accepte très paisiblement l'amour de son mari pour Vasantasena et l'intervention de la courtisane dans son ménage; tout cela est peut-être indien : il n'y a donc pas lieu de réclamer; mais ce qui est français malheureusement, et trop français, ce sont ces éternelles épigrammes de petit journal rimées par M. Méry pour la joie du public de l'Odéon, ces ingénieuses allusions aux méfaits des souverains de tous les pays et des ministres de tous les temps, ces déclarations de principes d'un voleur de profession, qui, aposté dans un jardin royal et ne volant que de grands personnages, leur reprend ce qu'ils ont pris au pauvre peuple. Hélas! il faut bien l'avouer, ces passages, traduits probablement de quelque *Charivari* hindou contemporain du roi Soudraka, ont été les plus applaudis par ce public inflammable qui se fait jouer *la Marseillaise* dans les entr'actes, et pardonne très volontiers aux anachronismes, pourvu qu'ils le maintiennent dans cette serre-chaude où croissent et prospèrent, à l'abri de l'air extérieur, les tirades démocratiques et les maximes républicaines.

Toutefois ce n'est pas là le plus grave reproche qu'ait mérité le théâtre dans ces derniers temps. Dérober quelques bravos à une bouillante jeunesse en émaillant d'allusions politiques un drame plus ou moins indien, c'est une peccadille peu digne peut-être de gens d'esprit et de goût, mais, après tout, fort vénielle. Ce qui est plus coupable, ce qui doit être signalé comme un attentat contre la société tout entière, c'est de s'adresser aux passions, aux souffrances, aux misères des classes pauvres, de leur prêcher en plein théâtre l'insurrection et la révolte, de leur mettre à la main la torche et le poignard, et de personnifier dans des fictions transparentes cette guerre impie de tous ceux qui con-

voitent contre tous ceux qui possèdent : voilà ce qu'a fait l'auteur de cet informe drame de *la Misère*, qui a dû à son titre et à ses allures communistes une sorte de retentissement et de succès. Au premier abord, on se sent indigné, on éprouve une douloureuse surprise devant cette application brutale des doctrines du socialisme, devant ces tableaux où se déroulent et s'agitent, à travers le sang et la flamme, les féroces représailles de la pauvreté contre la richesse; on songe, le cœur serré, à ces horribles scènes de Châteauroux, qui furent le prélude sinistre, le commentaire anticipé de la dernière révolution, et que l'auteur de ce drame de *la Misère* a reproduites avec une complaisance d'apologiste; puis, quand on réfléchit, l'indignation subsiste, mais la surprise disparaît. Les disciples sont sujets à grossir, à exagérer, à pousser au noir la manière des maîtres. Tout à l'heure, à propos d'*Angelo*, nous cherchions à indiquer cette tendance de l'école et de l'esprit modernes à glorifier toutes les révoltes de la passion contre le devoir, du désordre contre l'ordre, à légaliser, en dernier ressort, toutes les illégalités de l'imagination et du cœur. Eh bien! ôtez le talent, qui, même dans ses aberrations, conserve encore un certain idéal où s'adoucissent les teintes trop rudes; rapprochez le point de vue, haussez et violentez le ton; transportez-vous sur ce terrain brûlant que font tressaillir sous vos pas deux années de catastrophes et d'angoisses, et, au lieu du drame de M. Hugo, c'est-à-dire de la courtisane purifiée, expliquant ses fautes par sa pauvreté et son héroïsme par son amour, vous avez le drame de M. Dugué, c'est-à-dire une prostituée, un brigand, un assassin, un escroc, ne demandant plus qu'on les réhabilite ou qu'on les excuse, repoussant comme une insulte la compassion ou la charité, et faisant de la misère un drapeau sous lequel ils enrôlent leurs ressentimens et leurs colères. On le voit, c'est encore un progrès dans cette voie fatale qui commence par un caprice d'imagination, un paradoxe de poète, et finit par la négation de tout ordre, de toute garantie sociale. Le crime, le vice, la révolte, ne cherchent plus à se relever, à se transfigurer dans des sentimens peut-être chimériques, dans un héroïsme peut-être factice, mais où se révèle encore une sorte d'hommage à la vertu et au bien. Non, satisfaits d'eux-mêmes, autorisés à ce qu'ils font par ce qu'ils souffrent, ils ne prétendent plus qu'à l'assouvissement et à la vengeance. Comme ce métaphysicien révolutionnaire qui, dans une occasion solennelle, laissa tomber de ses lèvres ce mot cruel : *la mort sans phrases*, ces sombres milices de la misère se dépouillent de ces déguisemens et de ces voiles, prêtés au désordre par une poésie complaisante : « Point de phrases, disent-elles, mais le couteau et la torche! » cri de guerre qui résume la pièce, et qu'applaudissent chaque soir quelques mains fiévreuses, prêtes à mettre en action le coupable enseignement du drame.

Bizarre contraste! tandis qu'un théâtre populaire traduisait ainsi en scènes violentes les théories du communisme le plus effréné, d'autres théâtres, quelques pas plus loin et à la même heure, exagéraient presque les tendances contraires, et offraient au public, en de légères esquisses, des spectacles d'un genre tout opposé. Quelle que soit la futilité, parfois un peu puérile, de ces pièces de circonstance où l'on se moque de tout ce qui se dit et se fait en France depuis deux ans, bien qu'il soit inutile d'y chercher la moindre ressemblance avec les comédies d'Aristophane, et que ces *Oiseaux politiques* qu'on nous a montrés

l'autre soir n'aient rien de commun avec ceux du poète athénien, il y a pourtant, dans le succès réitéré de ces petits cadres satiriques, un point d'*actualité* qu'on ne saurait entièrement négliger. Cette double exagération du théâtre en sens contraire, ces moyens de réussite cherchés tour à tour en deçà et au-delà de ce qui existe officiellement, n'est-ce pas l'emblême de l'inquiétude des esprits, de ce vague mécontentement de la situation présente, également ressenti dans les deux camps, et s'indemnisant de ses regrets ou de ses mécomptes, ici par un sympathique retour vers tout ce qu'on a perdu, là par une aspiration ardente vers tout ce qu'on n'a pas conquis? C'est à peine si, entre ces deux extrêmes, l'on rencontre, de temps à autre, une inspiration originale, se jouant librement en quelque fantaisie indépendante des préoccupations du moment. Cette rare bonne fortune, le Théâtre-Français semblait nous la promettre en nous annonçant une pièce nouvelle de M. Léon Gozlan : *la Queue du Chien d'Alcibiade!* La bizarrerie même du titre, non moins que le nom de l'auteur, faisait pressentir quelque chose de piquant, une friandise de dilettante et de gourmet, un peu paradoxale, un peu recherchée peut-être, mais à coup sûr fort différente des banalités et des fadeurs de tant de prétendues comédies. M. Léon Gozlan a-t-il parfaitement répondu à notre attente? Nous pourrions dès l'abord lui adresser une légère chicane. C'était, si nous ne nous trompons, pour détourner l'attention qu'Alcibiade coupa la queue de son chien; c'est au contraire pour l'attirer que le héros de M. Gozlan se livre aux excentricités les plus singulières. Et puis, le paradoxe, cette fois, n'est-il pas allé un peu loin? La vraisemblance, nous le savons, n'est pas absolument nécessaire au théâtre; mais n'y a-t-il pas un point où l'invraisemblable devient l'impossible? Un homme très spirituel, aujourd'hui académicien, nous disait un jour, à propos des chefs-d'œuvre de nos illustres : « Le malheur, c'est qu'on sent toujours, en les lisant, que les choses n'ont pas pu se passer ainsi. » — C'est là le défaut ou le tort de *la Queue du Chien d'Alcibiade*. L'auteur a abusé quelque peu du droit de disposer les événemens à sa guise, de justifier par son dénouement la donnée de sa fable et l'idée de son principal personnage, tant il est vrai qu'au théâtre certaines qualités peuvent devenir des défauts! Le talent de M. Gozlan est trop personnel, son individualité littéraire trop nettement tranchée; il s'isole dans ce qu'il invente, et laisse souvent s'établir entre ces inventions et le public des solutions de continuité. Ce que nous disons de l'ensemble de sa comédie peut se dire aussi des détails. De même que, dans cette succession d'incidens à la fois trop imprévus et trop faciles à prévoir, M. Gozlan semble parfois avoir écrit pour lui seul ou pour quelques amis gagnés d'avance à sa manière paradoxale, de même les traits de son dialogue ne sont pas toujours calculés de façon à arriver jusque dans la salle. On dirait qu'ils s'arrêtent en route, ou qu'ils rebroussent chemin, moins sûrs de leur destination que de leur point de départ. Avons-nous besoin d'ajouter qu'en dépit de ces réserves chagrines, il y a encore dans *la Queue du Chien d'Alcibiade* assez d'esprit, de verve, de montant, de qualités brillantes pour défrayer l'amusement et le succès d'une soirée? Essayer de le nier, ce serait dépasser, en invraisemblance, même la pièce de M. Gozlan.

Quoi qu'en puissent dire les spirituels imitateurs d'Alcibiade ou du *Charlatanisme* de M. Scribe, il sera toujours possible de distinguer, au théâtre comme ailleurs, les succès réels des succès factices. Le triomphe légitime que M[lle] Al-

boni vient d'obtenir dans *le Prophète* n'a rien de commun, Dieu merci, avec ces enthousiasmes de commande ou ces complaisances de la critique, qu'il est permis de compter au nombre de nos travers. Mlle Alboni, dans le rôle de Fidès, a réussi d'autant plus qu'on s'attendait davantage à un échec. Il y a en musique une sorte de petite église, d'école rigoriste et puritaine, qui ne permet qu'aux initiés l'interprétation de certaines beautés majestueuses et austères; cette école, qui professe le plus souverain mépris pour les joies profanes de la mélodie et de l'art italien, a ses virtuoses, ses chanteurs de prédilection, et elle leur demande en général, non pas de charmer l'oreille par un son plein, doux et velouté, mais de maintenir aux textes sacrés la grandeur sévère de leurs lignes et de leur style. Mme Viardot est la cantatrice favorite de ces gardiens vigilans de l'art pur; malheureusement la voix de Mme Viardot, fatiguée et brisée en maints registres, trahissait trop souvent ses efforts, contrastait douloureusement avec son intelligence supérieure et son expression dramatique, et, pour tout dire, répandait sur l'ensemble de la représentation du *Prophète* une impression de lassitude et de tristesse. Grace à Mlle Alboni, cette impression a maintenant disparu, et *le Prophète* y a gagné. Cette voix au timbre d'or, si suave et si pénétrante qu'elle émeut par l'émission seule de la note, cette méthode si correcte qu'elle obtient grace, même dans une partition allemande, pour ses séductions italiennes, ont donné à l'œuvre de Meyerbeer ce charme, cette douceur qu'Horace voulait trouver dans les poèmes, et qui n'est pas moins nécessaire dans les opéras. L'air du second acte : *Mon fils, sois béni dans ce jour!* la prière : *Donnez pour une pauvre ame*, la cavatine et le duo du cinquième acte, ont valu à Mlle Alboni une ovation méritée. Comme actrice, elle a été très suffisante. Sans rien forcer, sans sortir de son naturel, elle a bien rendu le côté maternel et touchant de ce rôle, une des plus belles créations du compositeur. Fidès, c'est Alice à quarante ans, la jeune fiancée devenue mère, la pieuse pèlerine devenue fanatique. Mme Viardot était fanatique; Mlle Alboni n'est que mère : nous croyons que son choix est le meilleur.

L'Opéra est en bonne veine; pendant que Mlle Alboni ravive, ou plutôt complète le succès du *Prophète*, une débutante, Mme Laborde, fait applaudir, dans plusieurs ouvrages du répertoire, un talent, moins pur assurément et moins irréprochable, mais qui ne manque pourtant ni de vigueur ni d'éclat. La voix de Mme Laborde est un peu comme la plume de Mme de Sévigné dont elle n'a pas toujours l'élégance et la finesse; elle lui met trop *la bride sur le cou*, et sa course aventureuse, à travers toutes les cimes et tous les précipices de la gamme, se termine rarement sans encombre; mais la cantatrice rachète ces imperfections par des traits hardis, une exécution brillante, une agilité remarquable; pourquoi faut-il que l'envie de déployer à l'aise les richesses de son gosier l'ait engagée à paraître dans *le Rossignol*, opéra du genre niais, dont la musique et les paroles auraient dû depuis long-temps aller rejoindre, dans un silencieux oubli, les espiégleries libertines et bocagères des baillis et des Lubin d'opéra-comique?

Au sortir de ces représentations brillantes où l'on retrouve le public et l'élégance d'autrefois, on a peine à rentrer dans la réalité et à s'imaginer que la France et l'Europe se débattent sous le poids de questions formidables, sans cesse ranimées par des hommes en qui se confondent l'orgueil posthume d'une

dictature éphémère et le ressentiment d'une déchéance méritée. Ces hommes-là se ressemblent partout, et la même ressemblance existe entre leurs œuvres, qu'ils s'appellent Ledru-Rollin ou Mazzini, qu'ils aient associé leurs noms aux premières fautes de la république française ou aux derniers crimes de la république romaine. Pour se distraire de leurs loisirs et se dédommager de leurs défaites, ces deux tribuns en disponibilité révolutionnaire viennent d'écrire, l'un, deux gros volumes sur *la Décadence de l'Angleterre*, l'autre, un petit livre sur l'Italie, intitulé: *République et Royauté*. Ni l'ouvrage de M. Ledru-Rollin, ni celui de M. Mazzini ne peuvent être pris au sérieux. L'ancien signataire des circulaires, en extrayant de documens officiels et en faisant suivre de déclamations emphatiques le tableau des plaies matérielles et morales qui rongent, selon lui, la Grande-Bretagne, n'a oublié que deux choses : l'hospitalité qu'il y recevait et les événemens qui l'y avaient conduit; il a négligé de se demander si le mauvais succès de ses efforts pour le bonheur de la France ne discréditerait pas ses remarques sur les misères de nos voisins; son livre est à la fois un acte d'étourderie et un acte d'ingratitude. Celui de M. Mazzini avait au moins l'avantage de se recommander à notre curiosité par une préface de George Sand. Hélas! là encore, notre attente a été tristement déçue : quelques pages bien vides, un *premier-Paris* du *National* ou de *la République*, voilà tout ce que l'ouvrage de M. Mazzini a inspiré à l'éloquent écrivain, qui s'est donné la peine de le traduire, et qui eût mieux fait d'employer son temps à donner une sœur à *la Petite Fadette* ou un frère à *François le Champi*. Ce qui nous frappe dans toutes ces déclarations de principes, italiennes ou françaises, c'est le ton vague et déclamatoire. Dans les œuvres d'histoire contemporaine écrites à un point de vue de modération conservatrice ou de libéralisme éclairé, on trouve des faits, des déductions, des preuves; on sent que l'auteur, au lieu d'écrire d'après un thème tout fait ou un programme tracé d'avance, s'est donné la peine de voir, d'examiner, de recueillir les pièces à l'appui de ses idées : telle est l'impression qu'on éprouve en lisant le travail distingué de M. H. Desprez sur *les peuples de l'Autriche et de la Turquie*, travail aujourd'hui complet, que M. Desprez vient de rassembler en deux volumes, et sur lequel nous n'apprendrons rien à nos lecteurs, en leur rappelant cette justesse de vues, cette impartialité lumineuse, toutes ces qualités d'historien et de critique qu'y a déployées l'ingénieux écrivain. Mais, dans les livres révolutionnaires, nous chercherions en vain, sous le fracas des mots et des métaphores, une idée, un plan, une vue pratique, une solution précise, quelque chose de net et de solide qui puisse nous orienter sur cette mer houleuse où chaque phare est remplacé par un écueil. En vérité, c'est trop monotone! Espérons que George Sand aura mis plus de variété dans l'*Histoire de sa vie* : roman pour roman, nous avons tout lieu de penser que son histoire sera plus intéressante que sa politique.

Après avoir constaté combien la démagogie gagne peu à être défendue par ses champions officiels, nous voudrions féliciter la cause monarchique d'une recrue fort inespérée qu'elle vient de faire en pleine Bohême, parmi les plus jeunes et les plus légers *fantaisistes*. Que ne pouvons-nous proclamer comme un chef-d'œuvre *Tristan-le-Roux*, roman à grandes prétentions historiques et même politiques de M. Dumas fils? Ce *Tristan-le-Roux* fait partie d'un grand travail intitulé *les Quatre Restaurations*, dans lequel l'auteur de *la Dame aux*

Camélias nous racontera à sa façon, ou plutôt à la façon de son père, toute l'histoire de France. Ce n'est pas nous, assurément, qui nous plaindrons de voir M. Dumas fils tourner ses regards et ses études vers les horizons monarchiques : cette conversion nous touche, et nous souhaitons qu'elle soit sincère. Seulement nous craignons que M. Dumas fils n'ait pas bien consulté ses forces, et que, jacobites ou tories, nous en soyons encore, même après *Tristan-le-Roux*, à attendre notre Walter Scott. A cette œuvre prétentieusement compliquée nous préférons des récits plus simples, où des personnages vrais et des sentimens naturels, peints avec délicatesse et encadrés dans quelque agreste paysage, suffisent à l'émotion et intéressent sans effort les imaginations délicates. C'est à cette famille de livres aimables qu'appartient un petit roman vaudois de M. Just Olivier, intitulé *M. Argant et ses compagnons d'aventure*. Ce qui manque à ce récit, c'est l'originalité; on y reconnaît à tout instant le ton et l'allure de l'école genevoise, cet *humour* de M. Töpfer qui rappelle celui de Swift et de Sterne, mais avec une nuance plus pure et plus souriante, comme les lacs suisses rappellent les lacs d'Écosse. Il y a constamment un peu de brouillard dans la gaieté anglaise; celle de M. Töpfer et de ses imitateurs est plus habituée à l'azur et au soleil. L'ouvrage de M. Olivier prendra place parmi les meilleures productions de cette école, au-dessous, mais pas trop loin du *Presbytère*. Ce M. Argant est un original, arrière-cousin du Sampson de *Guy-Mannering*, et autour de qui se noue et s'enroule toute la fable du roman. Julien Hubert, son compagnon de voyage, a de la grace et du piquant dans son étourderie juvénile, et ses alternatives de froideur et de tendresse pour Albertine et pour Hortense, deux charmantes figures qui dominent tout le récit, sont analysées et décrites avec une finesse, une légèreté de main qui feraient envie à beaucoup de plumes françaises. Les amours de Julien marchent ainsi, à travers l'attendrissement et le sourire, au milieu des sites pittoresques de l'Oberland, jusqu'à un dénoûment heureux qui ajoute à l'effet de cette lecture. Dire qu'il n'y a pas dans tout cela un peu de manière, que cette verve et cet esprit ne sont pas quelquefois un peu trop suisses, qu'on ne rencontre pas çà et là des digressions inutiles qui impatientent le lecteur pressé, ce serait exagérer; mais tout cela est doux, reposé, paisible, tempéré d'une légère brise alpestre qui fait circuler à l'entour la fraîcheur et la vie. Lorsqu'on est fatigué de bruit, de génie, de gros livres, de gros drames et de grands hommes, le lendemain d'une représentation d'*Angelo* ou d'un orage parlementaire, on n'est pas fâché de trouver quelque part, dans quelque humble coin d'une modeste littérature, un de ces petits livres qui nous redisent encore comment on aime, comment on sourit et comment on rêve.

Bien qu'on puisse rattacher au même groupe le dernier ouvrage de M. Veuillot, *Corbin et d'Aubecourt*, on doit s'attendre à y trouver des allures plus nettes et des contours plus tranchés. Le talent de M. Veuillot conserve, même dans ses douceurs, quelque chose d'agressif qui ne déplaît pas toujours, mais qui s'accorde mal avec l'idée d'une simple histoire de cœur. Hâtons-nous de dire que, dans *Corbin et d'Aubecourt*, M. Veuillot a observé une plus juste mesure, qu'il a su fondre en un plus harmonieux ensemble la peinture d'une ame aimante et l'orthodoxie religieuse. Rosalie Corbin, son héroïne, est très pieuse, même un peu dévote, ce qui ne l'empêche pas d'aimer très franchement un

jeune homme digne d'elle, et, ce qui vaut mieux, de nous intéresser constamment à cet amour, à ses luttes et à ses angoisses. M. Veuillot, nous le croyons, n'a rien écrit de plus touchant et de mieux senti que cette nouvelle de *Corbin et d'Aubecourt*, où une passion jeune et sincère ne perd rien à être mise en contact avec des convictions chrétiennes. Sans vouloir donner à cette esquisse plus d'importance qu'elle n'en mérite, sans prétendre ériger en chefs-d'œuvre *M. Argant* ni *Corbin et d'Aubecourt*, il est permis de remarquer pourtant que c'est là, dans ce retour salutaire aux vraies sources d'attendrissement et d'émotion, que le roman peut réhabiliter non-seulement son rôle littéraire, mais encore son influence sociale. Cette influence, il faut le dire bien haut, a été corruptrice. Un des esprits les plus droits, les plus judicieux de ce temps-ci, signalait l'autre jour, du haut de la tribune, cette solidarité évidente, cette large part de la mauvaise littérature dans la mauvaise politique. Oui, l'imagination, de nos jours, a puissamment contribué à tout démolir, à tout dissoudre. Elle a proclamé son triomphe sur les vérités morales, comme la raison avait autrefois proclamé sa victoire sur les vérités métaphysiques; elle a destitué à son profit la conscience et le devoir; elle a surexcité ce qui égare l'homme, affaibli ce qui l'apaise, prêché à l'individu la suprématie de ses passions et l'excellence de ses instincts. Si elle veut aujourd'hui se relever du juste discrédit dont la frappent les douloureuses conséquences de ses prédications destructives, il faut qu'elle s'efforce de répandre sur les sentimens honnêtes, sur les délicatesses de conscience, sur les mystérieux sacrifices des ames d'élite, sur les inaltérables notions du bien, sur les aspirations généreuses de la vertu, le prestige qu'elle a trop prodigué aux rébellions et aux désordres où se complaisent les cœurs dépravés. Il faut surtout qu'elle cesse de flétrir ce qui est honorable, et de glorifier ce qui mérite le mépris. C'est à ce prix que l'imagination et le roman peuvent être amnistiés par cette société dont ils ont compromis le repos, préparé les malheurs. Ils doivent faire comme ces fils humiliés et repentans, qui, à force d'honnêteté et de sagesse, effacent une tache héréditaire, et obtiennent grace pour les fautes de leurs pères.

ARMAND DE PONTMARTIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mai 1850.

Eh bien! ce parti modéré qui s'engourdissait, disait-on, dans l'insouciance ou dans la peur en attendant la mort, qui ne savait prendre aucune résolution énergique et forte, qui se consumait dans de misérables petites dissensions (et nous avons peut-être nous-mêmes répété quelques-uns de ces reproches), que dites-vous maintenant de sa fermeté d'allure et de la hardiesse de ses résolutions? Il n'a pas hésité à attaquer le mal dont nous périssions, et à l'attaquer où il était, c'est-à-dire dans les abus du suffrage universel. Il a proposé la loi, et la discussion qu'il a soutenue n'a pas seulement été une des plus belles que le parti modéré ait soutenues depuis deux ans; ç'a été une politique toute nouvelle qui s'est trouvée inaugurée, politique heureusement appropriée aux circonstances, et la seule qui puisse nous sauver. Au lieu de se neutraliser les uns par les autres et de s'imposer l'inaction, les divers partis qui forment le grand parti modéré se sont unis pour marcher résolûment contre l'ennemi. Dès ce moment, plus de tiraillemens, plus de zizanies, plus d'incertitudes et d'appréhensions; tout s'est fait avec un ensemble admirable. Dès ce moment aussi, l'accord entre la majorité de l'assemblée et le président de la république est devenu plus étroit que jamais. Ce qui nuisait en effet à cet accord, c'est que le président de la république ne trouvait pas la majorité assez décidée à l'action, et qu'il sentait bien que l'action pouvait seule sauver la société. Peut-être le président de la république, qui comprenait bien ce que demandaient les circonstances, ne tenait-il pas assez de compte de la difficulté d'unir dans une œuvre commune des partis très différens. La solution du problème était de trouver quelque chose à faire qui ne contrariât l'avenir de personne et qui servît le présent de tout le monde. La réforme du suffrage universel a ce caractère; elle est bonne à tous les partis qui renferment leurs espérances dans l'ordre social actuel.

En même temps que la politique du parti modéré prenait cette allure décisive et ferme, le parti montagnard reculait chaque jour davantage, et l'on peut dire aujourd'hui sans présomption qu'il est en pleine retraite sur toute la ligne. Cette métamorphose a été rapide; cependant elle a eu ses phases. Au premier moment, et quand on a annoncé la réforme électorale, ce furent de la part de la montagne des cris de colère et de défi. Les journaux du socialisme se mirent à discuter ardemment de quelle manière il fallait résister à l'audace des réformateurs du suffrage universel. Les uns voulaient une insurrection rapide et soudaine; il fallait foudroyer leurs ennemis. D'autres, qui croyaient sans doute que les foudres de la montagne étaient plus bruyans que puissans, voulaient une résistance lente et systématique. Peu à peu cette opinion prévalut dans la montagne, qui se décida à n'être pas un volcan, voyant qu'elle n'avait pas de quoi suffire à l'éruption. On déclamait toujours, on criait, on menaçait, mais au fond on avait peur d'être battu dans la rue, battu d'une manière irréparable, et on s'est décidé à perdre son procès dans l'assemblée plutôt qu'à perdre la bataille sous les coups du général Changarnier. Voilà la vérité sur la prudence de la montagne. Dans les délibérations secrètes du parti socialiste, la froide et ferme figure du général Changarnier est souvent apparue comme une vision terrible et prophétique. C'est ainsi que, reculant peu à peu et se convertissant lui-même à la prudence qu'il prêchait, le parti socialiste en est arrivé jusqu'au discours de M. de Flotte, qui est la capitulation habile et mesurée du parti et la démission de l'émeute. Les soldats ratifieront-ils la capitulation du général? C'est encore une question; mais nous croyons que les soldats aussi céderont, tout en disant que leurs chefs les ont trahis.

M. de Flotte, qu'il l'ait voulu ou qu'il ne l'ait pas voulu, qu'il ait fait un calcul ou qu'il ait senti et expliqué mieux que ses collègues de la montagne les conseils de la nécessité, M. de Flotte s'est fait par ce discours une situation dans l'assemblée; il a profité de sa réputation, mais en sens contraire, ce qui arrive souvent. On attendait un énergumène; son sang-froid a paru de la modération, et comme ce n'était pas un ogre, on a été tout près d'en faire un homme d'état et un politique. M. de Flotte est disposé à attendre. Son parti ne lui pardonnera guère cette quiétude de désirs, et nous offririons presque de parier que le prochain discours de M. de Flotte sera violent, afin de racheter ses torts de sagesse, à moins que M. de Flotte ne soit un homme de tête au lieu d'être un homme de parti. Quoi qu'il en soit, M. de Flotte déclare que le parti socialiste ne saurait, à l'heure qu'il est, que faire du pouvoir; il se souvient du parti républicain, qui n'a échoué dans le gouvernement provisoire que parce que, comme l'a dit M. Goudchaux à la tribune en 1848, la république est venue trop tôt. M. de Flotte ne veut donc pas que le socialisme vienne trop tôt : les républicains n'ont pas pu gouverner, parce que la société n'était pas républicaine, et les socialistes non plus ne pourraient pas gouverner, parce que la société n'est pas socialiste.

Nous avons voulu constater l'état général des choses, c'est-à-dire l'allure ferme et décisive du parti modéré, qui a pris résolûment l'offensive, et l'allure timide et incertaine du parti montagnard, qui recule non-seulement plus qu'il ne le dit, mais encore plus qu'il ne le croit; nous avons voulu, dis-je, constater ce fait, parce qu'il est important et plein d'avenir, parce qu'il rend la sécurité

au commerce et à l'industrie. Est-ce à dire que nous croyons qu'il n'y aura plus d'émeutes, d'insurrections, de coups de main? Non, en vérité! mais le mouvement que ferait en ce moment le parti montagnard ne serait pas un mouvement spontané, ce serait un acquit de conscience, sans entrain, et pour beaucoup sans espoir. Ce que cherche maintenant le parti montagnard, le secret dont il est en quête, c'est une manifestation *pacifique* que le gouvernement veuille bien prendre pour telle, mais qui puisse, si l'occasion se présente, devenir un 24 février socialiste. Pour cela, il faudrait que le gouvernement et le général Changarnier voulussent bien accepter dans cette manifestation pacifique le rôle de Géronte et de Cassandre que la montagne leur donnerait.

Nous lisions dernièrement dans un journal le programme suivant de cette manifestation pacifique :

« S'il arrivait que le lendemain du jour où la loi royaliste aura été votée,

« Le général Cavaignac, l'ancien chef du pouvoir exécutif;

« Le colonel Charras, un ancien ministre de la guerre;

« Le citoyen Dufaure, l'ancien ministre de l'intérieur;

« Le citoyen Crémieux, l'ancien garde-des-sceaux;

« Le citoyen Carnot, l'ancien ministre de l'instruction publique;

« Le citoyen Armand Marrast, l'ancien président de la constituante;

« Les généraux Lamoricière, Rey, Subervie, Valentin, représentans de l'armée;

« Quatre-vingt-six représentans, au nom de leurs départemens respectifs;

« Les anciens membres de la constituante actuellement à Paris, représentant la constitution qu'ils ont élaborée, discutée, votée et promulguée;

« Les rédacteurs en chef des journaux que ne soutient pas M. Carlier, représentant la presse indépendante,

« Se présentent pour la défense de la constitution républicaine en vertu de l'article 110;

« S'il arrivait, disons-nous, que cette manifestation possible, légale, constitutionnelle, essentiellement logique et démocratique, se dirigeât vers le président pour lui faire comprendre qu'élu de six millions de citoyens, il ne peut pas, il ne doit pas laisser déclarer par ses ministres qu'il a été nommé par trois ou quatre millions d'indignes;

« Que résulterait-il?

« Il résulterait que la loi, *même votée*, pourrait ne pas être promulguée;

« Que les burgraves en seraient pour la honte de leur collaboration à une œuvre révolutionnaire, incompatible avec le sentiment général de la population;

« Qu'une fois de plus le peuple aurait fait preuve de sa résolution pacifique, appuyée par l'énergie de sa volonté, etc... »

Que dirait donc au président de la république cette procession pacifique que ne lui aient dit déjà, sous mille formes différentes, et la tribune et la presse de nos adversaires? Le général Cavaignac a parlé; le général Lamoricière a parlé; M. Valentin, qui n'est point général, s'il n'a pas parlé, a interrompu peut-être; M. Dufaure n'a certes donné le droit à personne de le faire figurer dans le pèlerinage proposé; enfin, les journaux démagogiques ne se sont pas fait faute d'écrire. Qu'apprendrait donc au président la procession pacifique? Rien de nou-

veau assurément; mais on espère, et surtout on donne à espérer aux violens du parti qu'en route la manifestation pacifique changerait de caractère, et c'est là ce que veut dire cette phrase: « qu'une fois de plus le peuple aurait fait preuve de sa résolution pacifique, appuyée par l'énergie de sa volonté. » Le peuple en effet, ce n'est pas tous ces messieurs qu'on envoie en procession à l'Élysée; non, le peuple, on le trouvera en route. — Mais pacifique! — Oh! sans doute, toujours excité, toujours harangué, et toujours pacifique.

Et ceci nous rappelle une petite conversation, apocryphe fort probablement, entre le général Changarnier et un des officiers qu'on fait figurer dans la procession pacifique. « Vous sentez bien, général, que, si la loi est votée, nous ne pourrons pas, par honneur, nous dispenser de témoigner publiquement notre douleur. — Le général Changarnier, calme et poli, comme à son ordinaire :— Oh! je comprends cela. — Il nous sera bien difficile de ne pas faire une manifestation de nos sentimens, mais pacifiquement et sans armes. — Assurément. — Nous irons à l'Élysée ou à la colonne de la Bastille, pacifiquement, sans armes. — Oh! tenez, mon cher... ne me dites plus à chaque mot votre *sans armes!* car vous me donneriez l'envie de vous en fournir! » Nous ne croyons pas un mot de cette conversation comme de beaucoup d'autres qu'on prête au général Changarnier; il se fait dans ce moment beaucoup de légendes sur le général Changarnier, et nous ne nous en plaignons pas. Il n'y a que les hommes qui ont de l'ascendant sur l'esprit public qui aient une légende.

Nous devons maintenant arriver à la discussion de la réforme électorale, et en signaler les principaux traits.

On dit que nous sommes des ingrats envers le suffrage universel, que c'est le suffrage universel qui a sauvé la société en 1848, qui a ramené au pouvoir les hommes qui représentent les idées d'ordre et de modération, qui enfin a déféré la présidence au nom qui exprime le mieux l'ordre social rétabli et maintenu. Ceux qui parlent ainsi font une confusion volontaire entre le suffrage universel, qui est un système électoral, et le grand mouvement d'opinion publique qui, en 1848, a répudié les hommes du 24 février. Nous sommes convaincus qu'en 1848, et après six semaines du gouvernement provisoire, le pays, de quelque manière qu'il eût été interrogé, le pays eût répondu comme il a répondu. Nous sommes convaincus qu'au mois de décembre 1848, et après six mois du régime inauguré le 24 février, et qu'avait en vain essayé de corriger le général Cavaignac, le pays, de quelque façon qu'on l'eût fait voter, eût voté comme il a voté. Il y a des instans dans la vie des peuples où l'opinion publique a une telle force, qu'elle se fait jour à travers toutes les lois. Telle était en 1848 l'opinion qui, dans toute la France, repoussait les hommes du 24 février. Le suffrage universel a servi d'organe à ce sentiment universel. Le suffrage censitaire et le suffrage à deux degrés auraient eu le même effet, parce qu'à ce moment il fallait que l'opinion publique éclatât.

Nous ne sommes donc pas embarrassés de reconnaître les services que le suffrage universel a rendus en 1848; mais nous expliquons comment ces services ont été rendus. Oui, les hommes du 24 février demandaient au suffrage universel, par la voix des commissaires de départemens, une assemblée constituante socialiste; le suffrage universel ne l'a pas donnée. Les hommes du 24 février demandaient au suffrage universel d'exclure les hommes qui

avaient pris part aux gouvernemens précédens. Le suffrage universel a rappelé ces hommes illustres, et leur a demandé de servir encore la France, comme ils l'avaient fait pendant leur vie entière. Les hommes du 24 février demandaient au suffrage universel, pour président de la république, un nom qui ne fût pas antérieur au 24 février, et qui ne procédât pas des anciens gouvernemens monarchiques. Le suffrage universel, au contraire, a été prendre le nom qui exprimait le mieux les idées d'ordre et de hiérarchie, et l'a mis à la tête de la république. Voilà ce qu'a fait en 1848 le suffrage universel sous l'irrésistible ascendant de l'opinion publique. Cela prouve-t-il que le suffrage universel soit un bon procédé électoral? Pas le moins du monde; car, selon nous, en 1848, il n'y avait pas de système électoral, si mauvais qu'il fût, qui pût empêcher la France de manifester son opinion. La dictature seule aurait pu l'empêcher; mais la dictature aurait été brisée au bout de quelque temps, et la république aurait péri du même coup que la dictature.

Pour prouver cet irrésistible ascendant de l'opinion publique en 1848, ascendant supérieur à toutes les organisations et à toutes les combinaisons électorales, nous ne citerons qu'un fait : on sait que le *Bulletin de la république* et les hommes du 24 février avaient une confiance toute particulière dans le peuple de Paris, et qu'ils proposaient au mois d'avril 1848 de faire voter Paris au lieu et place de toute la France. Eh bien! qu'on eût adopté cet étrange procédé électoral, Paris eût voté contre le 24 février, puisque, dans le scrutin de la présidence, Paris même a donné la majorité au prince Louis-Napoléon Bonaparte sur le général Cavaignac. Et pourquoi? Parce que le général Cavaignac avait une sorte de parenté avec le 24 février.

Est-il besoin que nous disions à nos adversaires à quoi tenait cette insurmontable répugnance de l'opinion publique contre le 24 février? Ils avaient gouverné pendant trois mois : la popularité des hommes du parti modéré n'avait pas d'autre cause.

En 1848, le suffrage universel n'a pas pu être mauvais, parce qu'à ce moment, avec la puissance qu'avait l'opinion publique, aucun système électoral ne pouvait être mauvais; mais cela ne prouve pas que le suffrage universel soit bon en lui-même, cela ne prouve pas que ce procédé électoral n'ait point tous les inconvéniens que nous lui avons toujours reconnus. On oublie toujours que le suffrage universel en France n'est pas un système qui soit né soudainement le 24 février. Avant le 24 février, ce système avait souvent été discuté, controversé, répudié. Il n'était donc pas nouveau, il était suranné : c'était une vieille théorie discréditée. Jamais, quant à nous, nous n'avions pensé que la France voulût faire usage d'un système qui n'a réussi nulle part qu'à ruiner la liberté, à moins d'être renfermé dans certaines limites. Nulle part, en effet, le suffrage n'est universel dans la rigoureuse acception du mot; nulle part toutes les créatures humaines ne sont admises à voter, parce qu'elles sont de ce monde et sans autre titre. Partout il y a des admis et des exclus, partout il y a un pays légal, n'en déplaise au général Cavaignac. Est-ce qu'on croit par hasard que le suffrage universel est un droit naturel? Non, c'est un droit écrit s'il en fut jamais, écrit ici d'une certaine manière, et là d'une autre, n'existant que par la volonté de la loi et selon les conditions qu'elle a fixées. Le suffrage universel, pris dans son sens le plus rigoureux, est une impossibilité.

Pour n'être qu'une loi et n'être pas un droit, le suffrage universel, tel que l'a créé la constitution, doit-il être moins respecté? A Dieu ne plaise! Quant à nous, nous n'avons pas besoin de savoir s'il est bon; il nous suffit qu'il soit constitutionnel. Aussi ce que nous approuvons dans la réforme électorale, c'est qu'elle s'est renfermée scrupuleusement dans le cercle de la constitution; mais qu'on ne prenne pas ce respect du parti modéré pour un acte d'adhésion et d'amour envers le suffrage universel. Nous faisons aujourd'hui par la loi tout ce que nous pouvons faire par la loi, mais nous ne renonçons pas à faire par la révision tout ce que nous pourrons faire pour régler d'une manière plus ferme encore le suffrage universel. Nous sommes de ceux en effet qui ne veulent pas détruire le suffrage universel, mais qui veulent le régulariser, afin d'en faire autre chose qu'un instrument de révolution.

Nous ne sommes point ingrats envers le suffrage universel, parce que nous croyons que, s'il nous a sauvés en 1848, il n'a fait qu'obéir en cela à l'irrésistible ascendant de l'opinion publique, qui protestait contre le gouvernement provisoire. Nous ne sommes point ingrats envers le suffrage universel, parce que nous n'en avons jamais reconnu l'excellence, et que nous ne le trouvons pas bon, mais constitutionnel. Nous ne sommes pas tenus d'aimer le suffrage universel, mais nous sommes tenus de le respecter jusqu'à la révision. C'est ce que fait le parti modéré. Et si nous insistons ainsi sur la révision, c'est que nous pensons qu'il est bon de savoir que la réforme que nous apportons en ce moment au suffrage universel n'est pas la dernière, et que nous ne le confirmons pas par la loi nouvelle dans toutes les dispositions que nous ne changeons pas. Nous faisons par la loi ce que nous pouvons faire par la loi; nous ferons le reste par la révision, et nous le ferons légalement, comme ce que nous faisons en ce moment, car nous devons respecter la constitution jusqu'à ce que nos adversaires la violent eux-mêmes par l'insurrection, sous prétexte de la défendre. S'ils la déchirent en effet eux-mêmes, s'ils la mettent en morceaux pour s'en faire un étendard sanglant contre la société, nous ne serons pas d'avis de ramasser les morceaux de cette constitution dilacérée par ses propres auteurs.

La question, aussi bien, s'est trouvée posée dans la discussion. Violez la loi par l'insurrection, et vous verrez alors, a dit M. Thiers, ce que nous oserons! Ce mot de M. Thiers a été le plus décisif qui ait été dit, comme son discours tout entier a été aussi le discours qui exprime et qui dirige le mieux la situation. Oui, nous ne voulons pas de coup d'état; mais si vous tentez un coup de main! — Oui, nous ne voulons pas violer la constitution pour faire de l'ordre; mais si vous la violez pour faire du désordre! — Oui, nous ne voulons pas passer le Rubicon; mais si c'est vous-mêmes qui le passez! — La force et la puissance du parti modéré tiennent en grande partie, nous le croyons, à son respect de la loi : c'est le parti contre lequel on a toujours conspiré, et qui n'a jamais conspiré; c'est le parti qui s'est formé à l'amour de la règle et de la discipline légale sous les deux dynasties de la monarchie constitutionnelle. Il ne doit donc pas abjurer ce caractère, mais cependant il ne doit pas non plus laisser les insurrections faire elles-mêmes la loi comme il leur plaît; puis, quand la loi est faite, si elle leur déplaît à certain moment, la défaire par une insurrection nouvelle, en refaire une autre plus complaisante et plus commode, quitte à la défaire encore, si cette loi ne sert pas leurs fantaisies et leurs pas-

sions, tandis que le parti modéré se tiendrait sottement renfermé dans le respect de ces lois successives faites par l'insurrection et ne pourrait pas même obtenir la stabilité des lois qui lui déplaisent. Non, le parti démocratique respectera la constitution de 1848 qu'il a faite pour lui-même contre nous, ou, s'il viole cette constitution, elle sera violée pour tout le monde et périra pour tout le monde. Voilà ce qui est bien entendu maintenant, voilà ce qui donne à la situation une netteté et une précision singulières.

Oui, s'il y a une insurrection démagogique, nous savons ce que nous avons à faire, nous savons où nous irons. Nous irons à une constitution plus analogue aux mœurs et aux sentimens de la France que la constitution de 1848, à une constitution qui ne créera pas avec un soin tout particulier l'impuissance et l'instabilité du pouvoir exécutif, et, pour aller vers cette constitution, nous aurons la liberté que nous auront faite nos adversaires par leur insurrection même contre la constitution et contre les pouvoirs qu'elle a créés.

Mais si nos adversaires ne font pas d'insurrection, s'ils se soumettent à la loi votée, où irons-nous? demande un membre de la majorité, M. Vézin, qui a cette disposition d'esprit que nous ne blâmons pas toujours, mais que nous trouvons inopportune en ce moment, de craindre surtout la victoire de son parti, comme si, hélas! la victoire du parti modéré était autre chose que l'avantage de ne pas mourir à jour fixe. Oui, la réforme électorale, oui, l'amélioration morale du suffrage universel aboutit seulement à ce point-ci : nous ne mourrons pas tous dans deux ans. Voilà le grand triomphe que nous allons remporter! y a-t-il là de quoi beaucoup s'effrayer? Où irons-nous? Nous irons moins vite et moins sûrement au cimetière! Pourquoi non? M. Vézin croit que la réforme électorale est le commencement de quelque chose; nous l'espérons bien. Oui, c'est le commencement de quelque chose de fort nouveau dans notre pays depuis deux ans; c'est le commencement d'un peu de sécurité légale, c'est la première des lois de septembre, et nous sommes de ceux qui croient que les lois de septembre 1835 ont beaucoup fait pour l'affermissement de la monarchie de juillet et pour la dispersion des factions. Nous dirons donc à M. Vézin : Si la loi est votée (1), il arrivera de deux choses l'une : ou bien le parti démagogique s'insurgera contre la constitution, c'est-à-dire contre le pouvoir législatif constitué, et alors, nous l'avouons, ce sera la fin de la constitution; ou bien il n'y aura pas d'insurrection, et le parti démagogique se soumettra à la loi : alors nous profiterons des bons effets de la loi, et nous aurons le suffrage universel purifié par la loi avant de le purifier par la révision. Qu'on ne dise donc pas d'un air de mystère et d'effroi : Où allons-nous? — Nous allons, s'il y a soumission, aux bons effets de la loi nouvelle, et, s'il y a insurrection, à la réforme de la constitution de 1848. De ces deux avenirs que nous ouvre si heureusement la politique ferme et décisive du président de la république et de la majorité de l'assemblée, nous aimons mieux le premier; mais nous ne craignons pas le second.

Nous croyons à la déroute du parti socialiste et montagnard; nous ne croyons pas à sa conversion. Les chefs changent de langage à cause de la dureté des circonstances; mais, au fond, les sentimens sont les mêmes. Voyez les péti-

(1) Elle a été votée dans la séance d'aujourd'hui par 433 voix contre 241.

tions qu'apportent les députés montagnards, et qui sont signées Dieu sait par qui et Dieu sait comment! Toujours la menace de l'insurrection! Si l'assemblée ose voter la loi, on lui déclare qu'elle sera déchue. Et qui donc casse ainsi les décisions de l'assemblée nationale et l'assemblée nationale elle-même? Quel est donc le Louis XIV qui, le fouet à la main, s'en vient suspendre les délibérations du parlement? Le premier grimaud venu se fait pour un instant greffier de la démagogie, et, parlant au nom du peuple, croit pouvoir traiter de haut tous les pouvoirs de l'état. Tout le monde de nos jours croit avoir le droit de mépriser, et le mépris, qui naguère descendait de haut, rejaillit insolemment d'en bas. Rien ne témoigne mieux de la décadence morale de la société que cette usurpation du mépris. N'avons-nous pas entendu dernièrement M. Nadaud dire qu'il méprisait le discours de M. Thiers, et dire cela à la tribune, sans qu'il y ait eu un éclat de rire universel dans l'assemblée, en voyant M. Nadaud dédaigner M. Thiers? et le pis, c'est qu'en parlant ainsi de son mépris pour le discours de M. Thiers, M. Nadaud croyait dire quelque chose. Il ne se croyait ni digne de risée ni digne de pitié. Voilà un des malheurs des vieilles civilisations. Le langage de l'élite s'y prostitue à toutes les bouches. Sénèque aussi de son temps se plaignait du droit que les sots s'arrogeaient de mépriser, et disait énergiquement qu'il fallait mépriser ces mépris insolens. Les mots d'estime et de mépris ne valent que ce que vaut l'homme qui s'en sert.

M. Thiers ne s'est pas trouvé outragé par le mépris que M. Nadaud faisait de son discours, et l'assemblée non plus ne se trouve pas blessée par les menaces de déchéance que lui lancent à la tête les pétitionnaires de la démagogie; mais M. Léon Faucher n'en a pas moins eu raison d'infliger à ces vaines menaces le châtiment de la publicité : il les a traînées à la lumière du jour, et son résumé énergique et ferme répond à son rapport. Il a terminé la discussion avec les mêmes sentimens qu'il l'avait ouverte, et ces sentimens, l'assemblée tout entière les a manifestés pendant cette grande discussion.

Jamais, en effet, nous n'avions vu le parti modéré sachant si bien ce qu'il voulait et ce qu'il pouvait. Les chefs de la majorité ont été hardis et résolus; mais l'armée tout entière a, sous leurs ordres, marché comme un seul homme. Avant même l'ouverture de la discussion, cette heureuse disposition de la majorité s'était révélée d'une manière significative. On se souvient que le ministre de l'intérieur avait cru devoir, conformément à la loi, retirer le brevet d'un imprimeur qui se trouvait en contravention avec les règles de sa profession. La montagne attaquait cet acte du ministre, et M. Baroche le défendait avec l'énergie de caractère et la précision de langage qui ont fait son grand et légitime succès dans l'assemblée. Personne n'hésitait dans la majorité à approuver la mesure prise par M. Baroche; mais il fallait quelqu'un qui dît qu'on n'hésitait point, il fallait que dans cette campagne qui allait s'ouvrir contre la montagne, le ministre fût sûr d'avance du zèle de la majorité. Un des plus généreux esprits de la majorité, M. Piscatory, qui a une parole piquante et vive au service de nobles sentimens, comprit qu'il ne s'agissait pas là d'une question de légiste, mais d'une question politique, et qu'un ministre qui se dévoue hardiment à l'ordre a droit à quelque chose de plus qu'un *bill d'indemnité*. Aussi M. Piscatory n'hésita pas, en son nom et au nom de ses amis, à promettre au ministre l'énergique et constant appui de tous les hommes de cœur : ce fut l'ouverture de la guerre, et c'en fut aussi l'augure.

Personne dans cette guerre sainte, dans cette expédition de Rome à l'intérieur, comme l'a si bien dit M. de Montalembert, personne ne s'est épargné. M. de Lasteyrie, M. Baroche, M. de Montalembert, M. Thiers, M. Faucher, M. Berryer, ont pris partout l'offensive contre l'ennemi commun, et lui ont porté des coups décisifs. Nous venons de parler de M. de Montalembert. Pourquoi faut-il que la gloire nouvelle que M. de Montalembert s'est faite dans cette discussion nous rappelle le rôle étrange qu'y a pris M. Victor Hugo? Nous aimons à être justes, et les étranges égaremens de tribune de M. Hugo ne nous feront pas oublier qu'il a écrit quelques-unes des plus belles odes de notre poésie moderne. Nous aimons à cacher l'orateur derrière le poète lyrique. Il est vrai que ces odes, qui sont la gloire de M. Hugo, ont été faites pour des causes bien différentes de celle à laquelle il s'est voué depuis quelque temps. Quand il chantait Louis XVII, le jeune roi martyr, le baptême du duc de Bordeaux, la mort du captif de Sainte-Hélène, il ne prévoyait pas à qui, hélas! il donnerait les derniers hommages de sa muse. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'en se faisant violent, il ne réussit pas même à se faire prendre au sérieux. M. Hugo s'est donc fait rouge? disait-on devant un de ses confrères en poésie. — Non, il met du rouge. — A quelles déclamations démagogiques, tant qu'il sera seulement orateur, et à quelles violences d'action, s'il était jamais acteur, ce besoin de se faire prendre au sérieux pourrait pousser M. Hugo! Jusqu'à quel point en lui la vanité blessée pourrait prendre les allures d'un caractère inflexible! Ceux-là seuls le savent qui comprennent comment le manque de vérité dans l'esprit et dans le caractère peut, soit dans la littérature, soit dans la politique, faire à quelqu'un une destinée et une réputation contraires à sa nature. On confond si aisément la violence avec la force, la fièvre avec la vie! Or, triste condition de quelques-uns des poètes de nos jours! ils ont tout ou du moins ils ont beaucoup : seulement il leur manque d'être hommes. Ce sont des masques tragiques plus grands et plus retentissans qu'il n'appartient à la nature humaine; mais l'habitude qu'ils ont de porter ces masques imposans et de parler par ces bouches sonores fait qu'ils se dispensent volontiers d'avoir leur visage et leur voix naturels. Ils sont toujours sur la scène et jamais à la ville; voilà pourquoi de toutes les amères paroles que M. de Montalembert a laissé tomber sur M. Victor Hugo, la plus vraie, selon nous, c'est quand il lui a dit qu'il ne pouvait pas prendre ses discours au sérieux. C'est là en effet qu'est, dans M. Hugo, le vrai défaut de la cuirasse. Partout ailleurs la vanité le rend invulnérable. Le manque de vérité, voilà où la flèche peut l'atteindre.

Hæret lateri lethalis arundo.

Mais, hélas! ne triomphez pas du coup que vous avez porté, ou plutôt pleurez-en, si vous avez quelque pitié des pervertissemens de l'ame humaine; car pour retrouver ou pour avoir l'air d'avoir cette vérité qu'il n'aura jamais, sachez, encore un coup, que M. Hugo traverserait la brutalité et l'extravagance sans plus en frémir, hélas! en politique, qu'il n'en a frémi en littérature.

Jamais l'invective antique, celle de Démosthène contre Eschine, celle de Cicéron contre Antoine, celle que permettaient les mœurs rudes et violentes de la place publique, celle que nous ne pouvions pas connaître avant 1848, n'a été plus rude, plus amère, plus belle, belle de la beauté de Némésis, que l'invective de M. de Montalembert contre M. Hugo. C'est le chef-d'œuvre de l'insulte ora-

toire, et jamais l'éloquence de l'homme contre l'homme n'a été plus loin. Nous admirons la parole enflammée et acérée de M. de Montalembert; mais nous n'aimons pas le temps qui comporte l'usage d'une pareille parole.

La politique intérieure de la quinzaine roule toute sur la réforme électorale, et la politique extérieure sur notre démêlé, nous ne disons pas avec l'Angleterre, mais avec lord Palmerston.

Nous avons lu avec beaucoup d'attention la note explicative de lord Palmerston, et nous serons justes avec lui. Évidemment il veut s'arranger avec la France. Pourquoi pas en effet? Le tour est fait. Il est vrai que le tour n'a guère bien réussi, non-seulement auprès de la France, mais auprès de l'Angleterre. L'Angleterre n'aime pas avoir de l'influence par escamotage. Nous avouons, quant à nous, prenant la chose au point de vue de l'art, que le tour a été bien fait, et que pendant la négociation lord Palmerston a dû avoir quelque plaisir en voyant avec quelle facilité nous nous enferrions nous-mêmes. Lord Palmerston, pour nous attraper, n'a eu besoin que de deux paroles glissées dans le coin d'une conversation : la première, c'est que, comme il y avait deux négociations, l'une à Athènes et l'autre à Londres, la première qui produirait une convention serait la seule valable. Quoi de plus simple? Nous avons cru qu'étant les maîtres des deux négociations, celle de Londres et celle d'Athènes, nous n'avions rien à craindre, et nous avons consenti sans peine à cette condition. La seconde parole captieuse de lord Palmerston, c'est que, si le négociateur français à Athènes abandonnait la négociation, vaincu par l'opiniâtreté du ministre anglais, celui-ci serait libre de suivre ses instructions primitives. C'est là qu'était le piége. Nous ne nous sommes pas fait expliquer ce que voulait dire ce mot, abandonner la négociation. Nous avons pensé que proposer un arrangement et demander d'en référer aux gouvernemens, ce n'était point abandonner la négociation, c'était seulement la renvoyer d'Athènes à Londres; et comme il y avait une négociation à Londres, et que nous nous y sentions plus forts et plus soutenus qu'à Athènes, nous avons cru qu'il était de bonne conduite de ramener la double négociation à une seule. Nous avons parlé dans cet esprit, et, comme on a peu répondu, nous avons cru avoir persuadé. Nous ne nous sommes pas défiés de notre adversaire, et nous ne nous sommes pas non plus assez défiés de nous-mêmes. Nous avons cru parce que nous avons aimé à croire. L'art de lord Palmerston a été au contraire de faire terminer à Athènes, où il était puissant et tranchant, la négociation, et de ne pas la laisser venir à Londres, où il était forcé d'être poli et conciliant. Nous avons eu trop de confiance en la négociation de Londres, qui n'était qu'un paravent pour la négociation d'Athènes, et nous n'avons pas suffisamment averti notre négociateur à Athènes qu'il ne fallait pas qu'il cessât d'entretenir la négociation; que s'il la suspendait un instant, ou s'il proposait de la renvoyer à Londres, on dirait qu'il l'abandonnait. Plein de confiance donc en cette négociation de Londres dont il espérait un bon dénoûment, M. Gros a proposé de renvoyer les difficultés pendantes à Athènes à la décision des négociateurs de Londres. Dès ce moment, il a été considéré comme ayant abandonné la négociation, et le tour a été fait.

Nous venons de l'expliquer tel que nous le trouvons exposé dans la note de lord Palmerston; nous venons de dire comment nous avons été trompés. Cette explication excuse-t-elle en quoi que ce soit lord Palmerston? Loin de là : entre

ennemis, c'est à peine si les finasseries que nous venons de montrer seraient de mise; mais, entre amis et alliés, quand nous n'entrons dans l'affaire que par un bon sentiment, sans aucun intérêt, sans aucun calcul personnel, préparer ces petites embuscades, s'applaudir de nous y voir tomber, profiter durement de notre empressement à croire que nous avons tout arrangé et tout concilié, est-ce là un procédé tolérable? Nous aimons mille fois mieux dans cette affaire avoir été la dupe que le dupeur.

Grace à Dieu, c'est ainsi que le procédé a été jugé en Angleterre et dans toute l'Europe. Il semble même que cette dernière tricherie de lord Palmerston ait comblé la mesure depuis long-temps pleine, et que personne en Europe ne veuille plus tenir les cartes avec lui. Non, l'incident grec n'est pas une grande affaire, à Dieu ne plaise que nous voulions le grossir outre mesure; mais c'est une dernière preuve du peu de sûreté qu'il y a de traiter les affaires avec lord Palmerston, et voilà ce qui fait l'importance européenne de cet incident. Toutes les circonstances de l'affaire grecque, depuis les premières jusqu'à la dernière, se représentent à la pensée de l'Europe. On voit un état faible et sans défense attaqué brutalement par une flotte formidable. Et pourquoi? Pour la plus misérable cause, pour les réclamations illégitimes et ridicules du juif Pacifico! Où est le droit des gens, si l'Angleterre se fait ainsi justice à soi-même, sans explication préalable et sans avertissement? Tout le monde, les forts et les faibles, s'est trouvé atteint par le coup porté à la Grèce. De là la note significative présentée à l'Angleterre par la Russie et par l'Autriche. Dorénavant les sujets anglais, nous nous trompons, les sujets de lord Palmerston ne seront plus admis en Russie et en Autriche qu'à la condition de renoncer à la protection de leur gouvernement. Il faudra qu'ils se dénationalisent, s'ils veulent résider à Vienne ou à Saint-Pétersbourg, à Trieste ou à Odessa. La Russie et l'Autriche ne veulent pas, en effet, que, pour une créance véreuse de je ne sais quel courtier ionien ou maltais, ou même pour je ne sais quelle incartade d'un grand seigneur anglais, une flotte anglaise se présente à l'improviste devant Trieste ou Odessa. Cette mesure, prise par l'Autriche et par la Russie, deviendrait-elle donc peu à peu la loi du continent, et verrions-nous revivre une sorte de blocus continental qui serait, nous n'en doutons pas, fort désagréable dans son application au peuple qui est le plus voyageur du monde, tout en étant en même temps le plus attaché à son pays? Tout cela peut arriver, si l'Angleterre continue à préférer lord Palmerston à l'amitié du monde.

Ce qu'il y a de curieux en effet dans cette affaire, c'est que personne sur le continent, et la France moins que personne, ne s'en prend à l'Angleterre; on ne s'en prend qu'à lord Palmerston, et on s'entend pour le mettre au lazaret, son contact étant dangereux. Il serait piquant que l'Angleterre voulût y entrer avec lui.

En 1840, quand lord Palmerston joua un mauvais tour à la France, l'Europe était avec lui contre nous; en 1850, quand il nous joue encore un mauvais tour, l'Europe est avec nous contre lui. Où tend cette remarque, dira-t-on? A rien, sinon à croire que nous sommes à notre aise pour ne pas nous presser de renvoyer notre ambassadeur à Londres.

Esquisse de la guerre de Hongrie en 1848 et 1849 (1). — Il n'est point de gouvernement qui depuis deux ans ait été mis à de plus rudes épreuves que celui de l'Autriche. Attaqué successivement à Vienne, à Milan, à Prague et à Pesth, en butte à la guerre civile et à la guerre étrangère, il a plus que jamais mérité ce surnom d'heureux, *felix Austria*, qu'il tient de son passé. Heureuse Autriche, en effet, d'avoir su trouver de nouveaux élémens de durée jusque dans les agitations où elle était menacée de périr! Il y avait dans le sol du vieil empire, à côté de beaucoup d'élémens de discorde, d'autres élémens de cohésion plus forts, que M. de Metternich avait aperçus et dont ses successeurs devaient profiter aux jours du péril. Tous les peuples de l'Autriche n'étaient pas hostiles au cabinet de Vienne; quelques-uns au contraire lui demandaient son appui; il a su les retenir attachés autour de lui, tout en maintenant très haut la tradition impériale, mesurant ses concessions au risque d'éprouver des revers, mais triomphant à la fin des difficultés les plus menaçantes et reprenant au dehors comme au dedans toute la fierté qui convient aux puissances de premier ordre. Il serait curieux de rechercher l'histoire du cabinet de Vienne durant ces deux années si pleines d'événemens et de montrer combien il a dû dépenser d'activité et de prudence pour faire face au danger. Peut-être oserons-nous l'entreprendre, quand l'Autriche sera tout-à-fait sortie de la crise présente, et que ses actes ayant produit leurs conséquences pourront être jugés avec plus de précision.

En attendant, nous accueillerons toujours avec empressement les publications qui auront pour objet de les mettre en lumière, et dès à présent nous croyons devoir une mention spéciale à l'*Esquisse* semi-officielle de la guerre de Hongrie, tracée par un auteur anonyme dans l'*Almanach militaire* autrichien. Il est impossible de ne point reconnaître le caractère calme, l'esprit d'équité et le ton impartial qui règnent dans ce récit. D'une part, l'auteur a traité quelques-uns des chefs ennemis avec générosité; de l'autre, il n'a point dissimulé les fautes commises dans la première partie de la guerre par les généraux autrichiens. Tout en rendant justice aux qualités civiques du prince Windischgraetz, on est forcé de convenir que ses fautes ont compromis le succès de la première campagne. Ces qualités mêmes, qui sont celles d'un grand seigneur des temps passés, l'empêchaient d'être propre à commander dans une guerre civile, au milieu de tant d'intérêts et de passions à concilier. La mission donnée au prince Windischgraetz exigeait un esprit de transaction qui était incompatible avec ses antécédens et son caractère. C'est ainsi, par exemple, que, dès le commencement de la lutte, il s'est mis en désaccord avec l'homme qui était le plus capable de servir grandement la politique autrichienne en Hongrie, le ban Jellachich, dont la popularité était immense et servait à réunir autour de l'empereur toutes les populations slaves de l'empire. Le gouvernement autrichien a compris lui-même que le maréchal Windischgraetz, malgré d'autres mérites, n'était point l'homme de la situation.

L'écrivain militaire ne raconte point que le prince Windischgraetz joignit à ses torts celui d'entrer en négociation avec quelques-uns des chefs de l'aristocratie magyare auxquels il supposait du dévouement pour l'Autriche, par la

(1) In-12; Vienne, chez Charles Gérold; Paris, chez Klincksieck.

raison qu'ils se montraient hostiles aux Slaves; mais le publiciste quasi-officiel ne craint point de critiquer, autant que les lenteurs du général en chef, le système d'éparpillement suivi par lui pour l'occupation de la Theiss. Ce système, dit-il, a contribué essentiellement à amener la catastrophe finale.

Le choix du général Welden, qui succéda au prince Windischgraetz, n'était pas de nature à relever la fortune de l'empire. Le général Welden, homme de dévouement, n'avait accepté le commandement que par esprit de sacrifice. Le mal était fait; l'insurrection était victorieuse, et l'Autriche ne pouvait plus se sauver que par un effort surhumain ou par le concours d'une force étrangère. D'une part, elle recourut à la Russie, qui ne refusa point de venir à son aide, ayant elle-même des précautions à prendre pour empêcher l'insurrection de s'étendre chez elle, et heureuse d'ailleurs d'avoir l'occasion d'exercer au dehors une grande influence. D'autre part, le commandement de l'armée autrichienne fut confié à un général d'une extrême énergie et d'une inflexible volonté, le feldzeugmestre Haynau.

Il s'agissait beaucoup moins qu'au commencement de la guerre de tenir réunis en un seul faisceau les peuples alliés de l'Autriche; il ne pouvait plus être question que de se battre avec vigueur, et d'aller droit à l'ennemi. C'est le mérite que l'historien de la guerre de Hongrie reconnaît avant tout autre au général Haynau. L'esprit d'initiative était d'ailleurs fortifié en lui par des connaissances militaires très distinguées.

L'Autriche avait à sa disposition plusieurs généraux résolus et brillans. Il n'en était point de plus brave que Schlik, vrai type du batailleur par sa physionomie comme par sa témérité même. Des qualités analogues se montraient réunies dans Jellachich aux allures les plus chevaleresques et à un esprit d'une haute portée. Schlik ne paraissait pas avoir l'ambition du commandement en chef. Jellachich ne professait point le même désintéressement; mais le cabinet craignait de donner trop d'influence aux Slaves en le plaçant à la tête de l'armée. Le choix du général Haynau entrait davantage dans les vues du gouvernement, et lui donnait des garanties suffisantes de fermeté et de hardiesse. En effet, du moment où les Russes sont entrés en ligne et que le général Haynau s'est senti libre de ses mouvemens, il a conduit les affaires avec une vigueur que l'armée impériale n'avait point encore montrée dans la guerre de Hongrie. Il semblait animé de la pensée très honorable de dérober le plus souvent possible aux alliés de l'Autriche les occasions de se battre. Rien de plus naturel dans la situation où se trouvait l'empire. L'armée autrichienne devait être préoccupée de rechercher la plus grande part du péril, et c'est la pensée de ce devoir qui semblait exalter le général Haynau. Ses manœuvres rapides à la poursuite du corps de Dembinski, de Pesth sur Szégédin, et de Szégédin sur Témesvar, ont décidé, on peut le dire, du sort de la campagne.

L'auteur de l'*Esquisse de la Guerre de Hongrie* a signalé ce trait principal de la seconde phase de la guerre, en essayant de déterminer la part qui doit revenir à l'armée russe dans le dénouement. Il constate que les deux commandans généraux sont demeurés indépendans l'un de l'autre, et qu'ils ont agi d'après des principes différens. Le jugement qu'il porte sur l'un et l'autre n'est point sans intérêt. « Écraser, dit-il, l'insurrection par les masses imposantes qu'il a mises sur pied, combiner leur emploi sur les points stratégiques impor-

tans, de manière à paralyser la résistance, et achever ainsi la guerre sans grande effusion de sang, telle est la pensée dominante du prince de Varsovie. » — « Rechercher l'ennemi, pour donner à l'armée qu'il commande l'occasion de prendre une part efficace et glorieuse à la guerre, tel est le but que poursuit le baron de Haynau. Des manœuvres sagement combinées, toujours alliées aux soins les plus prévoyans pour l'entretien et la conservation de son armée, caractérisent les opérations du capitaine russe. »

« Ayant devant lui l'élite des troupes insurgées, conduites par un chef habile, le prince Paskewicz sait tenir compte des mésintelligences qui règnent entre ce dernier et les autres chefs insurgés, et les utiliser pour arriver au résultat désiré. En attaquant avec hardiesse l'armée insurgée qu'il a devant lui, le général autrichien n'ignore pas qu'elle est à peine organisée et sans discipline et conduite de plus par un chef brave, mais ignorant. »

Ainsi la part que l'écrivain militaire attribue à l'armée russe est principalement diplomatique. L'action appartient presque exclusivement aux généraux autrichiens, si ce n'est en Transylvanie, où le général Lüders regagne assez rapidement sur Bem le terrain que Puchner avait perdu. Il ne nous en coûte nullement de reconnaître le mérite que les généraux autrichiens ont déployé dans cette seconde période de la guerre de Hongrie. L'Autriche s'est en un sens rapprochée de l'Occident. Elle a essayé du régime constitutionnel, et, bien que ce premier essai ait été interrompu par la guerre de Hongrie, les ministres autrichiens n'ont point dit qu'ils repoussaient systématiquement le principe. Aussi bien il s'agit moins aujourd'hui en Autriche d'une constitution centrale que des franchises des provinces. Que les provinces soient d'abord organisées conformément aux traditions des divers peuples de l'empire, voilà l'unique question du moment, la plus grave, celle qui a le privilége d'intéresser le plus vivement tous les esprits, à Vienne comme à Prague, à Pesth ou à Agram. Or les états provinciaux ne sont point une nouveauté en Autriche. Avant les révolutions actuelles, ils avaient un prodigieux développement en Hongrie, en Transylvanie, en Croatie; ils tendaient à renaître en Bohême. Sans se prêter beaucoup à ce mouvement, M. de Metternich l'envisageait comme une de ces nécessités qui allaient devenir irrésistibles. L'auteur autrichien d'un livre qui fut très favorablement accueilli au dedans et au dehors, *l'Autriche et son avenir*, exaltait le système des états provinciaux, et y voyait la force et le salut de l'empire. C'est aujourd'hui une cause gagnée. Avant d'arriver à une organisation pleinement satisfaisante, on sera sans doute condamné à des essais infructueux, on éprouvera quelques embarras pour diviser convenablement les provinces; mais les populations de l'empire, tout en laissant éclater çà et là par momens des signes d'impatience, attendent avec espoir, et elles savent bien que le gouvernement ne peut ni ne veut les ramener au régime ancien.

L'Autriche ne peut donc plus être rangée parmi les états absolutistes. Quoi qu'il advienne, nous pensons que la France ne doit pas perdre de vue la position nouvelle que la question d'Orient d'un côté et celle d'Allemagne de l'autre font à cet empire. Le cabinet de Vienne est, sauf les circonstances exceptionnelles, un allié à la fois pour quiconque croira prudent de tempérer le progrès de la Russie sur le Danube et pour tous ceux qui n'ont pas intérêt à ce que l'Allemagne se centralise sur un seul point. Les peuples de l'Au-

triche pris individuellement sont à cet égard dans les mêmes vues que le gouvernement lui-même. Cette idée n'est donc point une simple théorie; c'est une force réelle, dont chacun peut dès à présent apprécier l'action. Cet état de choses offre à la France, nous le croyons, de grandes ressources pour sa politique sur le Rhin et sur le Danube.

La Hollande, l'Angleterre et la Belgique. — Législation commerciale, par M. Matthyssens d'Anvers. — L'intérêt du commerce est l'intérêt du travail, et, à ce titre, la France doit se montrer préoccupée plus vivement que jamais de tout ce qui peut influer sur les conditions des transports et des échanges. Les révolutions sont venues détourner le pays des études qu'il avait commencées sur cette matière dans nos derniers jours de paix sociale. Au contraire, nos voisins d'outre-Manche ont entrepris et accompli l'année dernière une réforme des plus graves dans leur législation commerciale; ils ont embrassé, le pouvant faire avec avantage, les doctrines du libre échange. Déjà la Suède a répondu à ces avances. La Hollande se prépare aussi à faire quelques concessions. Un des économistes les plus distingués de la Belgique, M. Matthyssens, s'est proposé de traiter cette question des échanges du point de vue de son pays, et il l'a fait en se livrant à des considérations très élevées. M. Matthyssens cherche à prémunir la Belgique contre les illusions que la conduite de la Suède et de la Hollande pourrait inspirer au commerce belge. L'habile économiste se demande d'abord deux choses : Y aurait-il avantage pour la Belgique à remplacer son système de droits différentiels par celui de la liberté complète? Peut-elle exposer son industrie, son commerce, sa marine aux chances de la concurrence illimitée? Ou bien la Belgique doit-elle, à l'exemple de la France, se raidir dans le système prohibitif et se refuser à toute concession? M. Matthyssens se prononce contre les deux partis extrêmes, et il conseille à son pays de chercher un terme moyen entre les théories absolues, de s'engager peu à peu dans les voies de la liberté, mais en ne renonçant à la protection qu'alors que le progrès industriel et commercial, stimulé par une éducation professionnelle plus étendue, aura atteint un degré de développement qui permette de procéder sans péril à des réformes plus profondes. Suivant M. Matthyssens, plusieurs des industries belges peuvent dès aujourd'hui supporter le régime de la libre concurrence; d'autres n'ont plus besoin que de la protection dont les similaires jouissent ailleurs; d'autres au contraire doivent trouver sinon dans une protection plus forte, du moins dans un encouragement efficace, la force de grandir et de prospérer. Ces considérations, développées avec beaucoup de clarté, montrent chez l'auteur une connaissance approfondie des matières commerciales et une grande habitude du style des affaires.

V. de Mars.